LA

MEDECINE RAISONNE'E

DE

M. FR. HOFFMANN,

Premier Médecin du Roi de Prusse, &c.

Traduite par M. JACQUES-JEAN BRUHIER, *Docteur en Medecine.*

TOME III.



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science & à l'Ange Gardien.

M. DCC. XLII.

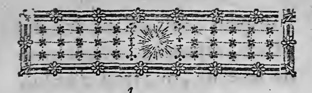
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA
PATHOLOGIE
OU
PHILOSOPHIE
DU CORPS HUMAIN
CONSIDERE' COMME MALADE,
C'EST-A-DIRE,

L'explication des causes des maladies, déduite, suivant la méthode des Géometres, d'observations exactes, & de principes certains, puisés dans la Physique, la Méchanique, & l'Anatomie,

ET

Les véritables fondemens de la Pathologie, & la maniere de préserver le corps des maladies de toute espece.



PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

JE ne puis, sans manquer aux devoirs d'une juste reconnoissance, donner au Public la suite de la Medecine Raisonnée, sans le remercier de l'accueil qu'il a fait aux deux premiers Tomes. Il est bien flatteur pour moi de voir l'horoscope que j'en avois tiré, justifié par l'évenement, & pour l'Auteur, d'être applaudi par une Nation aussi éclairée que la nôtre, & à qui

l'on peut, ſoit diſant lui déplaire, reprocher plutôt trop de ſéverité, que trop d'indulgence pour ce qui ne vient pas d'un de ſes enfans.

On me dira peut-être que je ne riſquois pas beaucoup à tirer cet horoſcope, aſſuré que j'étois du ſuccès par celui que le ſyſtême de Medecine de M. Frederic Hoffmann a eu dans toute l'Europe.

Je pourrois répondre que l'experience nous apprend que des Ouvrages qui ont eu un cours prodigieux dans le tems, & le païs de leur naiſſance, ſont tombés dans un diſcredit égal à leur fortune; que d'autres ont échoué dans un païs,

après avoir été élevé jusqu'aux cieux dans d'autres ; enfin que comme je n'étois pas sûr du jugement de ma Nation, il est glorieux pour moi de l'avoir prévenu. Mais mon amour propre trouvera mieux son compte dans une conséquence qui suit necessairement de cette objection, c'est que l'Ouvrage de M. Hoffmann n'a rien perdu de son merite pour être passé par nos mains. C'est à quoi le Traducteur doit borner toute sa gloire. Il a bien entendu son Auteur, puisqu'il le fait bien entendre. Il n'a donc pas trop présumé de ses forces.

J'ai avancé avec confiance

dans ma Préface des deux premiers Tomes, qu'il ſeroit très-avantageux aux Medecins que tous les hommes euſſent une bonne teinture de l'Art qu'ils profeſſent ; d'où je concluois qu'il falloit le mettre à la portée de tout le monde. Les raiſonnemens, & autorités, ſur leſquels je me ſuis appuié n'ont point été univerſellement goûtés. Peut-être changera-t'on d'avis quand on ſaura l'effet qu'a produit la Medecine Raiſonnée.

Elle eſt devenuë l'étude, & le délaſſement de gens de mérite, d'une profeſſion, non-ſeulement étrangere à la Medecine, mais même à la Litte-

rature. Ils ont appris à respecter, & aimer, des verités d'un aussi grand usage que celles à qui nous sommes voués ; & ce respect, & cet amour, se sont étendus jusqu'aux organes par lesquelles elles ont passé jusqu'à eux. Il y a plus : à force de méditations ils en découvrent tous les jours de nouvelles, qui leur étoient échappées, ou qui sont des conséquences nécessaires des premieres que cet Ouvrage leur a mis sous les ïeux.

Mais ce qui me flatte le plus, c'est le jugement qu'en ont porté des Géometres. Qui dit un Géometre, dit, comme tout le monde le sait, une per-

ſonne tellement habituée avec la verité, qu'il ne daigne jetter les ïeux que ſur l'évidence, ou la démonſtration. Or voici ce que m'écrivit au ſujet de la Medecine Raiſonnée, un de mes amis, qu'un goût dominant pour les Mathematiques rend moins indulgent qu'un autre pour tout ce qui eſt obſcur, ou incertain. *Je regarde les Medecins avec reſpect, depuis que vous m'avés fait préſent de la Médecine Raiſonnée. Je n'ai point encore achevé de la lire, parce qu'il y a une infinité de termes que je n'entens pas. J'ai fixé mon étude en Medecine à deux Théoremes par jour, à cauſe du tems qu'il me faut pour chercher ces termes dans le*

Dictionnaire. Je ne fais grace à aucun ; moiennant cela, je trouve que tout est bien prouvé ; & moi, Lecteur Géometre, je suis content, & satisfait de mon étude.

Tels sont les termes dont s'est servi mon ami. Mais ce titre ne doit point rendre son jugement suspect. Il ne porte sur rien qui m'appartienne en propre ; & d'ailleurs il est bien persuadé que je ne lui serois pas moins attaché quand il penseroit sur la Medecine d'une maniere aussi peu favorable que beaucoup de gens de merite. Je vois toujours avec plaisir, par la conversion de mon ami, que la leur n'est point désesperée. Je reviens à sa Lettre.

Que cet Extrait donneroit lieu a un beau Commentaire, si je n'écrivois pas pour ceux à qui il seroit superflu ! Mais on me permettra d'en tirer une seule conséquence, c'est que l'aveuglement, & les ténébres, ne sont pas le seul partage des Medecins, & que les Mathematiques ne dédaignent pas de reconnoître la Medecine pour une de leurs filles. Or avec ce puissant secours, quelles attaques n'est-elle point en état de repousser ! Quels coups n'est-elle point en état de parer !

Si les deux premiers Tomes de la Medecine Raisonnée ont produit à la Medecine un

avantage auſſi conſiderable, que n'a-t'on pas droit d'attendre de la ſuite ? J'oſe le dire, ceux que je donne aujourd'hui ſont encore ſuperieurs aux premiers, & je ne balancerois pas à leur donner la préférence ſur tous les Ouvrages de principes qui ont paru juſqu'à nos jours, s'ils ne le cedoient, du moins à mon goût, à ceux qui doivent les ſuivre.

Je rendrois compte au Public des raiſons qui m'ont empêché de faire paroître plutôt ceux-ci, ſi elles étoient intéreſſantes pour d'autres que pour moi. Il eſt cependant bon qu'il ſache que ce delai a pro-

curé deux avantages à l'Ouvrage ; le premier d'avoir été relu avec plus de ſoin ; le ſecond, de l'avoir été ſur la nouvelle édition que M. Hoffmann a fait faire de toutes ſes Oeuvres. Ces trois volumes étoient entierement prêts à donner à l'Imprimeur, lorſqu'un voyage trop long-tems prolongé, ſuſpendit l'impreſſion, & donna le tems à l'Edition latine de Geneve, de paroître. Mon Libraire informé que cette édition avoit été revûe par l'Auteur, ſouhaita que je lui confrontaſſe ma traduction, & je trouvai ſes vûes ſi raiſonnables que je n'ai

pû refuſer de m'y prêter, malgré l'ennui de cette opération, qui a été d'autant plus infructueuſe pour le Public, & deſagréable pour moi, que l'Auteur n'a rien changé, ni rien augmenté à ſa Pathologie. Je n'y ai cependant aucun regret, parce qu'elle s'eſt faite dans la vûe d'un plus grand avantage pour les Lecteurs, & que ce ſera toujours l'objet que je me propoſerai en travaillant.

Il me reſte à parler de ce qui compoſe les trois Tomes que je lui préſente aujourd'hui.

On y trouvera en tête le

portrait de l'Auteur, conformément à ſes intentions. Mais comme on n'eſt pas moins curieux des actions des grands hommes, que de connoître leurs traits, j'ai crû qu'on me ſauroit gré d'y joindre l'hiſtoire de ſa vie telle que M. Schulze l'a miſe à la tête de la collection des Ouvrages de M. Hoffmann. Je laiſſe au Lecteur les réflexions ſur ce morceau d'hiſtoire. Je me contente de le prévenir, que le Chrétien, le Citoien, & le Medecin y trouveront de quoi faire leur profit.

A cette piéce intéreſſante j'ai cru devoir joindre une Diſſertation qui ſert de Préface à la collection dont je viens de parler, & dont le ſujet merite une attention particuliere. Elle traite des qualités requiſes pour être bon Medecin. Jamais circonſtances n'ont été plus favorables pour faire paroître un Ouvrage de cette nature. Tout le monde eſt Medecin, & tout le monde eſt crédule. On verra à combien peu d'honnêtes gens ce titre convient, & quel prodigieux nombre de duppes on peut compter dans le monde.

La jonction de ces deux Ouvrages au Traité de la Pa-

thologie forme trois volumes raiſonnables, qui ſont terminés par une Table des Matieres très-ample, & que j'ai compoſée avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. On peut compter qu'il n'y a rien d'intereſſant dans les trois volumes qui n'y ſoit rappellé au mot auquel il ſe rapporte le plus naturellement.

Il n'a point tenu à moi de rendre cette ſuite encore plus intéreſſante, & plus inſtructive. Je comptois y ajouter une Diſſertation, ou Lettre, où M. Hoffmann, ainſi qu'il me l'avoit promis, devoit dire ſon ſentiment ſur la maniere dont je conçois que ſe fait la circu-

tion de la bile, & que j'ai expliquée dans la Préface des deux premiers Tomes. Ne recevant point de ses nouvelles, je lui ai écrit il y a huit mois pour le faire souvenir de sa parole. Je lui demandai en même-tems des éclaircissemens sur quelques articles de sa vie, où la difference des païs pourroit m'avoir fait prendre à gauche en traduisant. Ma Lettre lui est surement parvenuë, & cependant elle est restée sans réponse, aussi-bien que deux autres que je lui ai écrites depuis.

Si M. Hoffmann n'a rien trouvé dans tout cela qui fut digne de son attention, du

moins ne devoit-il pas juger de même de ce que je lui mandois au sujet de sa liqueur anodine minerale. Elle se trouve à présent communément dans nos boutiques. Mais est-ce bien la préparation de M. Hoffman? Pour en juger il n'y a d'autre moien que la comparaison avec celle que l'Auteur compose. Je lui en demandois un essai ; & je l'attens encore ; ou, pour mieux dire, je ne l'attens plus.

Autre embarras au sujet de ce remede. Divers Apoticaires le préparent. Chacun prétend avoir le vrai secret. L'un donne pour quarante sols, ce que l'autre vend un Louis. Je l'informai

formai de ces circonſtances. Elles n'ont pas fait plus d'impreſſion : cependant à qui le Public donnera-t'il ſa confiance ?

Si M. Hoffmann n'étoit pas annoncé dans ſa vie comme extrêmement déſintereſſé, je pourrois conjecturer que ſon ſilence eſt cauſé par la volonté où il eſt de ne point répondre à un article de ma Lettre. J'y copiois la compoſition de ſa fameuſe liqueur anodine d'après une Lettre d'un célébre Medecin Allemand, écrite à un Medecin François de ma connoiſſance, & je lui demandois ſon ſentiment ſur cette préparation. Il falloit s'expli-

quer, & peut-être étoit-il difficile de dire vrai ſans trahir un ſecret que M. Hoffmann a ſans doute réſolu de laiſſer toujours dans l'obſcurité. Du moins le Medecin Allemand aſſure-t'il bien poſitivement que la préparation qu'il envoie eſt la veritable. Je la mettrai à la fin de cette Préface en faveur de ceux qui en voudront faire l'eſſai. Mais ce motif démentiroit trop évidemment l'Auteur de la vie de M. Hoffmann, pour que j'oſe lui imputer ſon ſilence.

Dire auſſi qu'il ignore, ou mépriſe les loix d'une politeſſe générale pour toutes les Nations, ce ſeroit avancer le

Paradoxe le plus étrange.

Il me reste donc à supposer qu'il est malade depuis le tems que je lui ai écrit, ou qu'il a terminé une carriere, qui est communément beaucoup plus courte que la sienne. Mais si son silence n'est pas l'effet de l'une de ces causes, & qu'il soit préjudiciable au Public, je lui laisse le soin de se justifier auprès de lui.



PREPARATION

De la Liqueur anodine minerale de M. Hoffmann.

Mettés dans une cucurbite de verre trois parties d'esprit de vin très-rectifié; versés-y peu à peu une partie d'huile de vitriol, remuant la cucurbite chaque fois que vous ferés une nouvelle addition de cette huile, afin de rendre le mêlange plus exact. La cucurbite s'échauffera peu à peu, & la chaleur deviendra très-grande quand toute l'huile sera mêlée. Après l'effervescence finie, couvrés la cucurbite d'un chapiteau aveugle, & la laissés

en digeftion pendant vingt-quatre heures dans un lieu peu chaud ; puis diftillés au feu de fable très-doux, après avoir changé de chapiteau, & adapté un grand ballon au bec du dernier. Quand l'opération fera finie, & les vaiffeaux refroidis, verfés le produit fur une quantité arbitraire de terre folaire de Heffe, ou de cendres gravellées ; diftillés de nouveau avec les mêmes précautions, & vous aurés la liqueur anodine minerale de M. Hoffmann dans toute fa perfection.

On trouvera dans un des Volumes qui ſuivront ceux - ci les marques auſquelles on connoît que cette liqueur eſt bien préparée.



MEMOIRES

Pour servir à la Vie de Monsieur FREDERIC HOFFMANN,

Conseiller d'Etat du Roi de Prusse, & son Premier Professeur en Médecine dans l'Université de Hall, Comte du Palais de l'Empereur, Doïen de l'Université de Hall, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, de l'Académie Impériale de Petersbourg, de la Societé Roiale de Londres, & de l'Académie Roiale des Sciences de Berlin;

Composés par M. Jean-Henri Schulze, Docteur en Médecine, & Professeur public de Philosophie, & de Médecine à Hall.

L'Université établie en 1694. à Hall en Saxe, sous les auspices de Frederic I. Roi de Prusse, & Electeur de Brandebourg, qui l'a bien voulu honorer de son nom,

eſt devenuë ſi floriſſante, & ſi célébre dans tout le monde ſavant, que, bien que peu éloignée du tems de ſa fondation, non-ſeulement elle l'emporte ſur toutes les Societés Litteraires qui ſe trouvent dans les Etats dont le Roiaume de Pruſſe eſt composé, quoique beaucoup plus anciennes, mais qu'elle ne cede en rien à aucune des Univerſités de ſon voiſinage, ſoit par la réputation, & le merite de ſes Profeſſeurs, ſoit pour la qualité, & la quantité de ceux qui viennent s'y inſtruire. Si l'on recherche la cauſe de ces ſuccès heureux, & ſi conformes aux vûës de l'auguſte Fondateur, on ne verra du côté des hommes qu'une attention exacte dès le commencement à ne remplir les Chaires que de Sujets qui ſe ſont déja rendus célébres, & qui ſont dans un âge où il reſte aſſez de forces pour remplir avec exactitude les devoirs que ce choix leur impoſe,

impoſe, bien qu'ils aient ſacrifié une bonne partie de leur vie à requerir les connoiſſances qui leur ont merité la place dont ils ſont honorés. Il n'y a donc rien de merveilleux, que, tant de perſonnes choiſies en tous genres réuniſſant leurs efforts, & toutes les forces de leur eſprit pour rendre cette Univerſité célebre, il n'y ait aucune des Sciences divines, & humaines, ſur laquelle on n'ait jetté un nouveau jour; ce qui a cauſé l'admiration d'un grand nombre de ſujets, & fait naître chez beaucoup d'entre eux la noble émulation de les ſuivre de près.

Un de ceux qui aient fait le plus d'honneur à cette Univerſité par l'étenduë, & la varieté de ſes utiles connoiſſances, par l'éclat des dignités; & des talens, le mérite de ſes Ouvrages, & le bonheur de ſa Pratique, c'eſt le célebre M. Frédéric Hoffmann, Comte du Pa-

lais de l'Empereur, Conſeiller d'Etat, & Privé du Roi de Pruſſe, & ſon Medecin Conſultant, Premier Profeſſeur de Philoſophie, & de Medecine dans cette Univerſité, Doïen de ceux qui y profeſſent, Membre de l'Académie Imperiale des Curieux de la Nature, de celle de Peterſbourg, de la Societé Roiale de Londres, & de l'Académie Roiale des Sciences de Berlin, mon Protecteur, & mon Maître, dont les bontés me mettent hors d'état de donner des marques convenables de reconnoiſſance. J'entreprens d'écrire ſa vie avec d'autant plus de confiance, que j'ai eu le bonheur de le fréquenter pendant long-tems, que je ſuis inſtruit de tout ce qui le touche, & qu'il m'a fait la grace de me communiquer les Mémoires exacts qu'il a compoſés ſur tout ce qui lui eſt arrivé de remarquable. Avec ces ſecours, & ces avantages qui me

ſont particuliers ; & dont j'ai fait le meilleur uſage qu'il m'a été poſſible, il me paroît que je ſuis plus propre qu'aucun autre à réuſſir dans l'Ouvrage que j'entreprens, & que la foibleſſe de mes talens, & la ſimplicité de mon ſtile, ne diminueront point ſon merite au jugement de l'équitable Poſterité.

Quand je jette les ïeux ſur la Famille de M. Hoffmann, & ſur ſes Ancêtres, il me ſemble voir la Famille des Aſclepiades. (*a*) Car à remonter de deux ſiécles, ſes Aïeux ſont, ou Medecins, ou Pharmaciens; &, pour commencer par le côté maternel, nous trouvons d'abord le reſpectable Wolfangus Holzwirth, ſorti d'une Famille diſtinguée de notre païs, où

(*a*) On appelle ainſi les Deſcendans d'Eſculape, qui ont eu la réputation d'avoir conſervé la Medecine dans leur famille ſans interruption depuis Eſculape juſqu'à Hippocrate, qui s'en diſoit le dix-huitiéme deſcendant. Voyez *le Clerc*, *Hiſt. de la Médecine*.

elle a rempli les places les plus honorables, qui cultivoit la Pharmacie à Witteberg, dans le même tems que Valerius Cordus y expliquoit Dioſcoride avec tant de ſuccès, & d'honneur. La ſcience de Cordus fit tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'Holzwirth, qu'il le ſuivit de Witteberg juſqu'à Rome, & qu'il n'en fut ſéparé que par la mort prématurée de ce célébre Profeſſeur, arrivée en l'année 1554. Holzwirth, heritier de la paſſion qu'avoit ſon Maître Cordus pour l'Hiſtoire Naturelle, après avoir paſſé deux ans à Rome, fut tenté de parcourir plus de païs, & de rechercher dans leurs terres natales les médicamens ſimples qu'elles produiſent; il s'embarqua donc à Veniſe, & paſſa à Jeruſalem. De retour de ſon voyage de long cours en la même année 1554 il épouſa dans ſa patrie Catherine Kling, fille de Melchior Kling, Chance-

lier de l'Archevêché de Magdebourg, dont il eut une fille nommée Elisabeth.

Elisabeth Holzwirth se maria en 1579. à Laurent Hoffmann, né dans la célébre Métropole de l'Evêché de Bamberg, & qui avoit appris la Pharmacie à Leipsick. Ce Laurent Hoffmann est le Bisayeul de celui de qui j'écris la vie, & la souche commune de tous les Hoffmann de la Ville de Hall, qui sont parens de notre Frederic. Entre les enfans de Laurent Hoffmann, deux de ses fils méritent sur-tout une distinction honorable; ils s'appelloient Laurent, & André. Le premier fut Premier Medecin de Jean-Georges, Electeur de Saxe; il s'est fait parmi les Medecins Allemands un nom qui ne mourra jamais. C'est lui qui a porté dans la Famille des Hoffmann la noblesse dont l'Empereur Ferdinand II. l'a honoré. Il a aussi

laissé des preuves authentiques des connoissances qu'il avoit acquises. La fortune d'André ne fut pas si brillante. Il se consaçra à la Pharmacie dans cette Ville, où de son mariage avec Gertrude Seyfert, fille de Frederic Seyfert, Echevin de la Ville de Hall, il eut un fils nommé Frederic Hoffmann, qui fut pere du nôtre.

C'est ici le lieu de parler, avec tous les éloges qu'il mérite, de Balthasar Brunner, l'un des plus célébres Medecins de son tems, & qui a rendu des services essentiels à la Famille des Hoffmann. Il étoit né à Hall, où son pere, nommé Laurent Brunner, qui avoit reçû le jour à Brigs, Ville de Silesie, & autrefois siége d'un Duché, s'étoit venu établir, & étoit Conseiller. Balthasar Brunner étoit très-estimé de Jean Craton de Kraftheim, successivement Premier Medecin de trois Empereurs,

chez qui il avoit demeuré pendant quelque tems, & avoit été traité comme s'il eut été ſon fils. Il n'étoit pas moins cher à Georges-Laurent, Premier Medecin des Electeurs, Marquis de Brandebourg, qui lui avoit donné ſa fille en mariage. Mais aiant perdu de bonne heure ſon épouſe, il avoit pris en ſecondes noces Eliſabeth Holzwirth, veuve de Laurent Hoffmann, qui avoit pluſieurs enfans, pour l'éducation deſquels il ſe donna tant de ſoins, que, loin de ſentir qu'ils étoient tombés entre les mains d'un beau-pere, ils n'avoient pas droit d'en attendre davantage du pere le plus affectionné. Brunner maria une fille unique qu'il avoit de ſon premier mariage à Laurent Hoffmann ſon beau-fils, qu'il avoit fait inſtruire dans toutes les ſciences convenables à un enfant de famille, qu'il avoit initié aux myſteres

de la Medecine, & qu'il avoit appuié de tout son crédit. C'est ce que la reconnoissance met dans la bouche de Laurent Hoffmann, comme on le voit dans la Préface qu'il a mise à la tête des Consultations de son beau-pere, lorsqu'on les imprima chez nous en 1618. On peut juger du mérite de cet Ouvrage par la nouvelle édition qu'en a fait faire depuis peu en Hollande le célebre M. Herman Boerhaave.

Nous passons à Frederic Hoffmann, fils d'André, né à Hall en 1626. lequel après avoir pris une teinture suffisante des Belles-Lettres, s'appliqua à la Medecine à Jene, & à Witteberg. Il fit de si grands progrès dans cette science, & l'exerça avec tant de succès, que le Prince Auguste, Duc de Saxe, & Directeur de l'Archevêché de Magdebourg, lui fit l'honneur de le choisir pour son premier Mede-

cin. Il s'est aussi fait dans la République des Lettres un nom qui ne mourra jamais, privilege que lui ont justement merité plusieurs Ouvrages, & notamment sa *Méthode de traiter les maladies*, & sa *Clef de Schroder*. Frederic Hoffmann avoit épousé Anne-Marie Knorri, d'une Famille ancienne, & distinguée, fille de Frederic Knorri, Gentilhomme de naissance, & Conseiller, parente de fort près au célebre Medecin, & Chimiste, Matthieu Unzer, qui eut aussi pour gendre l'illustre André Nietner, Premier Medecin du Prince Duc de Saxe, & Directeur de l'Archevêché de Magdebourg. Frederic Hoffmann eut plusieurs enfans de son mariage, entre autres celui dont nous écrivons la vie, lequel est né en 1670, le 19 de Février; & qui non-seulement a passé de beaucoup par l'étenduë de ses connoissances, & de ses talens,

& par l'éclat de ses dignités, & de ses honneurs, mais même par la longueur de sa vie, tous ceux qui sont sortis des mêmes pere, & mere; que dis-je? tous ses Ayeux, à quelque degré de gloire qu'ils soient parvenus.

Les premieres années de la vie de M. Frederic Hoffmann furent emploiées à l'instruire des devoirs de sa Religion, & des élémens des Belles-Lettres, en se proportionnant aux développemens successifs de ses sentimens, & de son esprit. Ses parens, outre leurs soins, ne négligerent aucun des secours qui pouvoient conduire leur fils à la perfection, & pour cet effet ils associerent à leurs utiles travaux ceux qu'ils crurent les plus capables de les seconder. Ces exercices domestiques le conduisirent jusqu'à treize ans. Alors on l'envoia au College public de cette Ville, que le nombre des Etudians, & l'ha-

bileté des Maîtres rendoit très-florissant. Il y avoit entre autres Professeurs deux hommes excellens pour l'attention, & l'adresse toute particuliere à graver dans l'esprit des enfans, les principes qui mettent en état de tirer parti des Sciences plus élevées. C'étoit Messieurs Pretorius, & Drechsler. L'attention continuelle de ces Maîtres, & du Disciple pendant quatre années mirent le jeune Hoffmann en état de parler, & d'écrire avec pureté, & élégance, & au fait non-seulement de toutes les parties de la Philosophie, mais même d'une bonne partie des Mathematiques. Je me souviens de lui avoir entendu souvent répéter à ses disciples, & plus souvent encore à ses enfans, & à ceux pour qui il avoit une bienveillance particuliere, que rien ne lui avoit été plus utile que de s'être appliqué de bonne heure à l'Arithmétique,

& aux Mathématiques ; & que c'eſt la pratique de ces ſciences qui lui a comme naturaliſé le deſir des idées claires, & développées, & qui lui a donné la méthode de démontrer, ou de déduire des vérités obſcures, & inconnuës, de principes clairs, & certains, de maniere que ſoit en s'inſtruiſant, ſoit en inſtruiſant les autres, il n'embraſſoit jamais de parti, où n'en propoſoit point aux autres, que celui où il trouvoit la clarté, & la certitude. Il avoit ſoin à ce propos de rappeller la Lettre d'Hippocrate à ſon fils Theſſalus, où l'on trouve le détail des avantages que procurent ces ſciences pendant tout le cours de la vie ; & l'on en recommande notamment l'uſage à ceux qui veulent s'appliquer à la Medecine. Telle étoit en effet la diſpoſition de l'eſprit de M. Hoffmann, qu'il ſe plaiſoit principalement à l'étude des Sciences qui

sont appuiées sur des principes certains, & liés par un certain ordre, & qu'il n'avoit pas de goût pour tout ce qui demande beaucoup de force, & de vivacité, de mémoire, & d'imagination, comme la Poësie, la Musique, l'Eloquence, ou une connoissance étenduë des Plantes. Ce n'est pas cependant qu'il n'estimât ces sciences comme elles le méritent; mais le cas qu'il en fesoit ne le détourna pas dès sa tendre jeunesse de l'application aux études plus sérieuses, qui demandent du jugement, & de la réflexion; & c'est sur ces traces qu'il a marché toute sa vie.

L'inclination bienfesante de M. Hoffmann pere, qui ne lui permettoit pas de se refuser à rien de ce qui pouvoit être utile aux autres, ne laissoit point à son fils le tems de se livrer au repos, & à l'oisiveté. Car sa maison étoit toujours remplie de jeunes Medecins,

qu'il instruisoit dans toutes les parties de la Medecine. Le fils ne négligeoit point cet avantage, & il ne s'absentoit guere des démonstrations anatomiques, ou chimiques que le pere fesoit. Aussi en recevoit-il les avantages que recueilloient les enfans des anciens Asclepiades, lesquels, se trouvant continuellement avec leurs peres toutes les fois qu'ils fesoient quelque opération de l'Art, ou des exercices qui y conduisent, profitoient presque sans s'en appercevoir, & se gravoient si profondément dans l'esprit ce qu'ils avoient vû, entendu, ou travaillé de leurs propres mains, qu'il étoit aussi difficile qu'ils oubliâssent les élémens de la lecture, que ceux des sciences qu'ils avoient, pour ainsi dire, sucés avec le lait.

Il semble que le désastre arrivé en 1675. à la maison de M. Hoffmann auroit dû retarder les heu-

reux, & rapides progrès de celui dont nous fesons l'hiſtoire. Dieu voulut qu'une maladie épidémique qui feſoit beaucoup de ravages dans le commencement du Printems de cette année enlevât en trois jours le pere, la mere, & la fille aînée. Je ne puis me diſpenſer de rapporter en cet endroit ce que j'ai ſouvent entendu dire à cette occaſion à M. Hoffmann, avec autant de plaiſir, que d'édification. Il avoit coutume d'entretenir ſouvent ſes enfans, & ſes amis de cœur, des événemens qu'il regardoit autrefois comme des adverſités, bien que ce fuſſent des moiens très-efficaces que Dieu lui fourniſſoit pour s'aſſurer un bonheur veritable, & de tirer parti d'une ſaine Philoſophie, & des lumieres fécondes de notre ſainte Religion, pour apprendre à mettre à profit les malheurs que Dieu nous envoie : or toutes les fois qu'il parloit du déſaſtre de ſa fa-

mille, c'étoit toujours pour benir la divine Providence, qui n'avoit permis ces triſtes événemens que pour ſon avantage, & celui des ſiens. Ces parens reſpectables avoient été enlevés à leur famille dans un âge critique, où les enfans ont le plus de beſoin des conſeils, des avis, & des ſecours pour l'aiſance de la vie, qu'ils ont droit d'attendre de la tendreſſe, & de la vigilance paternelle. Ils étoient morts avec une fortune aſſez bornée, à qui le feu avoit fait une bréche aſſez conſidérable. Ce furent ces mêmes circonſtances qui firent prendre aux orphelins le religieux parti de mettre plus que jamais leur confiance en Dieu, de lui adreſſer des prieres plus ferventes, de s'attacher plus parfaitement à la pratique des vertus, & à des profeſſions honorables, & de ſubſtituer au faſte qu'ont beaucoup de peine à éviter ceux à qui la fortune rit

rit ſans ceſſe, une vraie modeſtie, & un louable deſir de ſe rendre utiles à la ſocieté, vertus dont la pratique fit qu'avec un bien médiocre, & le ſecours de Dieu, il ne ſe trouva perſonne dans cette famille qui n'eut amplement de quoi ſe ſoutenir avec honneur. Le haut degré de ſcience, où M. Hoffmann eſt parvenu, eſt une preuve ſans réplique que les études auſquelles il s'appliquoit n'en ont point ſouffert; ce qui devoit aſſez naturellement arriver. Car aïant reçû de bonne heure de ſon pere le goût de la Medecine, il y avoit tout lieu de craindre qu'il ne ſe livrât trop tôt à ce qui eſt propre à cette ſcience, & que l'agrément qu'il y trouveroit ne le fit ſe porter plus nonchalament, ou du moins avec moins d'ardeur vers les objets néceſſaires pour parvenir aux ſciences relevées, & donner un tel ordre à ſes idées, qu'il ne ſe faſſe

pas de confusion, & qu'on puisse les communiquer de même aux autres.

M. Hoffmann resta au College de Hall jusqu'à la fin de l'année 1678, qu'aiant fait preuve de sa capacité dans une These *sur le Monde*, où présidoit M. Pretorius, & par un Discours public, il prit un congé solemnel, & se retira près de ses protecteurs, & de ses amis, pour les consulter sur le genre d'étude auquel il s'appliqueroit, & sur l'Université où il iroit étudier. L'inclination pour la Medecine, qui étoit comme héréditaire dans sa famille, l'avoit toujours porté vers cette profession; & comme le célebre George Wolfangus Wedelius, qui enseignoit dans l'Université de Jene, étoit un des plus estimés de son tems, ce fut aussi de lui que tout le monde conseilla à M. Hoffmann d'aller prendre des leçons.

Comme il étoit persuadé depuis long-tems que rien n'est plus nécessaire à une personne qui se destine à la Medecine que la connoissance des Mathématiques, & de la Philosophie naturelle, il ne négligea rien pour l'acquerir le plus parfaitement qu'il pût, afin de faire d'autant plus de progrès dans la Medecine. Il trouva à Jene tous les secours qu'il pouvoit souhaiter, & qu'on avoit lieu d'attendre des instructions des célebres Erhard Weigelius, cet Archimede de l'Université de Jene, & Jean-André Schmid, qui devint ensuite Abbé de Marievall, & Theologien d'Helmstad, à qui M. Hoffmann a toujours publié qu'il avoit de grandes obligations. Quant à la Medecine, c'étoit surtout à Wedelius qu'il s'attachoit, sans préjudice des lectures réflechies, & méditées des meilleurs Auteurs, dont il espéroit tirer de grands avanta-

ges. Il fit une These sous la présidence de ce Docteur en 1679, dont le Sujet étoit *le Dissolvant de l'estomac*.

Après avoir passé un an à Jene, & prouvé sa capacité à tous ceux qui couroient la même carriere que lui, plusieurs de ses amis le prierent de permettre qu'ils fussent les témoins des travaux chimiques ausquels il s'appliquoit assiduement. Il accepta le parti, tant pour leur faire plaisir, que pour se fortifier de plus en plus en enseignant, & s'apperçut sensiblement que ce cours d'opérations chimiques lui avoit fait beaucoup de bien, & à ceux qu'il enseignoit. Et comme il avoit trop d'envie de profiter au moien de la Chimie des avantages qu'un Medecin peut tirer de sa science, pour être en état de réprimer un desir si violent, il prit au commencement de l'année 1680 le parti d'aller se perfectionner sous

Gaſpar Cramer, Profeſſeur très-célebre en cette partie dans l'Univerſité d'Erford, & il ſe comporta de maniere avec lui, qu'il s'acquit ſon amitié. Il tira de grands avantages des leçons publiques de Chimie que feſoit ce Profeſſeur, & auſquelles il étoit très-aſſidu; mais ſes conférences, & ſes converſations particulieres avec ce Docteur lui firent beaucoup plus de bien. Dans cette retraite il travailloit principalement ſuivant les idées de Van-Helmont, qui étoient pour lors dominantes dans les Ecoles de Medecine, & qu'il ne tarda point à abandonner quand il fut plus au fait de la Phyſique; il travailloit, dis-je, à ſa Diſſertation, *ſur le délire qui fait attenter à ſa vie*, qu'il fit lire au célebre Wedelius, & qu'il ſoumit à ſa cenſure à la fin de la même année, pour être ſoutenue publiquement ſous ſa préſidence, s'il la jugeoit digne de voir le jour.

Cet Ouvrage plût si fort à Wedelius, qu'il ne fit aucune difficulté de dire au jeune Auteur que des essais si heureux méritoient une plus digne récompense. Et, pour ne le pas laisser dans l'embarras de deviner sa pensée, il lui conseilla nettement de se mettre au nombre de deux qui demandoient le Bonnet de Docteur en Medecine, qu'on devoit bien-tôt leur donner. Quelquedéférencequ'eutM.Hoffmann pour son ancien Maître, il crut ne devoir rien faire sans l'avis, & le consentement, des personnes qui lui tenoient lieu de pere. Wedelius étoit trop honnête homme pour trouver à dire à cette délicatesse, & se fit un plaisir de délivrer à M. Hoffmann en qualité de Doïen de la Faculté de Medecine, place qu'il remplissoit pour lors, une attestation des plus honorable, pour qu'il pût l'envoier à ses protecteurs, & à sa famille.

On ſe doute bien qu'il ne ſe trouva point d'oppoſition à une demande autoriſée par une perſonne ſi reſpectable. M. Hoffmann ſubit donc les examens preſcrits par les ſtatuts, & aiant été reçu d'une voix unanime le dernier jour de Janvier de l'année 1681, il ſoutint, à la ſatisfaction de tous ceux qui l'entendirent, ſa Theſe *ſur le délire qui fait attenter à ſa vie ;* & le cinq Février ſuivant, n'aiant pas encore atteint le commencement de ſa vingt & uniéme année, il reçut les ornemens doctoraux de la main de ſon ancien Maître, le célebre Wedelius, cérémonie précédée de l'éloge du Candidat prononcé par le même.

Il y a beaucoup de perſonnes qui, ſatisfaites du témoignage rendu publiquement à leur capacité par l'aggregation à une Faculté célebre, ſe ſoucient moins alors d'augmenter les connoiſſances qu'ils ont

acquises, ou de se les inculquer profondément, que d'en tirer parti pour se faire un établissement avantageux ; mais les pensées de M. Hoffmann éoient bien différentes. A peine étoit-il Docteur, qu'il brûla du desir, desir qu'on ne sauroit trop louer, de faire connoître à tout le monde combien il étoit propre à enseigner, & à remplir une Chaire. Il fit l'essai de ses forces le mois de Mai suivant, & le fit avec tant de succès, que sa These *sur le Cinnabre d'antimoine*, la premiere à laquelle il ait présidé, fut couruë de tout le monde, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la profondeur des connoissances chimiques qu'il y avoit prodiguées. Aussi fut-elle réimprimée *in*-12 à Leyden en 1685, par les soins du célebre Paul Herman, & *in*-8 à Francfort sur le Mein en 1689.

La réputation que cette These acquit à M. Hoffmann lui attira

la confiance d'un ſi grand nombre d'Etudians, également charmés de ſa dexterité, & de ſon habileté, ſoit qu'il fit des leçons de Chimie, ou qu'elles euſſent pour objet les autres parties de la Medecine, que les Docteurs chargés par état d'enſeigner publiquement ces differens Traités, ne pûrent ſe deffendre du poiſon de la jalouſie. Mais M. Hoffmann n'avoit pas deſſein de leur porter long-tems ombrage. Après avoir ſacrifié un an, & quelque peu de plus, au deſir de ſe rendre utile aux Etudians qui ſe trouvoient à Jene, il partit de cette Ville, mais non ſans y avoir donné en public de nouvelles marques de ſa capacité. C'eſt ce qu'il fit dans une ſeconde Theſe *ſur une maladie convulſive, cauſée par la vûë d'un ſpectre.*

Des raiſons importantes à notre jeune Docteur, autres que la jalouſie de ſes Confreres, l'obli-

gerent à s'éloigner de Jene pour quelque tems. L'illustre M. Joachin-Martin Unverfaerth, Conseiller du Sérénissime Electeur de Brandebourg, & Chancelier de la Principauté de Minden, allié, & très-attaché à M. Hoffmann, le pressoit depuis long-tems de le venir voir. Ce voyage n'étoit pas moins nécessaire au rétablissement d'une santé que le travail rendoit assez incertaine. Car il se trouvoit dans le même cas, où sont tous ceux qui approfondissent avec trop d'attachement, & d'application les mysteres de la nature. Les veilles, & le travail continuel avoient ruiné ses forces. Il se sentoit une disposition prochaine à la maladie hypochondriaque, & de tristes avant-coureurs le menaçoient d'une phthisie du poumon. Mais il étoit à peine arrivé à Minden, qu'il vit avec étonnement ses forces notablement rétablies, sans

doute par rapport aux agrémens du voiage. Ceux qu'il trouva dans la maison de son respectable allié, & dans celle de sa sœur, où tout répondoit à ses desirs, lui firent prendre le parti d'y faire un séjour beaucoup plus long qu'il ne se l'étoit proposé; & n'aiant point tardé à s'appercevoir combien sa demeure dans la maison d'une personne aussi distinguée lui facilitoit l'accès des personnes de considération dans la province, & l'acquisition de leur amitié; & Dieu aiant permis qu'il rétablit la santé de plusieurs d'entre elles qui s'étoient mises entre ses mains, attaquées de maladies très-dangereuses; engagé d'ailleurs à y rester par les bons traitemens qu'il recevoit, & par les prieres de ses alliés, & par les raisons de santé dont nous venons de rendre compte; il préfera la bienveillance des personnes les plus qualifiées de la Principauté de Minden, & la

douceur que procure une bonne ſanté, à la jalouſie, & à la fatigue qui ne pouvoient le fuir à Jene. Je me ſouviens de lui avoir ſouvent entendu dire qu'il en étoit parti dans une très-mauvaiſe ſituation, & qu'il n'a commencé à bien connoître les avantages des voyages, & d'une vie plus active, qu'après s'être arraché à la vie ſédentaire. Auſſi depuis ce tems juſqu'à celui de la vieilleſſe, il a toujours évité de s'aſſeoir autant qu'il lui a été poſſible. Quand il réflechiſſoit, c'étoit en ſe promenant, & c'étoit en ſe promenant qu'il dictoit ce qu'il vouloit mettre par écrit. Car il avoit toujours auprès de lui pluſieurs perſonnes à qui il dictoit de vive voix, ou feſoit tranſcrire ce qu'il avoit relu, & corrigé. En ſuivant ce régime, il feſoit deux biens à la fois; car il s'en feſoit à ſoi-même, en conſervant ſa ſanté; & aux autres, qui, étant ſans ceſſe

auprès de lui, acqueroient, ſans s'en appercevoir, une quantité de connoiſſances très-utiles, & néceſſaires à ceux qui veulent ſe dévouer à l'exercice de la Medecine.

M. Hoffmann paſſa gracieuſement deux années à Minden, ſans ſonger à quitter cette ville. Il fut alors tenté de voiager dans les Païs Etrangers. Ce fut par la Hollande qu'il commença. Il n'y a pas dans les Provinces-Unies de ville conſiderable, & floriſſante, qu'il n'ait vuë, ni dans chaque ville perſonne qui ait eu quelque réputation qu'il n'ait viſité. Il fut ſurtout parfaitement bien reçu de M. Paul Hermann, Botaniſte très-célebre, & Profeſſeur à Leyden, qui, étant né à Hall, ſe fit un plaiſir non-ſeulement de loger chez lui ſon concitoien, mais de lui rendre tous les ſervices dont il étoit capable. Aiant parcouru toute la Hollande, il s'embarqua pour l'Angleterre au

mois de Juillet, & passa quelques mois, tant à Londres qu'à Oxfort, à examiner avec attention tout ce qui se présentoit de curieux, & d'utile en matiere de Physique, d'Anatomie, de Chimie, ou de Méchanique, & il tira de grands avantages des conversations fréquentes qu'il eut avec les personnages les plus distingués dans ces Sciences. Il étoit surtout en relation très-étroite avec l'illustre Robert Boyle, qui fesoit assez connoître l'estime qu'il avoit pour M. Hoffmann par les longues conférences sur les matieres de Chimie, & de Physique ausquelles il l'engageoit très-souvent de lui même. Il lia aussi particulierement connoissance avec Messieurs Slare, & Crell, & plusieurs autres Medecins du premier ordre. Il partit enfin vers le mois de Novembre, &, fort content de son voiage, revint à Minden, où il reprit ses exer-

cices de pratique medicinale.

La place de Medecin de la Garnison de cette Ville étant devenuë vacante en l'année 1685, M. de Zieten, Officier de considération, qui en étoit Commandant, la lui fit donner, & outre une pension honnête qui y étoit attachée, M. Hoffmann eut l'agrément de se faire des amis, tant du Commandant, que des Capitaines, & autres Officiers, qui lui donnerent des marques de leur estime dans toutes les occasions qui se présenterent. La fortune ne se contenta pas de ces premieres faveurs; elle les augmenta à mesure qu'il travailloit à perfectionner ses connoissances. En effet le Prince Frederic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, de glorieuse mémoire, le nomma en 1686. Physicien Provincial de la Principauté de Minden, & joignit à cette dignité le titre honorable de Medecin Auli-

que. Les personnes les plus distinguées de cette Province, & du Comté de Ravensperg lui firent des pensions pour se l'attacher plus particulierement, & à leurs familles. Et comme il n'épargnoit ni ses avis, ni ses conseils, ni ses soins, pour se rendre utile, & conserver la santé, & la vie de tous ceux à qui il vouloit du bien, (& à qui n'en vouloit-il pas ?) sans exiger jamais un denier de ceux qui l'avoient emploié, il s'est également acquis la réputation d'homme habile dans sa Profession, & désinteressé, sans que sa fortune en souffrit. Aussi s'est-il si bien trouvé de cette maniere d'agir, & de penser, qu'il ne s'en est jamais départi.

Tout réussissoit à souhaits à M. Hoffmann dans la Principauté de Minden. Mais d'autres avantages l'attendoient encore. Sur la fin de la même année les Etats de la Principauté d'Halberstad lui firent

l'honneur de l'appeller pour remplir la place de Medecin de cette Province, vacante par la mort du Titulaire. Le parti qu'on lui fesoit étoit avantageux ; car, outre les appointemens honnêtes attachés à cette place, plusieurs des personnes les plus qualifiées, tant de la Ville que de la Province, lui fesoient des pensions. Aussi ne fit-il aucune difficulté d'accepter leurs offres. Mais il demanda quelque tems avant de se rendre à Halberstad, & profita de la complaisance que les Etats eurent de le lui accorder, pour faire un nouveau voiage dans le Brabant, & la Hollande, dans la Compagnie de M. de Unverfaerth, son allié. De retour au commencement du Printems de l'année 1688, il se rendit à Halberstad, où il fut accueilli par tout le monde de la maniere la plus flatteuse. Il y fit souvent preuve de sa capacité en présence

de perſonnes de toutes conditions, & s'y fit ſi univerſellement aimer, que tout le monde fut obligé d'avouer qu'il n'étoit point inferieur à l'idée qu'on s'étoit formée de lui. Il en donna une autre dans le même tems qui ne ſe borna point aux limites de la Principauté d'Halberſtad. Je parle de ſon *Traité ſur l'inſuffiſance de l'acide, & du viſqueux, pour rendre raiſon de toutes les maladies*, qu'il fit imprimer alors. Il y réfute avec tant de ſolidité le ſyſtême de Corneille Bontekoé, Premier Medecin de Brandebourg, & Profeſſeur de Medecine dans l'Univerſité de Francfort, ſur les cauſes des maladies, & la maniere de les guerir, & le renverſe ſi puiſſamment par une infinité de preuves tirées tant d'une theorie que d'une pratique raiſonnée, que, malgré l'attrait victorieux de la nouveauté, il tomba dans un diſcrédit parfait, & fut abandonné preſque de

tout le monde. Je ne m'arrêterai point à donner à cet Ouvrage les éloges qu'il mérite. Il me suffit de remarquer que les Savans, & judicieux Auteurs du Journal des Savans de Leipsick en ont parlé d'une maniere convenable au mois de Juillet de l'année 1689.

Il paroissoit alors à Hornburg, dans la Principauté d'Halberstad, une source abondante d'eaux medicinales, dans un endroit où quelques personnes se souvenoient d'en avoir vû sourdre une pareille, qui s'étoit ensuite perduë. M. Hoffmann ne négligea rien pour en découvrir les proprietés, la nature, & les vertus, & en rendre l'usage salutaire à une infinité de malades, qui s'y étoient rassemblés en très-peu de tems; à quoi ses soins, & ses conseils ne contribuerent pas peu. Le principal avantage qu'il retira de ce travail, fut d'augmenter considérablement son habileté

dans l'art de guerir, à force de voir des malades, de remonter à la ſource de leurs maux, de remarquer, & de mettre ſur le papier l'effet des remedes, & le ſuccès de ſes traitemens, enfin de ſe faire connoître de plus en plus, & de ſe rendre recommandable à beaucoup de perſonnes, qui trouverent dans la ſageſſe de ſes conſeils des reſſources qu'ils avoient inutilement cherchées ailleurs. On voit encore un petit Traité ſur ces eaux, que notre M. Hoffmann fit imprimer dans ce tems en Langue vulgaire.

Il ſongea auſſi pour lors à ſe marier, & entama cette négociation ſous des auſpices ſi heureux, qu'il n'y a peut-être aucun évenement de ſa vie, qui prouve mieux les bontés de la Providence pour lui, & combien ſon ſalut lui eſt cher & précieux, que le bonheur qui ſuivit cette alliance. Conduit par les

lumieres infaillibles d'une Divinité bienfesante, il s'attacha vers la fin de l'année 1689. à Jeanne-Dorothée Herſtelle, fille auſſi aimable pour l'extérieur, qu'ornée d'une pieté ſolide, d'une rare prudence, relevée de l'attrait de la douceur. Elle étoit fille unique d'André Herſtelle, perſonnage d'une probité au-deſſus du ſoupçon, ſavant, & extrêmement habile dans la Pharmacie, & devenu à ce titre Pharmacien de Clauſthal, & de Zellerfelden. Avec ces heureuſes diſpoſitions, on ne s'étonnera pas que cette femme ait été un modele des vertus conjugales, & de tendreſſe pour ſon mari, pendant quarante-huit ans qu'il a plû à Dieu de la lui conſerver. Car il l'a rappellée à lui en 1737. Mais nous aurons dans la ſuite occaſion de parler plus au long de cet événement.

Ce fut à peu près dans ce tems

qu'on réalisa le projet formé beaucoup plutôt d'établir une Université dans la ville de Hall; & le seul embarras qui restât, étoit de trouver, & de faire venir dans cette Ville des personnes célebres en tous genres, & en état de répondre aux desseins, & aux espérances de l'auguste Fondateur de cette Université. Il y avoit déja quelques personnes d'un mérite distingué, & dont la réputation bien établie, soit en fait des sciences relevées, ou des Belles-Lettres, mettoient en crédit ce nouveau Parnasse. Déja les amateurs des Sciences s'y rendoient non par troupes, mais par bataillons, & ce nombre d'Etudians renfermoit plusieurs jeunes gens sortis des familles les plus distinguées; & comme la vigueur du germe annonce l'excellence, & la grandeur future de l'arbre, & le bon état des premiers fruits, l'abondance de la moisson; ces pre-

miers commencemens nous répondoient de l'état brillant, où est actuellement cette Université. Ce fut dans ces circonstances que Frederic I. Roi de Prusse, & Electeur de Brandebourg, fit à M. Frederic Hoffmann l'honneur de le nommer Premier Professeur de Medecine, & d'Histoire naturelle. Il entra en possession de sa Chaire au mois de Mars de la même année, & fit l'ouverture de sa glorieuse carriere par un Discours, dont le but est de prouver l'existence de Dieu contre les Athées, par l'art admirable emploié dans la construction du corps humain. M. Hoffmann le fit imprimer peu de tems après, & le dédia au très-illustre Daniel Ludolphe de Danckelmann, Proviseur, & Directeur de l'Université. Ce Discours a fait tant de plaisir aux Savans, qu'il y a déja long-tems que plusieurs d'entre eux ont mis sans balancer

M. Hoffmann au nombre des Medecins Theologiens, & lui ont donné un des premiers rangs entre ceux qui ont écrit avec ſuccès contre l'Atheïſme.

Le principal objet qui fixa l'attention de M. Hoffmann dès qu'il fut en place, fut d'examiner ſoigneuſement tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'exercice de ſes fonctions. C'eſt pourquoi il rédigea les ſtatuts de la Faculté de Medecine, qu'il fit revêtir de l'autorité de l'auguſte Fondateur de l'Univerſité. Ce fut auſſi lui qui inventa le Sceau dont la même Faculté ſe ſert encore aujourd'hui. Puis il ſongea à ſe donner un Collegue, & comme le célebre George Erneſt Stahl, qui étoit alors Medecin du Prince de Saxe-Weimar, avoit renouvellé par lettres l'ancienne liaiſon qu'il y avoit eu autrefois à Jene entre M. Hoffmann, & lui, & lui avoit fait connoître

qu'il obtiendroit avec grand plaisir une Chaire dans la nouvelle Université, M. Hoffmann en parla au Roi d'une maniere très-avantageuse, & on ne lui refusa pas la satisfaction d'avoir pour Collegue une personne à laquelle il s'interessoit si fort.

Les attentions de M. Hoffmann pour l'avantage de la Faculté de Medecine ne le divertirent point de ce qu'il devoit à ses Ecoliers. Pour les mettre plus parfaitement au fait de toutes les parties de la Medecine, il ne se borna point aux Leçons publiques; il leur en fit de particulieres chez lui. La premiere connoissance qu'il demandoit, tant pour pratiquer, que pour enseigner la Medecine, étoit d'avoir appris par l'inspection des sujets la structure de toutes les parties du corps qu'elle se propose de guerir; &, pour se mettre au fait des causes qui président aux actions, ou fonc-

tions des corps vivans, il vouloit qu'on acquit la connoiſſance des loix éternelles des mouvemens, & des forces naturelles des choſes qui agiſſent néceſſairement ſur nous, comme l'air, les eaux, les alimens, & les médicamens, voulant toutefois qu'elles fuſſent prouvées, & connuës par des expériences de Phyſique, de Chimie, & de Medecine-Pratique. Et s'étant trouvé chargé d'enſeigner l'Anatomie en même-tems que la Medecine-Pratique, il eut de fréquentes occaſions de faire connoître combien elle eſt avantageuſe aux Praticiens; auſſi n'a t'il jamais quitté ces parties de la Medecine, & les a-t'il toujours enſeignées au grand avantage de l'Univerſité. Car il y avoit long-tems qu'il avoit renoncé à cette eſpéce de dogmes qui n'ont d'autre appui que l'autorité des Anciens, ou de pures ſuppoſitions, qui demandent pour en faire ſortir

ces dogmes, une ſuite embaraſſante de raiſonnemens enveloppés, & beaucoup de babil.

Et comme les choſes qui donnent la ſanté, & la vie, ſont auſſi bien ſujettes à des loix certaines, & néceſſaires, que celles qui produiſent les maladies, ou les guériſſent, comme ſont les choſes exterieures, qu'on appelle non naturelle dans les Ecoles; M. Hoffmann n'a jamais pû goûter la maniere de penſer de ceux, qui, ſans avoir aucun égard à ces cauſes, ou ne feſant que les effleurer, ſe ſont imaginés qu'il faut avoir en Medecine principalement attention à un principe vital qui penſe, & a de l'intelligence, & dont la ſageſſe, ou les fautes produiſent tous les changemens qu'on remarque dans le corps. Il avoit au contraire ſoin de répéter ſouvent, & très-ſérieuſement, que ſi l'action de l'ame ſur le corps eſt puiſſante,

& sensible, c'est plutôt pour le déranger, & l'exposer à diverses maladies, que pour le rétablir. Et en effet c'est ce que les passions mettent en évidence. Cependant quelque bien, ou quelque mal qu'il arrive au corps à l'occasion des mouvemens de l'ame, il ne vient que de l'alteration du corps même, & tout le pouvoir du Medecin se borne à operer sur le corps, en conduisant, moderant, ou calmant entierement les mouvemens qui s'y excitent. M. Hoffmann avoit surtout en recommandation cette partie de la Medecine, qui explique la nature de l'air, des vents, des païs, des eaux, des alimens, & des differentes manieres de vivre, & qui fait connoître combien ils ont de force pour entretenir la santé, & détourner les attaques des maladies; & comment leur mauvaise disposition, ou leur mauvais usage produit cet état de désordre

du corps, cette ſcience enfin qui déduit de ces mêmes connoiſſances les moïens de recouvrer, & de conſerver la ſanté.

Il étoit intimement perſuadé, & il tâchoit de perſuader à ſes Auditeurs, qu'il ne falloit s'attendre à un effet certain, & déterminé de quelque médicament que ce ſoit, comme étant doué d'une proprieté invariable, & abſoluë, mais que ces effets dépendent de la diſpoſition des ſujets qui en font uſage, leſquels obéïſſant, réſiſtant au remede, ou réagiſſant contre lui, reçoivent une impreſſion convenable à l'état, ou au rétabliſſement du malade. Il appelloit cette eſpece de connoiſſance dans le Medecin raiſon, ou, pour mieux dire, jugement, & la regardoit comme la directrice de toute la Medecine; & avec raiſon; puiſque c'eſt par elle qu'on découvre les cauſes de tout ce qu'on voit, ou qu'on a vû ar-

river, où dont les autres ont conservé le souvenir, & qu'on conçoit aisément pourquoi certain remede, ou, pour parler plus généralement, certain secours déterminé, a produit des effets admirables dans certains cas, & de très-mauvais, ou même point du tout, dans d'autres.

Il inculquoit aux malades, ou à ceux qui commençoient à le devenir, qu'ils étoient la premiere cause de toutes les maladies, ou du moins de leur plus grande partie; & par conséquent qu'ils étoient presque les maîtres de parvenir à un âge avancé au milieu des douceurs d'une santé constante, ou de s'exposer sans cesse aux maladies, & enfin de hâter leur propre fin, en fesant des fautes continuelles contre le régime; & c'est par de semblables avis, & très-peu de remedes, & de remedes choisis, qu'il a réussi à remettre, du moins dans

un meilleur état, des personnes épuisées, & qui s'épuisoient de plus en plus par l'usage continuel des remedes; & cette voie, quand ils ont voulu être dociles, leur a été infiniment plus avantageuse que l'usage sans fin d'un fatras de differens médicamens ne leur avoit été précedemment.

Il est aisé de concevoir que rien n'étoit plus propre à faire promptement sortir de l'enfance la naissante Université de Hall, que de choisir pour enseigner la Physique une personne qui rappelloit au raisonnement la Medecine comme tout le reste de la nature. Car la Physique, cette science si propre à procurer au genre humain une infinité d'avantages n'étoit point dans la bouche de M. Hoffmann un pompeux verbiage, ou une froide répétition des rêveries des tems passés; mais ses principes étoient établis sur des expériences

également claires & agréables, & qui fesoient, pour ainsi dire, tomber la verité sous les sens. L'éclat de cette Ecole justifie parfaitement ce que nous disons à l'avantage du maître. On comptoit parmi ceux qui venoient y prendre des leçons, dix Comtes des Familles les plus distinguées, six Barons, une grande quantité de Gentilshommes, & un nombre considerable d'Etudians de famille honnête. Je n'ai point jugé à propos de passer sous silence l'ardeur étonnante qu'on témoigna pour s'instruire dans une Université qui ne fesoit que de naître, & dont l'établissement n'étoit point encore revêtu de toutes les formalités, parce que ce concours prodigieux est un présage heureux de la gloire future de cette Université, & une preuve démonstrative de la confiance que s'étoit attirée le maître qui y enseignoit. Car aiant traité en seize conféren-

ces cette partie de la Philoſophie, les efforts continuels que l'envie feſoit faire à pluſieurs perſonnes pour diminuer la réputation que s'acqueroit M. Hoffmann, n'empêcherent point qu'il n'eut toujours un auditoire des plus nombreux, & des plus diſtingués, & même qu'il ne s'y trouvât des perſonnes déja revêtuës de Charges publiques, & honorables, dont l'aſſiduité feſoit aſſez connoître combien ils feſoient de cas de cette maniere ſolide d'enſeigner, & ſervoit de réponſe, & réponſe ſans réplique, aux diſcours affectés que l'envie ſuggeroit aux ennemis de M. Hoffmann.

Le Séréniſſime Electeur Frederic III. aiant fait la dédicace de l'Univerſité le premier jour de Juillet, & voulu qu'elle portât ſon nom, le lendemain en ſa préſence, celle de la Cour, de l'Univerſité, & des perſonnes les plus diſtin-

guées de la Ville, M. Hoffmann donna le Bonnet de Docteur en Medecine à dix Candidats. Cette solemnité étant finie, & l'Electeur ne pouvant demeurer plus long-tems à Hall, ordonna avant de partir aux Chefs de l'Université de déliberer entre eux sur ce qu'on pourroit faire pour son avantage, & de lui en présenter le mémoire pour le revêtir de l'autorité souveraine. On n'eut garde de se refuser à une obeïssance aussi flatteuse, & M. Hoffmann fut député avec Samuel Stryck, Jurisconsulte célebre, & Conseiller intime de l'Electeur pour se rendre à la Cour, & rendre compte de leurs délibérations à leur respectable, & généreux Fondateur. Ces Députés s'acquitterent si heureusement de leur négociation, qu'au grand avantage de cette Compagnie, & à leur grande gloire, ils obtinrent pour l'Université les privileges les plus distingués.

Au commencement de la troiſiéme année, depuis l'établiſſement juridique de l'Univerſité, le Rectorat, que M. Stryck laiſſoit vacant, fut dévolu à M. Hoffmann; & l'on peut dire avec verité qu'il n'y a peut-être perſonne de ceux qui ont travaillé à ſe rendre utiles pour toujours à cette Compagnie, qui l'ait fait avec plus de ſuccès qu'il le fit pendant la premiere année qu'il remplit la dignité de Recteur. En effet, c'eſt par ſes ſoins que les perſonnes diſtinguées qui ſont à la tête du Duché de Magdebourg, ont fondé vingt-quatre places pour un pareil nombre d'Etudians, qui y trouvent de quoi ſe ſoutenir honorablement, à quoi ſuffit la ſomme de mille écus qu'ils ont affectée à cette utile fondation. Le ſuccès qu'eut M. Hoffmann dans cette négociation, l'engagea à faire de pareilles tentatives auprès de differentes Pro-

vinces qui composent l'Electorat de Brandebourg; & ses démarches auprès des Etats de la Principauté d'Halberstad, ne furent point infructueuses. Car les amis qu'il s'étoit faits dans cette illustre Compagnie, soit par ses complaisances, soit par le bonheur qu'il avoit eu de les guerir heureusement, & promptement, lui accorderent aisément la grace qu'il leur demandoit d'assigner un fond à perpétuité sur les revenus des Etats, pour l'entretien de douze Etudians. Ils lui accorderent donc une somme de cinq cens écus, suffisante, comme on l'a remarqué plus haut, pour leur fournir une subsistance honorable. Mais l'Ouvrage auroit paru imparfait à M. Hoffmann, s'il n'avoit pris les précautions nécessaires pour que ces établissemens tournassent, autant qu'il étoit possible, au profit de l'Etat, & de ceux en faveur de

qui ils étoient faits. Il assujettit donc à de sages réglemens, non-seulement ses Eleves, mais ceux qui ne dépendoient que d'eux-mêmes dans l'Université, & les rendit publics, après qu'ils eurent été munis de l'autorité des illustres Protecteurs, & Mécenes de cette Jeunesse studieuse; & comme ils lui firent l'honneur de lui donner l'inspection sur ces jeunes Etudians, & de le charger de tenir la main à leur execution, c'est un des devoirs que M. Hoffmann remplit avec le plus d'exactitude.

Une des plus interessantes opérations de son Rectorat, fut de solliciter auprès du Sérénissime Electeur, qui lui accorda cette grace, un fond de cinq cens écus, à prendre sur les revenus du Monastere d'Hillersleben, situé sur le bord Septentrional du Duché de Magdebourg, entre la nouvelle Ville d'Haldensleben, & Wolmir-

ſtad, pour l'établiſſement d'une Chaire d'Eloquence. L'idée de M. Hoffmann étoit qu'on fit choix de jeunes gens qui euſſent de l'eſprit, & d'heureuſes diſpoſitions, à qui l'on donneroit chaque année une ſomme de quatre cens écus, afin qu'excités par cette penſion ils s'appliquaſſent avec plus de ſoin à l'étude des Belles-Lettres, & devinſſent par la ſuite des ſujets capables de remplir les Chaires qui viendroient à vaquer. On nomma à cette Chaire, avec le reſpectable Theologien Joachim-Juſte Breithaupt, Prévôt du Monaſtere d'Hillerſeben, & le plus ancien Profeſſeur de l'Ecriture-Sainte, un homme dont la réputation s'eſt répanduë dans tout le monde, je veux dire, Chriſtophe Cellarius, Profeſſeur public d'Eloquence, d'Antiquité, & d'Hiſtoire, à qui l'on aſſigna pour ce travail cent écus d'appointement.

Outre ce brillant Rectorat, M. Hoffmann remplit encore trois fois la même place qui lui fut dévoluë à tour de rôle, & soutint chaque fois la réputation d'integrité, que le premier lui avoit acquise. Ce fut dans les années 1705, 1718, & 1728. On peut même dire qu'il fut encore Recteur l'année 1729, pendant laquelle le célebre Jurisconsulte Nicolas-Jerôme Gundlingius, qui remplissoit cette place, fut attaqué pendant assez long-tems d'une maladie très-grave, dont il mourut avant la fin du premier semestre. M. Hoffmann fut donc obligé de le soulager dans ses fonctions, & de continuer jusqu'à la fin de l'année.

Il est, je crois, palpable, après ce que nous venons de dire des services que M. Hoffmann a rendus à l'Université de Hall, qu'elle a tout lieu de se louer de lui. Mais ce n'est pas dans son sein seulement

qu'il s'est fait un capital d'en soutenir l'honneur ; il n'a rien négligé pour le faire également quand il a été obligé de le faire au dehors. C'est ce qui lui est arrivé non-seulement lorsqu'il fut député pour solliciter l'obtention, & l'augmentation des privileges de l'Université, comme nous l'avons dit en son tems, mais lorsqu'il fut envoié une seconde fois à Berlin, pour assister en la même qualité aux magnifiques obseques qui se firent pour la Reine en 1705, & lorsqu'il fut envoié à Francfort sur l'Oder, pour faire son compliment à l'Université qui célebroit la même année ses Fêtes séculaires.

La réputation de M. Hoffmann, en qualité de Professeur, n'eut pas besoin d'un nombre d'années pour s'établir. On peut joindre des preuves non suspectes à celle que nous avons tirée plus haut de la multitude, & de la distinction de ses

Ecoliers. Car l'illuſtre Preſident de l'Académie des Curieux de la Nature, le célebre Lucas Schrækius, l'excita de ſon propre mouvement à entrer dans ſa Compagnie, & fit voir par le ſurnom de Démocrite qu'il lui donna, le cas qu'il feſoit de ſa dexterité dans les recherches anatomiques, phyſiques, & chimiques. L'illuſtre Leibnitz le mit auſſi à la tête de ceux qui devoient compoſer la Societé Roiale des Sciences, qui fut établie à Berlin au commencement de ce ſiécle. Ce grand homme l'excita à compoſer des Obſervations barometrico-meteorologiques, qui ne ſe bornaſſent pas à des remarques ſéches & ſteriles ſur les variations de l'air, mais qui euſſent leur application à l'uſage de la ſanté, & compoſées de maniere qu'on en pût déduire les cauſes des conſtitutions épidémiques. Il y a dans les Ouvrages de M. Hoffmann un échantillon de

son travail, qui comprend toute l'année 1700, & qui est précedé de curieuses méditations physiques sur les causes des vents, leurs forces, & leurs opérations, tant sur les corps des hommes, que sur les barométres. En 1719. il fut reçu dans la Societé Roiale de Londres, à qui il dédia par la suite ses Observations Physico-Chymiques. M. Blumenstrost, Premier Medecin de la Czarine, fidele, & vrai disciple de M. Hoffmann, le fit Aggreger à la Societé Imperiale des Sciences de Petersbourg, & cette Societé aiant été renouvellée en 1735, sous la protection du très-illustre Ministre, & Chambellan, M. de Korff, on lui envoia le premier Juin ses Lettres d'Académicien Honoraire, en qualité de Medecin Physicien, en même-tems qu'on reçut en la même qualité le célebre Medecin Anglois M. Sloane, dans la même Compagnie.

Si je voulois faire le dépouillement des Regiſtres Journaux de M. Hoffmann, je ſerois en état de fournir une liſte des plus amples des Malades qui ont honoré ce grand homme de leur confiance. Mais comme ce détail ne pourroit manquer d'être ennuieux aux Lecteurs, je me contenterai de parler des plus diſtingués. L'Eminentiſſime Electeur de Mayence Lothaire François eſt un des premiers qui l'ait appellé auprès de ſa perſonne pour lui confier ſa ſanté. Il ſe rendit à la Cour de ce Prince ſi reſpectable par ſes vertus en l'année 1702, où l'Electeur le retint pendant quelques tems, pour lui donner celui d'examiner avec attention ſa maniere de vivre, les forces de ſon corps, & ſes diſpoſitions naturelles, eſperant avec raiſon que ces connoiſſances le conduiroient plus ſurement à celle des ſecours que demandoit ſon état préſent. Et ce

n'eſt point la ſeule occaſion, où cet Electeur a fait voir combien il avoit de confiance aux lumieres, & à l'habileté de M. Hoffmann. Il n'en a depuis laiſſé échapper aucune ſans lui en donner des marques autentiques. Car non-ſeulement il lui a fait ſouvent l'honneur de lui écrire au ſujet de ſa ſanté, mais il lui feſoit celui de le conſulter ſur les plus difficiles affaires contentieuſes qui avoient relation avec la Medecine. Dans le voiage qu'il fit à Mayence, les Landgraves de Heſſe-Caſſel, & de Heſſe-Darmſtad, lui firent auſſi l'honneur de l'appeller auprès de leurs perſonnes, pour le conſulter ſur l'état de leurs ſantés, & depuis ce tems il a reçu nombre de lettres de la part du premier de ces Princes, ſoit pour l'engager à ſe tranſporter à ſa Cour, pour ſe mettre ſous ſa conduite, ou ſimplement pour avoir ſon avis.

Environ dans le même tems

la très-puissante Princesse Marie Amelie sœur de Frederic I. Roi de Prusse, mariée au Prince Maurice Guillaume Duc de Saxe-Zeits, le fit venir à Zeits. Cette Princesse fut si contente de lui, qu'elle lui fit souvent depuis le même honneur, & qu'il a toujours reçu à cette Cour l'accueil le plus flatteur, & le plus honorable.

La réputation de M. Hoffmann étoit si bien établie, que plusieurs Princes du premier rang ne négligerent rien pour l'attacher à leur païs, & lui firent les propositions les plus avantageuses. Le Célebre Meibomius aiant laissé une place vacante par sa mort dans l'Université de Helmstad, ceux à qui il appartenoit de la remplir, firent tous leurs efforts pour la lui faire accepter. La Cour de Wolffembutel fit aussi de son mieux pour l'engager à accepter celle de premier Medecin vacante par la mort de M. Behren-

fius. C'eſt ſurtout la Cour de Heſſe-Caſſel qui emploia tous ſes efforts pour lui faire remplir la même place. Mais l'amour de la patrie l'emporta ſur l'éclat de ces honneurs, & engagea M. Hoffmann à remercier ceux qui vouloient les lui conférer. D'ailleurs il trouvoit que la Cour étoit un eſclavage également incommode, & dangereux. Et de fait il y a beaucoup plus d'agrément pour un Medecin de réputation d'être appellé auprès des Grands, & de s'en retourner lorſqu'il a rempli ſon miniſtere, que d'être obligé, en s'attachant à eux, d'être toujours en guerre avec des empiriques de toute eſpece, & d'être continuellement en garde contre l'envie, la calomnie, & le faſte des Courtiſans, & d'avoir ſouvent de la peine à allier la pratique de la vertu avec le tumulte de la Cour.

M. Weiſius le jeune, premier Medecin du Roi de Pruſſe, étant

mort en 1703, le très-illustre Chambellan, Comte de Wartemberg, offrit à M. Hoffmann, au nom du Roi qui étoit pour lors à Magdebourg, cette place éclatante; mais M. Hoffmann, prétextant la foiblesse de sa santé, supplia Sa Majesté de le dispenser de l'accepter. Peu de tems après on y nomma M. Gundelsheimer qui revenoit de France, & le Roi fit l'honneur à M. Hoffmann de lui envoier un brevet de Conseiller, & de premier Medecin de Sa Majesté.

En 1704 quelques-uns des principaux Ministres de la Cour de Berlin à qui M. Hoffmann avoit conseillé l'usage des eaux de Carles-Bade en Boheme, l'engagerent à faire le voiage avec eux, pour leur apprendre la maniere la plus avantageuse d'en faire usage. Il se servit de cette occasion pour analyser plus exactement la nature, & les vertus

de cette ſource admirable ; & comme le bien public étoit toujours ſon point de vuë, il ne tarda pas à faire part à la Republique des Lettres des découvertes que des expériences réïterées lui avoient donné occaſion de faire. Elles firent la matiere d'une ſçavante, & utile Diſſertation *ſur les eaux de Carles-Bade* qui a été réimprimée nombre de fois, & même traduite en Allemand, avec pluſieurs autres, où notre Auteur fait part au public des découvertes qu'il a faites ſur pluſieurs ſources minerales. Car il a ſouvent été obligé depuis ce tems-là d'aller à ces eaux ſalutaires de Boheme, à la priere de divers Princes, ou Malades de conſideration, à qui il avoit fait eſperer qu'ils trouveroient dans leur uſage le rétabliſſement de leur ſanté.

Ces voiages ne contribuerent pas peu à étendre la réputation de M. Hoffmann. Car il ſe trouve tous les

ans aux eaux une quantité prodigieuse de malades. Or il étoit naturel qu'entendant parler de lui avec éloge, ils fussent tentés de le consulter, & ils s'en sont si bien trouvés, que non-seulement ils se mettoient sous sa conduite pendant le tems qu'ils étoient aux eaux, mais qu'ils lui écrivoient ensuite pour le consulter sur ce qu'ils avoient à faire pour achever leur guérison. Nous ne donnerons pas ici la liste de toutes les personnes distinguées qu'il a conduites dans l'usage des eaux, qu'elles prenoient pour conserver, ou rétablir leur santé ; mais ce seroit faire tort à sa réputation, que de ne pas dire qu'il fut appellé en 1720 pour conduire l'auguste Imperatrice pendant qu'elle prenoit ces eaux, & qu'il eut l'honneur d'être également consulté par leurs Majestés Imperiales, lorsqu'elles y vinrent en 1732. L'Empereur prenoit surtout un plaisir

ſingulier à voir faire en public par M. Hoffmann les diverſes eſpéces d'expériences qui ſervent à découvrir les principes, & les élémens d'où dépend la vertu medicinale de ces eaux. Nous ne ferons point ici le faſtueux étalage des marques diſtinguées de bonté dont leurs Majeſtés Imperiales honorerent M. Hoffmann, ni des préſens dont ils le comblerent ; nous remarquerons ſeulement, comme c'eſt la pure verité, que depuis ce tems elles n'ont ceſſé de parler de lui avec éloge, & de parler avantageuſement de ſon habileté, & de ſes lumieres, comme en aiant ellesmêmes fait l'épreuve.

Les fréquens voiages que M. Hoffmann fut obligé de faire en Boheme, lui firent découvrir en 1717. une ſource empreinte d'un ſel amer purgatif, je veux dire celle de Sedlic. La premiere fois qu'on en parla en public fut dans

une These de Docteur, dont le sujet est *les attentions, & les précautions que demande l'usage des eaux minerales chaudes, & froides.* (a) Mais étant revenu six ans après à Carles-Bade, pour aider l'Imperatrice de ses conseils, & aiant eu l'occasion de s'entretenir des eaux de Sedlic avec le célebre M. Nicolas Pic de Garelli, Premier Medecin de Sa Majesté Imperiale, ils jugerent tous deux que ces eaux, & le sel qu'on en tiroit étoient utiles, & salutaires; ce qui rendit l'un & l'autre en peu de tems célebres par toute l'Allemagne.

Les eaux de Carles-Bade, & celles de Sedlic, ne furent point les seules qui s'attirerent l'attention de M. Hoffmann. Elle s'étendit à toutes les sources medicinales, & s'il eût de la prédilection pour quelques-unes, ce fut pour les eaux

(a) *Observationes & cautelæ circa acidularum & thermarum usum & abusum.* Dissert.

minerales froides. C'étoit une opinion communément reçuë en Allemagne, que la nature des eaux minerales chaudes est totalement differente de celle des eaux minerales froides, & que ces dernieres renferment un acide. M. Hoffmann a détruit entierement ce préjugé, & fait voir que loin que ces dernieres contiennent un acide, elles renferment au contraire une grande quantité d'alcali, & que toute la difference qui se trouve entre les eaux minerales chaudes, & froides, n'est que la chaleur qui se trouve dans les unes, & non dans les autres. M. Hoffmann est donc le premier qui ait enseigné qu'on peut marier les unes, & les autres avec le lait, non-seulement sans danger, mais même avec beaucoup de succès; ce qui avoit été de tous tems regardé comme très-pernicieux par les Medecins, qui ignoroient entierement la nature

de ces eaux. Il a auſſi donné au juſte, & au mieux, la maniere dont chacune de ces ſources opere, celle de s'en ſervir, & toutes les précautions qu'indiquent leur maniere d'agir, & les differens états des corps, dans leurs diverſes diſpoſitions, à raiſon de l'âge, du tempérament, & de la maladie. Loin donc d'avoir laiſſé ſous l'empire des préjugés reçus, & adoptés univerſellement, ces ſecours efficaces que la divine Providence fait ſortir du ſein de la terre pour le ſalut du genre humain, loin de les abandonner à l'empiriſme, & de reſpecter les abus que l'ignorance avoit introduits dans leur application, il a fait tous ſes efforts pour la rappeller aux principes de la raiſon. C'eſt une obligation que lui ont en particulier les eaux de Selter, & de Lauchſtad, ſur leſquelles il a écrit en particulier. Car il eſt le premier qui ait bien découvert

leur puiſſante efficacité pour prévenir, & déraciner les maladies les plus opiniâtres, comme on le voit dans les Diſſertations dont elles ſont le ſujet; ce qui les a rendues célebres non-ſeulement par toute l'Allemagne, mais même dans beaucoup de Païs étrangers, au grand avantage non-ſeulement des malades, dont les eſpérances ne ſont pas trompées, mais des Villes auprès deſquelles elles coulent, & de leurs habitans, dont la reconnoiſſance ne leur permet pas de garder le ſilence ſur le ſervice que M. Hoffmann leur a rendu.

Un autre avantage qui lui revenoit encore de ſes fréquens voiages aux eaux de Carles-Bade, c'eſt de ſe faire connoître de plus près au Roi de Pruſſe. Car ce Prince qui ſeſoit lui même uſage de ces eaux en l'année 1708, entendant vanter à beaucoup des Seigneurs de ſa Cour l'habileté de M. Hoffmann,

à qui ils avoient donné leur confiance, fut curieux de le voir, & si content d'un long entretien qu'il eut avec lui sur sa santé, qu'il lui ordonna de venir souvent s'en informer à lui-même. M. Hoffmann s'étant rendu avec plaisir à des ordres qui flattoient au moins autant son inclination que son amour propre, & le Roi aiant fait publiquement connoître la confiance qu'il avoit en lui, & le plaisir qu'il prenoit à ses savantes conversations, il se trouva quelques personnes qui donnerent des marques non équivoques de l'envie que cette faveur leur causoit, s'imaginant, sans doute, qu'on ôtoit à leur réputation, ce que le Roi ajoutoit à celle de M. Hoffmann.

Vers les derniers mois de cette année, ce grand Prince devint d'une très-mauvaise santé, sans qu'aucun des remedes qu'on lui administroit produisit constament un

bon effet. Il se souvint de M. Hoffmann, dont la Séréniſſime Ducheſſe de Saxe, ſa ſœur, lui avoit ſi ſouvent parlé avantageuſement, & que depuis peu il avoit vû de près, lorſqu'il prenoit les eaux de Carles-Bade; il l'envoia donc chercher en poſte, pour prendre ſoin de ſa ſanté avec ſes autres Medecins.

Quelque convaincu que fut M. Hoffmann de l'incertitude des fortunes de Cour, & des déſagremens qu'entraîne la perte de ſa liberté, & du repos de l'eſprit, & du corps, dont le ſacrifice eſt indiſpenſable dans ce païs, il ne lui fut point poſſible de ſe refuſer aux ordres exprès du Roi. Il partit donc ſur la fin de l'année, ſe repoſant entierement de l'événement ſur la divine Providence, & ſur les bontés de ce Prince. A peine fut-il arrivé, que les choſes changerent de face; auſſi le Roi, pour lui marquer ſa ſatisfaction,

ſatisfaction, lui donna-t'il de ſon propre mouvement le titre de Conſeiller Aulique, & une place entre ſes Medecins, avec une penſion conſidérable. Cependant M. Hoffmann eut la précaution de demander au Roi qu'il lui conſervât ſa Chaire, aimant beaucoup mieux ſuivre tranquillement les Muſes, que d'être ſans ceſſe expoſé aux ouragans de la Cour; ce que le Roi lui accorda.

A compter de ce tems, M. Hoffmann paſſa trois ans, & plus à la Cour, où jamais on ne le trouva en deffaut, ſoit quant à l'aſſiduité, ou à la capacité, toutes les fois que le Roi, & la Reine eurent beſoin de ſon miniſtere. Et ce n'étoit pas peu de choſe que de prendre ſoin de la ſanté du Roi, ſurtout pendant les hivers. Car outre qu'elle étoit habituellement fort inconſtante, il étoit ſouvent fatigué d'accidens très-facheux; ce qui obli-

geoit ſouvent de paſſer la nuit auprès de ſa perſonne, & même quelquefois ſans pouvoir ſe dédommager le jour de la perte du repos de la nuit. La Reine de ſon côté lui donnoit beaucoup d'occupation à cauſe des grands accidens auſquels elle étoit de tems en tems ſujette. Cependant M. Hoffmann ſupportoit patiemment ces fatigues, comme feſant partie de ſes devoirs, & la tranquillité d'ame que lui donnoit la conviction interieure qu'il ne manquoit à rien, lui donnoit des forces, d'autant plutôt qu'il avoit la ſatisfaction de voir combien ſes ſervices étoient agréables à leurs Majeſtés.

Mais ſon attachement à ces perſonnes auguſtes, qui lui méritoit leur bienveillance, & cette attention ſcrupuleuſe à ne s'écarter en rien des devoirs qu'il leur impoſoit, feſoit ſur d'autres des impreſſions bien differentes. Car il lui

attira d'abord la jalousie, puis des haines déclarées, de ses Confreres, & notamment de M. André Gundelsheimer, qui avoit été recommandé à la Cour de Berlin, après être revenu de ses voiages d'Egypte, & de Grece, où il avoit accompagné le célebre M. Tournefort, qui y avoit été par l'ordre, & aux dépens du Roi de France. Le sujet de cette haine étoit les contradictions que M. Gundelsheimer avoit essuiées de la part de M. Hoffmann, à qui la conscience ne permettoit pas de consentir qu'on fit sur la Famille Roiale usage des remedes violens que le premier ne balançoit point à emploier; quoique M. Hoffmann le fit toujours avec tous les ménagemens possibles. On pourroit faire une longue histoire des démêlés qu'il y eut entre ces deux Medecins. Mais comme ce détail ne pourroit manquer d'être fort ennuieux au Lecteur, &

que l'eſſentiel de ce qui regarde cette diſpute, ou ce qui peut l'intereſſer, eſt expliqué fort au long dans le premier volume des Conſultations de notre Auteur, nous aimons mieux paſſer le tout ſous ſilence, & nous prenons d'autant plus volontiers ce parti, que les adverſaires les plus déterminés de M. Hoffmann ne ſont plus aujourd'hui. Rien ne fait plus d'honneur à M. Hoffmann que ces diſputes. Elles ſont une preuve parlante de ſon amour pour la paix. Car on ne peut pas lui reprocher d'avoir jamais commencé. Il y a plus; il a mieux aimé garder le ſilence, & laiſſer le Public équitable juge du differend, que de perdre un tems, qu'il pouvoit emploier plus utilement, à répondre à nombre d'adverſaires, qui s'élevoient contre lui avec aſſez de force, & d'éloquence, & même qui triomphoient de ſon ſilence. Toutes les démarches de

M. Hoffmann, qui picquerent si fort son adversaire, partoient d'un principe dont il ne pouvoit s'écarter sans devenir coupable, c'est-à-dire, étoient les suites nécessaires de son attachement au Roi, & à la Famille Roiale.

Le Lecteur judicieux n'aura pas de peine à concevoir que les désagrémens que M. Hoffmann essuia à la Cour ne firent qu'augmenter son éloignement pour elle, & à juger du plaisir qu'il eut à goûter le repos, & la tranquillité de ses occupations académiques, lorsqu'il obtint au mois de Juin de l'année 1712. la permission de retourner dans sa chere patrie. Je ne puis à ce propos m'empêcher de rapporter ce qu'on lit sur la vie de la Cour dans la Lettre XL. du Medecin Jean Papius, adressée à Kepler. *Vous ne devés point*, dit-il, *vous étonner de la résolution que j'ai prise de m'en aller en Prusse, bien*

qu'il puisse paroître qu'il y ait peu de sureté à le faire. J'ai passé par differens Etats. J'ai goûté la douceur de la vie académique, & depuis que je suis ici (à Anspac) *j'ai fait l'essai de celle de la Cour, & je desséche presque d'ennui quand je me rappelle les agrémens du premier état, & que je le compare avec tous les autres genres de vie. Si l'on a en même-tems l'agrément d'avoir beaucoup de pratique, pour parler le langage des Medecins, on ne doit point porter envie à la Roiauté. A la Cour, c'est un esclavage fastueux, & l'on peut dire en général de toutes les Cours, que c'est le séjour qui convienne le moins, ou même le plus contraire à tous les gens de mérite.* (a)

(a) *Non est quod mireris consilium meum de migratione in Borussiam, locum minus, ut videri potest, tutum. Expertus ego sum huc usque vitam primum Academicam, tunc hic* (Onolsbaкii) *aulicam. Contabesco prope modùm recordatione vitæ Academicæ, tanta ejus est bonitas, si cum cæteris conferatur, huic si accedat copiosa pra-*

Lorsque les soins que M. Hoffmann donnoit à la pratique de la Medecine, ou à former la jeunesse qui s'étoit attachée à cette profession, lui laissoit quelque loisir, il le partageoit de maniere qu'il en consacroit une partie à revoir les Ouvrages qu'il avoit autrefois composés, & à en faire imprimer des collections, ou à en composer d'autres, & l'autre à approfondir la nature au moïen des expériences de Chimie. C'est par cette raison que dans ce tems on en réimprima quelques volumes en Hollande, dont chacun contenoit une dixaine de Dissertations, & qu'on fit à Ulm une collection de celles qui avoient pour objet les eaux minerales chaudes, & froides. Cette derniere fut bien-tôt suivie de celle

xeos, ut nos loquimur, facultas, regiam fere vitam dixero. In aulis est splendida miseria; imo omnis aularum ratio liberalibus ingeniis est inimicissima. Joan. Papius. *Epist. XL. ad Kepler. De vita Aulica. p. 76.*

de differentes petites Dissertations sur divers sujets qui avoient déja été imprimés séparément.

Ces differentes occupations emploierent presque soixante ans de la vie de notre Auteur. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de faire un systême de Medecine raisonnée. Dieu benit cet Ouvrage, & le premier volume, qui parut en 1718, fut suivi à differentes reprises de plusieurs autres, qui coûterent à l'Auteur vingt années de travail, & dont la fin lui assure l'immortalité. C'est avec raison qu'on reproche de bâtir des systêmes, soit de Medecine, ou de quelque autre Art que ce soit, dont la base est un raisonnement qui a besoin d'être appuié, & établi par une longue expérience, à ceux qui commencent un pareil Ouvrage encore jeunes, ou qui sur la parole d'autrui, avancent avec confiance ce qu'ils n'entendent pas suffisa-

ment. Pendant que de leurs hypotheſes ils déduiſent des conſéquences fondées plutôt ſur des convenances que ſur une ſcience certaine, & qu'ils en font ſortir la méthode qu'il faut ſuivre dans le traitement des maladies, il eſt infaillible qu'en avançant en âge, & devenus plus prudens à force d'expériences, ils trouvent bien des choſes à corriger, & qu'ils jettent dans des erreurs funeſtes aux malades ceux qui ſe ſont livrés aveuglement à leurs ſentimens. Mais ſi l'on n'entreprenoit d'écrire, qu'après s'être aſſuré de la verité par beaucoup d'expériences, & qu'on s'attachât à les faire de maniere que le flambeau de la raiſon pût jetter ſa lumiere juſques ſur les cauſes les plus cachées des événemens, il paroît qu'on verroit clairement le certain qu'on doit ſuivre, & qu'on retrancheroit tout d'un coup cette multitude infinie d'opinions differen-

tes, ou du moins qu'on en diminueroit considérablement le nombre. L'exemple de M. Hoffmann rend cette verité sensible. A force d'enseigner, & de pratiquer la Medecine, de faire une exacte attention à tous les phenomenes dont il a été le témoin, & de les rappeller à leurs causes veritables par des réflexions exactes, & répetées, il nous a fait voir combien nous avons laissé loin derriere nous les Anciens, qui ont voulu rendre raison de tous les phenomenes medicinaux; & comme il ne faut que des ïeux sains, & ouverts pour connoître la clarté du jour, & que personne n'est indifferent pour les charmes de la lumiere, & l'usage qu'on en peut faire, les préceptes que M. Hoffmann a donnés sur toutes les parties de la Medecine ont paru si aisés, si simples, & si clairs, à tous ceux entre les mains de qui ses Ouvrages sont tombés,

qu'à peine en peut-on trouver dans notre tems, & même dans les plus reculés, qui aient été aussi universellement applaudis. Car outre deux ou trois éditions qu'en a donné le Libraire qui a été chargé le premier de rendre public le Systême de Medecine de notre Auteur, les Etrangers se sont empressés, tant hors des limites de l'Allemagne, comme à Venise, & à Basle, que dans les frontieres de cet Empire, comme à Francfort, de s'approprier cet Ouvrage; ce qui a été fait contre le gré de l'Auteur, si l'on en excepte la collection entiere de ses œuvres qu'il a consenti que fissent Mrs de Tournes, à qui même il a fourni des corrections, & des augmentations considérables. Nous avons aussi vû depuis peu une Traduction Françoise imprimée à Paris du premier volume de cet Ouvrage. Mais nous sommes trop près de lui pour juger

ſainement du mérite de cet Ouvrage. C'eſt à la Poſterité la plus reculée, comme entierement impartiale, qu'il appartient de lui donner ſon juſte prix.

Dans le même tems que M. Hoffmann travailloit à ſon Syſtême de Medecine, il formoit un autre projet également utile. Il lui étoit ſouvent arrivé dans le cours d'un ſi grand nombre d'années, d'être obligé de répondre au nom de la Faculté de Medecine à des Mémoires ſur des cas qui avoient rapport à la Juriſprudence medicinale, ou ſimplement à la ſanté de ceux qui conſultoient. Il lui en étoit encore plus ſouvent adreſſé en droiture, ſoit par les malades, qui étoient bien aiſe d'avoir ſon avis, ſoit par les Medecins qui vouloient ſavoir ce qu'il penſoit de l'état des malades qu'ils traitoient. Il commença donc à raſſembler ces Mémoires, & ſes Réponſes,

& à faire imprimer ces collections sous le titre de *Consultations Medicinales*, à mesure qu'il y en avoit de quoi faire un volume. Il en a déja paru en Langue Vulgaire douze Tomes, dont chacun contient cinquante Mémoires, & autant de Consultations. Il en fit choisir, mettre en latin, & imprimer la partie la plus intéressante, & à peine commença-t'elle à se répandre, qu'on la contrefit à Amsterdam, & à Francfort sur le Mein.

Qui croiroit qu'un homme occupé à composer tant d'Ouvrages, & à répondre à tant de Mémoires, pût trouver le tems de faire autre chose? C'est cependant ce qui est arrivé. Car il y a une infinité de personnes dans cette Ville, & même dans les païs éloignés, qui sont redevables à ses soins de la santé dont elles jouissent. Car depuis qu'il a quitté la Cour de Prusse, & qu'il est de retour en cette Ville de

Hall, il n'y a gueres de Princes de la maison de Saxe, ou d'Anhalt, qui n'ait mis à l'épreuve les talens de M. Hoffmann, & qui ne l'ait appellé de tems en tems à sa Cour. Le Prince de Schwartzbourg l'a appellé une ou deux fois auprès de sa personne, & c'est à sa bonté que, sous l'autorité de l'Empereur, il est redevable du titre de Comte Palatin, dont il fut décoré au mois de Juillet de l'année 1727. Son Altesse Sérénissime Landgrave de Hesse-Cassel, le fit venir à sa Cour pour prendre ses avis, & le Prince de Wolffenbutel le manda pour lui confier le rétablissement de sa santé. Je ne finirois pas si je voulois faire l'énumeration des Princes, Comtes, & autres Seigneurs les plus distingués, à qui il a envoié des consultations, soit pour entretenir leur santé, soit pour la rétablir, ou si j'entreprenois le dénombrement de ceux qui se sont transpor-

tés ici, de païs même éloignés, pour se faire traiter par lui, & qui ont eu tout lieu de se louer de ses soins. Je ne parlerai point aussi du tems que lui a coûté le commerce de Lettres qu'il a entretenu avec les plus célebres Medecins, & Physiciens de notre siécle, & surtout avec l'illustre M. Leibnitz, avec les premiers Medecins de l'Empereur, & de plusieurs Rois, & beaucoup de Professeurs, tant d'Allemagne que des Païs Etrangers, commerce qui rouloit sur des matieres de Medecine, & de Physique. Le tems viendra peut-être d'en parler plus au long.

Vers la fin de l'Eté de l'année 1734. M. Hoffmann vint à Berlin pour voir quelques personnes qui lui sont très cheres, c'est-à-dire, son gendre, sa fille unique, & leur famille. On reçut alors la triste nouvelle de la maladie très-sérieuse, & presque désesperée, dont le

Roi de Pruſſe étoit attaqué dans ſon camp ſur le Rhin. M. Hoffmann étoit ſur le point de repartir de Berlin pour revenir à Hall, lorſque non-ſeulement les Miniſtres d'Etat lui conſeillerent de ne point s'éloigner, mais la Reine lui ordonna de demeurer, afin qu'on l'eut ſous ſa main, ſi l'on avoit beſoin de ſes conſeils. Cette précaution ne fut point inutile. Car le ſoir même du retour du Roi à Poſtdam, on envoia chercher M. Hoffmann en poſte. Une des raiſons qu'eut le Roi pour ſe mettre entre les mains de M. Hoffmann, fut que le célebre M. Boerhaave, conſulté ſur la maladie du Roi, lui avoit ſurtout conſeillé de ſe faire traiter par lui. La maladie de ce Monarque étoit d'autant plus ſérieuſe, qu'il y avoit déja trois ans qu'elle avoit jetté ſes premieres racines, & que la négligenee les avoit rendues plus profondes. C'é-

toit un asthme hydropique qui donnoit beaucoup plus de crainte que d'esperance; & l'on étoit d'autant plus fondé à penser de la sorte, que tous les habiles gens qui avoient été consultés, s'accordoient sur le prognostic.

En effet, c'est par une espece de miracle de la bonté de Dieu, que nous avons eu le bonheur de voir recouvrer la santé au pere de la patrie. La tranquillité, & la sérenité d'esprit qu'on remarqua toujours au milieu des accidens fâcheux qui fatiguoient Sa Majesté, & sa docilité à écouter les avis qu'on lui donnoit, & à les suivre, ne contribuerent pas peu à aider les favorables dispositions du Ciel. Car le Roi ne s'écarta jamais le plus légerement du régime qui lui avoit été prescrit, & ne fit pas la moindre difficulté de prendre tous les remedes qu'on lui prescrivoit.

Après cinq mois de soins em-

ploiés au rétabliſſement de la ſanté du Roi par M. Hoffmann, aidé principalement des lumieres des ſavans & célebres Meſſieurs Horch, & Eller, qui avoient été appellés auprès de ſa perſonne pour concourir un même but, Dieu voulut bien accorder aux vœux ardens d'une infinité de perſonnes, ce qu'il refuſoit depuis ſi long-tems à leurs humbles prieres. Non-ſeulement le Roi ſe trouvoit entierement quitte de toutes douleurs, & autres accidens, mais il avoit ſi bien repris ſes forces, qu'il pouvoit paroître en public, & vacquer aux affaires de l'Etat avec la même aiſance qu'il feſoit avant ſa maladie. Il arriva pour lors en Pruſſe ce qu'on vit autrefois dans l'armée d'Alexandre, lorſque la dexterité, & les ſoins de Philippe, ſon Medecin, mirent tout d'un coup ce Prince en état de reparoître. On ne ſavoit qui regarder du Roi, ou de

Philippe. De même en Prusse on ne savoit ce qu'on devoit admirer le plus du rétablissement du Roi, ou de l'habileté de M. Hoffmann, & il n'y eut personne qui ne regardât comme une obligation qui lui fut personnelle, le recouvrement de la santé de ce Prince.

Il seroit étrange que le Roi eut senti moins vivement que ses sujets les obligations qu'il avoit à M. Hoffmann. Aussi n'omit-il rien de ce qui pouvoit contribuer à lui faire connoître sa reconnoissance. Car il le combla de présens dignes d'une main roiale, pour le récompenser du travail, & des soins qu'il lui avoit donnés pendant un si long-tems; & même il lui arriva très-souvent, en présence de sa Cour, & des Ambassadeurs, de reconnoître qu'après Dieu, il avoit obligation à M. Hoffmann du bon état dans lequel il se trouvoit.

Il ſembleroit que le Roi auroit fait pour M. Hoffmann tout ce que ce dernier avoit droit d'en attendre. Mais ce Monarque crut ne pouvoir trop paier un ſervice auſſi important; & il a dit publiquement qu'il ſe portoit d'autant plus volontiers à lui donner des marques diſtinguées de conſidération, qu'il vouloit faire connoître à tout l'Univers, non-ſeulement l'eſtime qu'il avoit pour ce grand homme, mais même effacer autant qu'il ſeroit poſſible, le ſouvenir des déſagrémens qu'il avoit autrefois eſſuiés à la Cour. C'eſt ce qui engagea le Roi à honorer M. Hoffmann du titre de Conſeiller d'Etat. Il voulut même que ſa famille ſe ſentit de la faveur du pere, & connoiſſant le merite du fils, digne rival des talens de ſon pere, qui lui ont été, pour ainſi dire, tranſmis avec les mêmes noms, & ſurnoms, il lui fit l'honneur de lui

donner une Chaire de Medecine dans l'Université de Hall, & d'y ajoûter le titre de Conseiller Aulique.

La Reine ne fut point des dernieres à faire connoître à M. Hoffmann les sentimens que son mérite, & le service qu'il venoit de rendre à l'Etat lui inspiroient. Elle ajouta à plusieurs présens considérables celui de son portrait, fait de la main d'un excellent Peintre, à qui elle fit aussi faire celui de M. Hoffmann, pour le placer dans une maison de campagne appartenant au Roi, & appellée Monbijou. Elle voulut aussi avoir dans sa Bibliotheque tous les Ouvrages de notre Auteur.

Pendant ce tems on lui proposa plusieurs fois de la part du Roi, & de la Reine, de se rapprocher de la Cour, afin qu'on pût l'avoir dans le moment qu'on pourroit en avoir besoin. Mais il s'en ex-

cuſa par les mêmes raiſons qu'employoit autrefois le vieux Berzellaï, lorſque David lui propoſa de venir s'établir à la Cour. Ce vénérable Vieillard répondit à ce Prince reconnoiſſant que dans un âge auſſi avancé il falloit ſe préparer à la vie éternelle, & que le peu de jours qu'il lui reſtoit n'étoit point trop pour mettre la derniere main à ſon ſyſtême de Medecine, & aider de ſes conſeils ceux qui pourroient y avoir recours. Les Monarques Juif, & Pruſſien gouterent également les raiſons du Berzellaï ancien, & du moderne, & on les laiſſa tous deux maîtres de leurs actions.

Au commencement donc du mois d'Avril de l'année 1735. M. Hoffmann prit congé du Roi, qui lui renouvella les marques de ſes bontés, & lui fit l'honneur de l'embraſſer. Il arriva ſain & ſauf à Hall, où il fut reçu avec toute la joie

possible, non-seulement dans sa maison, dont il étoit absent depuis huit mois, mais dans l'Université, & toute la Ville; & chacun s'empressât d'aller féliciter sur son heureux retour ce Vieillard vénérable, qu'on avoit coutume de regarder comme le premier ornement du païs, & qui réunissoit aux avantages qui l'avoient distingué jusqu'alors, celui d'avoir été l'instrument dont il avoit plu à Dieu de se servir pour opérer une guérison à laquelle l'attachement des peuples pour un aussi bon Prince ne laissoit personne insensible.

Depuis ce tems M. Hoffmann eut souvent l'honneur de recevoir des lettres de la part du Roi, souvent même signées de sa main, lesquelles, ainsi que les présens que ce Monarque lui envoioit presque tous les ans, lui assuroient la continuation de la bienveillance de son Prince. Il eut même la satisfaction

de voir plusieurs fois que le Roi reconnoissoit dans des lettres écrites de sa propre main, que c'étoit à lui qu'il étoit redevable après Dieu de la conservation de sa vie. Et pour que l'Université de Hall, dont M. Hoffmann est à présent Doïen, sçut le cas qu'elle devoit faire des conseils d'une personne aussi experimentée que lui, il lui ordonna par un rescrit solemnel de ne rien faire de quelque importance, sans avoir pris ses avis, & son conseil.

Bien que les agrémens, & les honneurs dont la vieillesse de M. Hoffmann étoit semée, & décorée, ne fussent point en état de faire oublier à une personne de son caractere, que la condition humaine est inséparable des chagrins, & des traverses, Dieu voulut lui rappeller cette verité d'une maniere qui ne pouvoit que lui être des plus sensibles. C'est ce qu'il fit, en

en envoïant à ſon épouſe, qu'il aimoit tendrement, & que quarante-huit ans d'attachement, & de tendreſſe, lui rendoient encore plus chere que jamais, une maladie telle qu'elle lui annonçoit un dénouement tragique. Il fallut donc s'en ſéparer, & une mort paiſible termina cette vie toute chrétienne. M. Hoffmann prit cet évenement; comme il convenoit à un Chrétien, & à un Philoſophe de le faire, &, pour ſe divertir des triſtes objets qu'il avoit préſens à l'eſprit, il tourna toutes ſes vûës du côté de la religion. En effet, c'eſt dans ce tems qu'il fit en latin un abregé clair, & nerveux, de toute la doctrine chrétienne, dont il fit part au Public par le moïen de l'impreſſion.

Le Roi aïant entendu parler de cet Ouvrage, lui fit l'honneur de lui mander qu'il ſouhaitoit qu'on en fit une traduction en Langue

vulgaire. M. Hoffmann n'eut garde de se refuser aux pieuses intentions du Roi, & y travailla avec tant de vigueur, que ses ordres ne tarderent pas à être executés.

Pendant l'Eté de l'année derniere 1738, M Hoffmann fut attaqué d'une fiévre si violente, que tout le monde jugeoit qu'il y avoit beaucoup plus de raisons de craindre, que d'esperer. Dieu a cependant bien voulu nous rendre ce grand homme, & le mettre en état d'emploier utilement pour nous une vieillesse heureuse, & vigoureuse. Il est entré depuis peu dans sa quatre-vingtiéme année.

Un âge aussi avancé seroit pour bien d'autres un titre pour se reposer. Mais M. Hoffmann veut rendre tous les momens de sa vie utiles au Public, ou pour mieux dire, à ceux qui ont dessein de s'instruire. C'est ce qui fait qu'il continue l'entreprise qu'il a commencée il y a

huit ans paſſés, c'eſt-à-dire, d'enſeigner la vraie ſcience de traiter les malades à ceux qui ſont ſuffiſament imbus des préceptes de ſpéculation. Pour parvenir à ce but, il fait tous les ſix mois l'ouverture d'une Conférence de pratique medicinale clinique, où il fait rapport des différens mémoires exacts qu'il a reçûs du dehors, dont il déduit ſolidement les vraies cauſes, tant prochaines que médiates, des maladies ſur leſquelles on le conſulte, & où il indique avec candeur la vraie maniere de les traiter. Il eſt incroiable combien ces Conférences ſont utiles à ceux qui ſe font un point d'honneur, & de conſcience, de ſe mettre au-deſſus des reproches dans l'exercice, & la pratique de la Medecine. Car les obſervations, & une longue expérience, ſont d'un grand poids dans toutes les parties de cette ſcience, & on peut dire ſans crainte qu'elle en

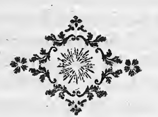
ſont la veritable clef, & les régles infaillibles de ceux qui veulent enſeigner, ou s'inſtruire.

Faſſe le Ciel favorable, que M. Hoffmann jouiſſe d'une parfaite ſanté pendant le cours de ſa quatre-vingtiéme année! que dis-je? puiſſe-t'il lui en accorder encore un grand nombre d'autres également ſaines, & vigoureuſes! Ces vœux n'ont pas ſeulement pour objet la conſervation d'une perſonne pour qui ſes talens, & ſa vertu ne permettent point qu'on ſoit indifférent; ils ſont également l'effet de l'amour du bien public, de notre commune patrie, de l'Univerſité de Hall, de la Famille Roiale, ou, pour mieux dire, de tout le genre humain, à qui ſes doctes écrits, & ſes judicieuſes conſultations, ſont d'un ſecours qu'on ne peut trop eſtimer.

Voilà tout ce que j'ai deſſein de dire pour le préſent ſur la vie de

M. Hoffmann. Je ne fais aucune difficulté de reconnoître qu'on pouvoit parler beaucoup plus dignement d'une perſonne auſſi diſtinguée de tant de différentes manieres. Il ne m'auroit point ſans doute été difficile de lui donner les louanges qu'il mérite, ſi j'avois entrepris de faire ſon éloge. Mais je n'ai voulu écrire ces Mémoires que de ſon conſentement, & qu'aidé de ceux qu'il a jettés ſur le papier ; or l'un, & l'autre ne m'a été accordé qu'à condition expreſſe que je ménagerois ſa modeſtie, qui eſt incompatible avec les louanges qu'il auroit fallu lui donner. Je me ſuis donc reſtraint malgré moi à la qualité d'Hiſtorien ſec de ſa vie, & de ſes principaux évenemens. Si quelqu'un a la liberté de faire un jour ſon éloge, il aura le plus beau champ du monde ; car que peut-on ſouhaiter dans ſon heros que l'aſſemblage des vertus chrétiennes,

& civiles, & de talens aussi distingués que ceux de M. Hoffmann ? Et sans doute que si le souverain Maître de la vie des hommes, & de tout ce qui leur arrive, veut bien accorder à mes vœux ardens, à mes ferventes prieres, la continuation de celle de ce grand homme, elle fournira de nouveaux traits aussi dignes de l'éloquence d'un Orateur distingué, que ceux que j'ai mis sous les ïeux des Lecteurs.



DISSERTATION

De M. Hoffmann, ſervant de Préface à la Collection de toutes ſes Œuvres, où l'on examine les differens états de la Medecine, & des Medecins, & les marques auſquelles on peut reconnoître un bon, & habile Medecin.

ENtre tous les éloges, & tous les titres magnifiques dont les divers Auteurs ont décoré la Medecine, il n'y en a point, ſelon moi, qui convienne mieux à cet Art ſalutaire que le ſurnom de Divin, que ſon Fondateur Hippocrate lui a donné. Et l'on ne doutera pas que ce ne ſoit avec raiſon, ſi l'on fait attention que le très-ſage Auteur de l'Univers a non-ſeulement renfermé dans les trois regnes les remedes les plus propres pour conſerver la ſanté, & dompter toutes les maladies, mais

qu'il a diſpoſé avec tant d'art toutes les piéces dont la machine du corps humain eſt composée, qu'il en réſulte néceſſairement un ordre déterminé de mouvemens qui le garantit de la corruption qui lui eſt eſſentiellement funeſte, & du danger de mort dont il ſeroit inceſſament menacé. Il y a plus : Dieu lui-même dans les ſaintes Ecritures ſe donne le ſurnom de Medecin ; & tant que notre divin Sauveur a voulu honorer notre terre de ſa préſence corporelle, il n'y a point d'art à l'exercice duquel il ſe ſoit appliqué d'une maniere plus éclatante qu'à la Medecine ; de ſorte qu'on peut dire de lui qu'il étoit par excellence le Medecin des corps, auſſi-bien que celui des ames. Or comme l'on approche d'autant plus de la nature de la divinité, ſi l'on en croit le ſentiment unanime de tous les ſages qui nous ont précedé, qu'on s'attache da-

vantage à faire le bien, je doute qu'il y ait aucune ſcience, ſi l'on en excepte celle du ſalut, qui procure cet avantage dans un degré plus éminent, puiſqu'il n'y en a point qui faſſe plus de bien aux hommes. En effet, qu'y a-t'il de plus excellent, qu'y a-t'il de plus déſirable, que de conſerver longtems ſaine, & entiere, la demeure que Dieu a formée pour y loger une ame immortelle, & créée à ſon image, de detourner de l'eſprit, & du corps les douleurs, & les maladies, qui ne peuvent affecter l'un, que l'autre ne s'en reſſente, & d'éloigner la ſéparation de ces ſubſtances, autant qu'il eſt poſſible ? Nos peres ont donc eu de très bonnes raiſons pour déifier les inventeurs de la Medecine, & de conſommer les éloges qu'ils font des premiers, & des plus diſtingués d'entre les Heros, qui ont gouverné les peuples, & ont donné

à la Poſterité des exemples de bravoure dans les circonſtances les plus critiques où les Guerriers ſe trouvent expoſés, comme ſont Chiron le Centaure, Palamede, Achille, Machaon, & Podalire, en diſant qu'ils ſe feſoient une occupation d'enſeigner, d'apprendre, & d'exercer la Medecine.

Mais plus la nobleſſe, & l'excellence de cette ſcience ſont inconteſtables, plus on eſt obligé de regretter avec Hippocrate que *l'ignorance de ceux qui l'exercent, & la témerité de ceux qui s'érigent en juges des Medecins, l'aviliſſent, & la rendent, pour ainſi dire, l'opprobre de tout le monde.* (a) Et en effet, il n'y a preſque point de Profeſſion qui fourniſſe tant d'Ouvriers, & en même-tems d'auſſi

(a) *Propter ignorantiam eorum qui eam exercent, & propter eos qui temere de Medicis judicant, res eſt viliſſima, omniumque opprobrio expoſita.* Hippocrat.

ignorans que la Medecine. Car il n'y a presque personne, même dans la plus vile populace, qui ne se donne pour Medecin, & n'ait un spécifique, ou au moins un remede, contre quelque maladie. Pline a donc eu grande raison de dire qu'*il n'y a qu'en fait de Medecine que chacun soit crû expert sur sa parole, & sans examen, bien qu'il n'y ait point de mensonge d'une conséquence plus dangereuse.* (a) Mais laissons à part cette espéce bâtarde de Medecins, à qui il convient si peu d'en usurper le titre, & passons à ceux qui ont droit de s'en décorer.

Or je dis de ceux qui font profession d'apprendre, & de pratiquer la Medecine, qu'il y a entre eux une très-grande difference.

(a) *In hac arte sola evenit, ut cuicumque Medicum se profitenti statim credatur, cum tamen periculum sit in nullo mendacio majus.* Plin. *Hist. Nat. Lib.* I. *cap.* 29.

Car, selon Hippocrate, dans l'endroit cité, *il y a bien des gens qui ont le nom, & la réputation de Medecins, mais il y en a peu qui le soient effectivement, & à en juger par leurs œuvres.* (a) Le même Auteur dit ailleurs, qu'*on remarque entre ceux qui exercent la Medecine la même difference qu'entre ceux qui s'appliquent aux autres Arts, dont les uns sont légers de science, pendant que d'autres sont beaucoup plus foncés.* (b) Il n'y a personne pour le peu d'usage qu'il ait du monde, qui ne sache que rien n'est plus vrai quant aux autres Sciences, ou Arts, que ce que dit Hippocrate. Car bien qu'on donne avec raison le nom de Theologiens à tous ceux qui

(a) *Multi fama, & nomine, Medici, re autem vera, & opere pauci dantur.* Hipp. *loc. citat.*

(b) *Sunt ex iis qui Medicinæ operam dant alii leves, alii multo præstantes; ut enim aliarum artium opifices plurimum inter se differunt, sic etiam in Medica evenit arte.* Hipp. *Lib. de Veter. Medic.*

ſont leur étude des matieres qui concernent la Religion, ils n'ont pas tous une connoiſſance également étenduë de ce qui y a rapport; ils ne ſont pas également au fait de les enſeigner, ou de les deffendre. Il en eſt de même du titre de Juriſconſulte, qui ne convient pas également à tous ceux qui ſe mêlent de plaider; & l'on ne doit point honorer du nom de Mathematicien un ſimple arpenteur, qui ſait meſurer la ſurface d'un champ, ou la hauteur d'une tour, ou bien un maçon qui ſait élever une maiſon. Il faut bien d'autres connoiſſances, & connoiſſances plus recherchées, pour meriter ſans conteſtation, au jugement des gens habiles, ces qualifications honorables, qui flattent ſi fort l'amour propre, qu'il n'y a perſonne qui n'ait l'ambition de ſe les donner.

Puis donc qu'il en eſt de la Medecine, comme de toutes ces ſcien-

ces, & que le titre de Medecin n'appartient pas indifferemment à tous ceux qui se fatiguent à courir les ruës, & entreprennent de guerir les maladies, je m'imagine rendre service au Public en examinant avec exactitude ce qu'il faut que soit celui qui veut meriter sans contestation le titre de Medecin. Je conçois bien que cet examen ne sera pas du goût de tous mes Confreres; parce qu'il en résultera clairement, qu'il y en a très-peu, même de nos jours, qui aient droit de le porter. Mais c'est à eux de se mettre en état d'augmenter le petit nombre.

Nous tirerons le premier caractere d'un bon, & savant Medecin de la définition que Galien a donnée de la Medecine. (*a*) Il l'appelle la science des choses salutaires, & de celles qui sont contraires à la santé. En effet, le but de la

(*a*) Galen. *Lib. de Præcognit.*

Medecine, & le devoir du Medecin est uniquement, après avoir écarté toutes opinions futiles, & tous préjugés, de se mettre en état de demontrer par des raisonnemens satisfesans, fondés, & solides, ou d'établir d'une maniere scientifique comment, & pourquoi, tel, ou tel aliment, ou médicament, est propre à conserver la santé, à la rétablir, ou à produire les effets opposés. D'où il suit que le Medecin doit nécessairement avoir une connoissance raisonnée de tout ce qui peut concourir, soit à donner des explications solides, & démonstratives, de tous les phénomenes qui peuvent se présenter, soit à former un jugement juste, & vrai, sur la constitution du malade, la cause de la maladie, & l'application convenable des remedes. Car s'il est une science qui requere dans celui qui l'exerce un jugement sain, sûr, & une grande

pénétration, toutes qualités dont la réunion n'est rien moins qu'aisée, si l'on en croit Hippocrate, c'est certainement la Medecine. Car quand on veut conseiller aux malades ce qui convient pour les retablir, ou leur interdire l'usage de ce qui pourroit leur nuire, on ne peut se dispenser de connoître avec la plus grande précision leur tempérament, & les dispositions particulieres de leur corps, l'origine de la maladie, son caractere, & ses causes, & les raisons des accidens qui l'accompagnent, & les vertus, & effets d'une infinité d'autres choses, & surtout des choses naturelles, & des médicamens, tant par l'analyse exacte des principes dont ces effets dépendent, que par l'observation de ce qui s'ensuit de leur usage. Car le Medecin qui merite la préférence, est celui qui a acquis une connoissance plus parfaite des choses naturelles,

les, & dont le jugement eſt le plus mûri, tant par une longue pratique, que par une connoiſſance plus intime de la nature des choſes avantageuſes, ou nuiſibles à la ſanté. Auſſi ne peut-on rien ajouter à l'éloge que M. de Thou, cet Hiſtorien incomparable, fait du célébre Houlier, jadis excellent Medecin, & Profeſſeur dans l'Univerſité de Paris, quand il dit, que *ſes méditations continuelles lui avoient formé un jugement ſi ſain, & donné tant de pénétration, qu'il guériſſoit avec tout le bonheur poſſible les maladies déſeſperées, & peu connuës des Medecins, qui fatiguoient le plus leurs mules, en ſe preſſant à courir les ruës pour ſuffire à une grande quantité de malades.* (a) Mais les Mede-

(a) *Ipſe* (Hollerius) *aſſidua meditatione acerrimum judicium ad medendum attulit, ut deploratos morbos, & ob feſtinationem ab aliis Medicis per vicos vaga curſitatione mulos fatigantibus, minus cognitos, ſumma felicitate curaverit.* Thuanus.

cins ignorans penſent, & ſe conduiſent bien differemment. S'imaginant que l'art de traiter les malades dépend de la ſeule expérience, ils croient qu'elle ſeule eſt en état de leur faire connoître ce qui peut être ſalutaire, ou nuiſible. Rien n'eſt cependant plus vrai, & plus ſenſible, que ce qu'Hippocrate a dit il y a déja long-tems, que l'expérience eſt ſouvent trompeuſe en matiere de Medecine. On appelle communément expérience en Medecine les ſuites avantageuſes, ou nuiſibles, qu'on a remarquées pluſieurs fois dans une maladie en conſéquence de l'application d'un remede; & comme ces ſuites tombent ſous les ſens, ils ne peuvent s'y méprendre, & en ce point l'expérience n'eſt pas trompeuſe. Mais ſouvent on ſe trompe groſſierement en attribuant par trop de précipitation l'effet que l'on remarque au médicament même, comme cauſe

vraie, & unique, pendant qu'il eſt ſouvent produit par le concours de pluſieurs cauſes, qui nous échappent, faute de lumieres, ou d'une attention ſuffiſante. Ce faux principe a farci la Medecine ſpéculative, & pratique d'une infinité d'erreurs; & je crois que la premiere cauſe du mal vient du penchant dominant de tous les hommes, des hommes de toute condition, à donner des conſeils en matiere de ſanté, & à exercer la Medecine. Car l'empire de la Medecine empirique eſt ſi vaſte, & ſi étendu, & ſon goût une maladie tellement épidemique, qu'à peine quelqu'un, depuis le cedre juſqu'à l'hiſſope, en eſt-il exempt, & peut-il ſe deffendre de l'attrait d'annoncer comme éprouvé, & infaillible, quelque ſecret contre quelque maladie; ſecret ſouvent célebre par les maux qu'il procure. Mais cet attrait eſt ſi puiſſant, que, malgré les lumie-

res de notre siécle, à peine peut-on y résister.

Et comme une grande partie des Medecins prennent le parti, pour traiter les maladies, de ne consulter que l'expérience dépouillée de tout raisonnement, ils se trouvent nécessairement dans le cas de ne pouvoir rendre une raison même probable, loin de pouvoir la donner claire, & complette, de ce qui les engage à conseiller, ou deffendre certaines choses. C'est aussi cet empirisme qui est cause du peu d'accord qui se trouve encore aujourd'hui entre eux au sujet de l'effet des remedes. Car l'un désaprouve, & blame entierement dans une maladie l'usage d'un médicament que l'autre approuve, & éleve jusqu'au Ciel.

Je me contenterai de rapporter quelques exemples pour prouver ma proposition. Combien de démêlés ne voit-on point encore tous

les jours au ſujet de la ſaignée dans les fiévres intermittentes, & exanthematiques; de l'écorce de quinquina, & de caſcarille contre les fiévres intermittentes opiniâtres; des remedes martiaux dans la cachexie, & l'affection hypochondriaque; des forts purgatifs dans l'hydropiſie; de l'uſage interieur du camphre dans les fiévres malignes, & les délires; du lait dans la phthiſie, & les douleurs de goute; des laxatifs doux, comme la manne, vers le tems de la ſuppuration dans la petite verole? Combien, dis-je, de contrarietés, d'oppoſitions au ſujet de ces remedes, entre les Medecins, qui tous cependant en appellent à l'experience ſur leurs bons, & mauvais effets, & partent du principe que l'expérience eſt le fondement de toutes les verités medicinales? Nous avons donc cru rendre ſervice au Public en recherchant ſcrupuleu-

ſement les vraies cauſes de tant de diſſentions, & de diſputes, & plus encore en examinant avec attention le vrai moïen de ſortir de ce labyrinthe de contradictions.

Il faut donc commencer par remarquer qu'il y a très-peu de Medecins qui aient des principes sûrs pour porter un jugement ſain ſur les vertus des médicamens, & leur maniere d'agir. En effet, la plus grande partie s'imagine que toutes les cauſes actives, & par conſéquent les médicamens, & les alimens, ont des qualités ſalutaires, ou nuiſibles, certaines, conſtantes, & abſolues; ce qui n'eſt pourtant pas vrai : car quand on examine les choſes plus attentivement, on voit que ces qualités dépendent de certains rapports, & de certaines diſpoſitions, auſquelles elles ſont tellement attachées, que la difference des ſujets, & des tempéramens, celle des cauſes morbifi-

ques, le tems, la meſure, l'ordre, & la maniere de les appliquer, produiſent dans leurs effets des differences, & des varietés palpables. Les médicamens ne ſont donc point exceptés de la régle connuë des Philoſophes, qui veulent que les corps n'agiſſent point ſelon leur ſphere d'activité, mais que leur action ſoit déterminée, & modifiée par la diſpoſition de celui qui reçoit leur impreſſion.

Pour faire voir plus clairement la verité de cet axiome en matiere de Medecine, il ne ſera point hors de propos de mettre ſous les ïeux les differens effets des alimens, & des médicamens dans differentes diſpoſitions des ſujets qui en ſont uſage. On voit tous les jours les alimens les plus propres à fournir de bons ſucs, cauſer le plus grand dommage aux malades. L'eau pure froide eſt un des meilleurs remedes, & des plus propres à retablir

les forces dans le bouillonnement du ſang ; & c'eſt un poiſon des plus actifs, quand on en boit trop dans les ſueurs que le travail fait ſortir. Le caffé donne beaucoup de forces d'eſprit, & de corps, aux vieillards ; mais il n'eſt pas également ami de la jeuneſſe, & ſurtout des femmes, qui ont le ſyſtême des nerfs très-délicat, & à qui il cauſe quelquefois un tremblement de membres très-incommode. Entre les médicamens, la magneſie blanche purge parfaitement bien, lorſque les premieres voies ſont remplies d'acide; mais elle ne fait que donner des tranchées, lorſqu'elles ſont incruſtées d'humeurs viſqueuſes. Le mercure doux eſt un vermifuge excellent pour les enfans ; mais il prend très-ſouvent une nature veneneuſe lorſque les premieres voies ſont remplies de recremens bilieux, & âcres. On emploie ſouvent avec beaucoup de ſuccès

les

les aromates d'une odeur agréable, comme le musc, & l'ambre, dans les mouvemens convulsifs, & épileptiques des enfans, & dans l'affection hysterique ils augmentent plutôt les défaillances, & les mouvemens spasmodiques. Les médicamens composés de nitre, ou d'opium corrigé, font puissament sortir la sueur, & les efflorescences de la peau dans les sujets attaqués de douleurs, & de spasmes, mais ils sont très-pernicieux aux sujets phlegmatiques, & foibles, en supprimant la transpiration, & empêchant la sortie des efflorescences. Nous avons vû la saignée administrée de bonne heure à des jeunes gens sanguins, qui avoient beaucoup de disposition à la phthisie, les garantir entierement de cette maladie, pendant que d'autres d'un tempérament phlegmatique sont tombés dans la phthisie, & l'hémoptysie, pour avoir fait un trop

grand uſage de ce remede. Les eſprits de corne de cerf, & volatil urineux de ſel ammoniac, mettent la maſſe du ſang dans un trop grand mouvement, comme tout le monde en convient; j'ai cependant vû emploier ces remedes avec beaucoup de ſuccès dans le crachement de ſang, le ſaignement de nez, & les pertes par l'uterus. Il eſt notoire que deux grains de réſine de jalap, diſſouts, ou réduits en pilules, font quelquefois faire une dixaine de ſelles, & que dix ont ſouvent peine à procurer une évacuation auſſi violente dans d'autres ſujets. Il y a des corps, où une petite doſe de mercure appliquée aux malleoles eſt ſouvent cauſe d'une abondante ſalivation, il y en a d'autres à qui une grande doſe de ce remede ne la procure qu'avec beaucoup de peine; en un mot il n'y a point de purgatifs, qui donné à la même doſe à differentes

personnes, ne fasse des opérations extrêmement differentes. Enfin, nous pensons de même de tous les autres remedes, & de ceux qui ont beaucoup d'activité, & d'énergie; & en conséquence qu'Hippocrate a eu raison de dire, que *personne ne s'appliqueroit à l'étude de la Medecine, si le même régime, & le même genre de vie convenoit également aux personnes saines, & malades, ou si l'effet des remedes étoit toujours le même. Mais c'est*, ajoûte-t'il, *ce qu'il ne faut esperer dans aucun tems.* (a) Car les alimens, comme les médicamens, sont d'eux-mêmes, & de leur nature, également disposés à nuire, & à faire du bien; & leur usage n'est avantageux que quand on les em-

(a) *Nemo ad Medicinam addiscendam animum applicaturus esset, si eadem vitæ & victus ratio, & sanis, & ægris accommodata esset, vel etiam si idem semper effectus data remedia sequeretur; quod tamen nullo unquam tempore expectare licebit.* Hipp. *Lib. de Prisc. Medicin.*

ploie avec prudence, & circonſpection, & qu'une raiſon éclairée y préſide. Autrement ils ſont plus nuiſibles que profitables.

Ce que nous venons de dire nous conduit naturellement à l'examen de la queſtion en quoi conſiſte le bon, ou mauvais uſage des médicamens, & comment on peut éviter de ſe tromper dans leur application.

Si nous conſultons ſur ce point les Auteurs les plus anciens, & les plus éclairés, qui aient écrit ſur la Medecine, Hippocrate, Galien, Celſe, & autres, nous trouverons qu'ils ſont unanimement d'accord, que, pour traiter les malades d'une maniere qui leur ſoit avantageuſe, il faut non-ſeulement faire attention à la maladie, & aux accidens, mais principalement au tempérament, ou à la diſpoſition particuliere, & organique du malade, à l'état de ſes forces, aux

maladies qu'il a précedament essuiées, à la disposition héréditaire qu'il peut avoir aux maladies, à son âge, à l'habitude du corps, au régime, & au genre de vie qu'il suit, à ses habitudes, au climat, à la saison, au tems, & aux progrès de la maladie; parce que le traitement doit être fort different dans ces differentes circonstances, & que les remedes y operent très-differemment: &, pour tout dire en peu de mots, pour bien traiter un malade, & bien prescrire les remedes convenables, il faut que le Medecin commence par faire une histoire exacte, autant qu'il est possible, de la maladie, & du malade; & s'il veut l'approfondir dans toutes ses circonstances, & surtout sa cause, & ses symptômes, au moïen d'une saine theorie physique, & medicinale, il s'appercevra aisément qu'il n'y a point de remedes particuliers, & spécifiques pour

quelque maladie que ce ſoit, & que beaucoup de ceux qui ſont du bien à des ſujets attaqués d'une maladie, ſont très-nuiſibles à d'autres dans la même maladie. Cette doctrine rend donc évident que le meilleur moïen qu'il y ait pour mettre la concorde, & l'unanimité entre les Medecins, & les accorder ſur les jugemens qu'ils portent, ſurtout ſur les effets des médicamens dans les differentes maladies, eſt de rapporter ces effets ſalutaires, ou nuiſibles, aux circonſtances contenuës dans les hiſtoires de ces maladies. Mais c'eſt le moindre ſoin du commun des Medecins, qui n'en a pas plutôt entendu le nom, & remarqué quelques ſymptômes, qu'il ſe preſſe de preſcrire les remedes, que ſon expérience lui a fait connoître avoir réuſſi dans une maladie pareille à celle qui ſe préſente à traiter, ou dont il a entendu vanter l'efficacité dans la même mala-

die, & il eſt également diſpoſé, & prompt, à rejetter ceux que le préjugé, fondé ſur ſon expérience, ou celle d'autrui, lui fait croire contraires, ou nuiſibles.

Un bon, & habile Medecin, après s'être mis au fait de la maladie, & des cauſes antecedentes qui ont pû contribuer à ſa production, s'attache encore à en déduire la premiere origine, ou ſource, d'où ſortent ſes accidens, ou effets, & dirige ſon traitement de maniere à en déraciner la cauſe, & ſurtout la cauſe prochaine. Mais ceux qui ſe conduiſent d'une maniere empirique, font plus d'attention aux accidens qu'à la cauſe, & ne s'attachent qu'à calmer les ſymptômes; ils emploient des remedes variés, & mal aſſortis au deſſein qu'ils devroient executer. Or le principal caractere d'un Medecin éclairé, & qui raiſonne, eſt d'écarter la multiplicité, & la varieté

des remedes, & de choiſir dans un petit nombre, auquel il s'eſt reſtraint, ceux qui ſont appropriés, & efficaces contre la maladie qui ſe préſente à combattre. En effet, les cauſes tant prochaines, que médiates des maladies ne ſont point en grand nombre, ni fort variées; elles ſont ſimples, & en petit nombre, bien que ſuivant les differentes parties qu'elles attaquent, elles produiſent des effets très-differens. Il n'eſt donc pas beſoin pour les ſurmonter d'une ſi grande abondance, ou diverſité des remedes, pour qu'on les adminiſtre dans l'ordre, le tems, & de la maniere convenable. Mais ce n'eſt point là la conduite d'un Medecin qui entreprend la cure d'une maladie ſans être ſuffiſament pourvû des bons principes. Car dès qu'un remede manque de produire ſur le champ l'effet qui le lui a fait mettre en œuvre, il ne balance point à le

changer, & à lui en ſubſtituer un autre, qui eſt également traité, s'il ne répond pas à ſon intention mieux que le premier. Or loin que cette mauvaiſe méthode de changer, & de multiplier les remedes, abbatte la force de la maladie, elle ne fait au contraire le plus ſouvent qu'accabler le malade, & rendre la maladie plus dangereuſe, & plus opiniâtre. Dans cet état on ne ſera point ſurpris que les plus anciens de nos Auteurs ſe ſoient ſi fort élevés contre le fréquent changement des remedes, & que non-ſeulement ils aient jugé cette méthode infidele, mais même très-contraire au rétabliſſement des malades. Car tel eſt le caractere, ou telle eſt la proprieté de chaque médicament en particulier, qu'il cauſe néceſſairement une altération dans le corps, altération qui ne peut être mal ordonnée à la fin que la nature ſe propoſe, ou mal propre à

ſurmonter la cauſe de la maladie, ſans cauſer ordinairement des dérangemens beaucoup plus conſidérables de l'œconomie animale, en dérangeant les mouvemens ſalutaires de la nature. C'eſt donc avec raiſon que ce grand Philoſophe d'Angleterre, le célebre Bacon, a appellé *la quantité & la varieté des médicamens, la fille de l'ignorance*, & qu'animé d'un veritable zéle pour le bien public, il reprend en ces termes les Medecins qui ſe font ſi peu d'affaire de changer ſouvent de remedes; *à juger de la conduite des Medecins, par les ſoins qu'ils prennent tous les jours pour leurs malades, en venant les viſiter, examinant leur état, & leur ordonnant des remedes, on croiroit ſans doute qu'ils ſuivent pas à pas la maladie, & qu'ils ne s'écartent pas du chemin dans lequel ils ſont une fois entré; mais ſi l'on pénétre dans ce qu'ils ont coutume d'ordonner, on*

d'administrer aux malades, on n'y trouvera communément qu'incertitude, & inconstance, & l'on verra que ce qu'ils imaginent sur le champ, ou qui se présente à leur esprit, n'a point de rapport à un but déterminé auquel ils dirigent le traitement. (a)

Des personnes de distinction m'ont souvent demandé à quoi l'on peut distinguer un Medecin habile, & éclairé, à qui l'on puisse donner sûrement sa confiance, de celui qui n'a pas les qualités nécessaires pour la meriter; & voici la réponse que j'ai toujours faite. » Il

(a) *Remediorum copia, & varietas ignorantiæ filia.... & si ex opera Medicorum quotidiana, quam invisendo, assidendo, præscribendo ægrotis præstant, putaret quispiam haud segniter illos curationem persequi, atque in eadem certe quasi via insistere; tamen si quis ea, quæ præscribere, & administrare, solent Medici, accuratius introspiciat, inveniet pleraque vacillationis & inconstantiæ plena, & quæ ex tempore excogitantur, ac in mentem illis veniunt, absque certo aliquo praviso curationis termino.* Verulam. *Lib. I. De Augment. Scient.*

» faut se garder de celui, qui, ne
» connoissant point encore parfai-
» tement le veritable caractere de
» la maladie, & sa vrai cause, ni
» le temperament du malade, se
» presse d'ordonner des remedes,
» & ne fait point difficulté d'en
» changer souvent; mais on ne
» peut trop estimer celui qui,
» avant de se disposer à en ordon-
» ner, pénetre, au moïen de beau-
» coup de questions qu'il fait, la
» disposition du corps, & de l'es-
» prit de son malade, s'instruit de
» l'état de ses forces, de celui de
» la digestion, & des excrétions,
» du caractere de la maladie; de
» son origine, & de ses causes éloi-
» gnées, en fesant exactement at-
» tention au régime, au genre de
» vie, & aux autres choses qui peu-
» vent lui donner des lumieres sur
» ce sujet, & qui, après de sérieu-
» ses attentions, a coutume de
» prescrire peu de remedes, dont

» il fait continuer l'uſage, avec un » régime convenable.» Car on doit » toujours ſe défier des fréquens changemens de remedes. » Auſſi les Anciens ſe ſont-ils élevés avec force contre cet abus, comme il paroît par le paſſage ſuivant de Celſe. *Il faut*, dit-il, *ſe garder d'emploier tantôt une choſe, tantôt une autre, auſſi-tôt qu'un remede quelconque ne répond pas à l'intention qui le fait mettre en uſage; car dans les longues maladies que le tems détruit, comme il les a fait naître, il ne faut point d'abord condamner ce qui n'a point été avantageux ſur le champ, & encore moins diſcontinuer ce qui a fait tant ſoit peu de bien, parce que ce bien devient plus conſidérable avec le tems.* (a) En effet,

(a) *Oportet, ubi aliquid non reſpondet, non experiri aliud atque aliud. Nam in longis morbis, quos tempus ut facit, ita ſolvit, non ſtatim condemnetur ſi quid ſtatim non profuit; minus vero removeatur, ſi quid paulum ſaltem juvat; quia profectus tempore expletur.* Celſ. *Lib.* III. *cap.* I.

s'il y a chofe, ou art, au monde, ou le fecours du tems foit néceffaire pour parvenir au but qu'on fe propofe, c'eft certainement la Medecine; car il ne peut s'operer aucun effet déterminé, ni ce qui eft contraire, & fait obftacle aux mouvemens de la machine, être éloigné du corps, qu'au moien d'une proportion, d'une mefure, d'un nombre de mouvemens déterminés, qui demandent un tems limité. On peut appliquer à merveille à notre fujet ce que dit Juvenal, que celui qui décide du falut de quelqu'un ne doit jamais être trop preffé.

Il faut encore qu'un Medecin prudent, pour adminiftrer comme il faut les remedes qu'il veut emploier, faffe exactement la difference des temperamens foibles, & délicats, de ceux qui font vigoureux, & robuftes. Car ceux-là font en butte à toutes fortes de maladies, & d'accidens fâcheux, &

même ont plus de peine à guerir ; au lieu que ceux-ci ſont plus en état de ſupporter la maladie, & les impreſſions des médicamens capables de nuire, & de ſurmonter les cauſes morbifiques. Il eſt donc indiſpenſable à un Medecin habile de diſtinguer exactement, non-ſeulement les tempéramens forts, & foibles, mais les remedes violens de ceux qui le ſont moins, ou dont l'opération eſt douce. Car Hippocrate a très-judicieuſement remarqué qu'*il ne faut jamais adminiſtrer les médicamens violens, qui cauſent naturellement des alterations conſiderables aux corps, dans les maladies peu conſiderables, & ſur des ſujets foibles.* (a) Toutes les Ecoles des Medecins raiſonnables retentiſſent encore aujourd'hui de

(a) *Medicamenta a natura fortiora, quibus vis ſtatum corporis tranſmutandi ineſt, nec in debilibus morbis, nec debilibus naturis, dare oportet.* Hipp. *Lib. de Hom.* §. 54.

cet avis ſalutaire. Mais les Medecins Praticiens du commun font peu d'attention à cet utile précepte, & ſans égard à la violence du mal, à la foibleſſe du malade, & à la force du remede, ils s'imaginent qu'il faut de la violence, des leviers, pour ainſi dire, pour déraciner une maladie opiniâtre, & chronique, qui ſe préſente à combattre, & dans ce préjugé ils emploient ſans balancer les plus forts purgatifs, ſalivans, émetiques, ſudorifiques, & diuretiques. Mais on ne ſauroit croire le préjudice que ce traitement cauſe à ceux qui ſont attaqués de maladies chroniques. J'ai ſouvent remarqué avec douleur le tort qu'avoient fait des remedes violens, & ſouvent réïterés, adminiſtrés par des Medecins du premier ordre à des perſonnes délicates, & j'ai eu le regret de voir perir par leur faute des perſonnes du premier rang, que des

remedes

remedes plus traitables, & plus sûrs, auroient pû tirer d'affaire. Pour moi je puis attester avec une parfaite sincerité que depuis plus de cinquante ans que mes soins sont avantageux à une infinité de malades, je me suis toujours scrupuleusement abstenu de tous les remedes violens, soit évacuans, calmans, ou alterans, tant dans les maladies aiguës, que chroniques, dans les sujets foibles, que les vigoureux, & que j'ai eu le bonheur de réussir, avec le secours de Dieu, sans emploier jamais que les plus doux, les plus sûrs, & ceux dont une longue experience avoit constaté les bons effets; & j'ajoûte avec la même franchise, que cette pratique douce, & sûre, a gueri parfaitement un nombre infini d'hypochondriaques, de mélancholiques, de maniaques, de cachectiques, de scorbutiques, d'hydropiques, d'asthmatiques, & de

malades attaqués de fiévres intermittentes opiniâtres.

Nous allons passer aux autres caracteres qui distinguent un Medecin habile d'un ignorant. Celui-ci est intimement persuadé qu'il y a non-seulement des remedes spécifiques, & spécialement salutaires pour chaque maladie en particulier, & qu'il éleve jusqu'au Ciel, comme des secrets admirables, mais qu'il y a des remedes universels, que la Chimie tire surtout de l'or, dont il vante les effets miraculeux dans toutes les maladies; ce qui lui acquert une grande réputation parmi le peuple ignorant, & lui procure un bénéfice considerable. Mais un Medecin savant, & de bonne foi, se mocque de toutes ces chimeres enfantées par une mauvaise theorie physique, & medicinale; &, comme il sait parfaitement qu'il y a des differences infinies entre les causes, & les

tems des maladies, & entre les temperamens des differens malades, il eſt convaincu qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un remede qui convienne également à tout. Mais c'eſt ſurtout contre les préparations de l'or qu'il eſt le plus en garde; parce que la Chimie met en évidence qu'il n'y a point dans tout l'Univers de corps moins propre que l'or aux uſages medicinaux. En effet, ſon tiſſu extrêmement ſerré, d'où dépend ſa peſanteur, la plus grande de tous les corps, ne peut s'ouvrir, & ſe briſer qu'au moïen du menſtruë corroſif que nous préparons communément avec le nitre, & le ſel marin, & il eſt très-faux que les menſtruës inſipides puiſſent operer, comme des Alchimiſtes l'aſſurent, l'intime diſſolution de ce métal, diſſolution néceſſaire cependant, ſi l'on veut qu'il produiſe des effets dans le corps humain.

Une des principales qualités qui ſoient néceſſaires à un Medecin pour être habile, & vraiement theoricien, eſt de ſavoir porter un jugement sûr, & certain, ſur les choſes medicinales que l'experience n'a point encore fait ſuffiſament connoître. En effet, on eſt quelquefois conſulté ſur des cas très-particuliers, & qui, par la complication des accidens differens, & ſurprenans, ne reſſemblent à aucun de ceux qu'on trouve dans les obſervations. Dans ces circonſtances il faut beaucoup d'attention, de réflexions, de pénetration, & de jugement, non-ſeulement pour découvrir la cauſe de la maladie, & des ſymptômes, mais pour trouver la méthode convenable pour l'attaquer, & la ſurmonter. On voit auſſi très-communement la diſpoſition ſinguliere, & extraordinaire des ſaiſons, & de l'air, produire de nouvelles eſpeces de

maladies, & ſurtout de fiévres épidémiques, dont l'experience n'apprend pas le veritable traitement, & qui demandent de la part du Medecin une étude particuliere pour parvenir à ſa découverte. Il ne faut pas cependant que ces difficultés rebutent le Medecin. Elles ne ſont pas inſurmontables pour celui qui eſt bien au fait de ſa profeſſion. Car muni d'une bonne theorie phyſique, & medicinale, & d'une ſuffiſante quantité d'obſervations cliniques, il peut aſſez aiſément découvrir le chemin qu'il doit tenir, en feſant une attention exacte aux circonſtances, & aux cauſes, à ce qui a précedé, & ſuivi; & ſe déterminer ſur la préference qu'il doit donner à la ſaignée, aux laxatifs, ou aux acides, & nitreux, ſur les volatils, & ſpiritueux. Auſſi Hippocrate donne-t'il avec raiſon comme un caractere de l'habileté, & de la capacité

d'un Medecin, *de ſavoir imaginer, ou découvrir, lorſqu'il ſe préſente une maladie nouvelle, & qu'on n'a point encore obſervée.* (a)

Il eſt connu des moins verſés en Medecine, que les differens climats, ſoit du côté du Septentrion, ou du Midi, ont leurs maladies particulieres, produites par la differente diſpoſition de l'air, & la differente maniere de vivre, & de ſe conduire. Or ces maladies demandent un traitement, & des remedes particuliers, comme Celſe l'a fort bien remarqué, quand il dit que *tel remede convient à Rome, tel autre en Egypte, & tel autre dans les Gaules.* (b) Lors donc qu'il arrive à un Medecin éclairé, de changer de païs, ce qui n'eſt pas rare, comme de paſſer de Danne-

(a) *Aliquid poſſit invenire, ſi quando novus, & antea non obſervatus morbus occurreret.* Hipp. *Lib. de priſc. Medic.*

(b) *Aliud opus eſt Romæ, aliud in Ægypto, aliud in Gallia.* Celſ. *Lib.* I. *cap.* 8.

marc, ou de Suede, en Italie, ou d'Italie, & d'autres païs chauds, dans les terres Septentrionales, il s'aperçoit aisément qu'il est nécessaire de changer de remedes, & de méthode pour traiter les maladies. En effet, les remedes puissans, & énergiques, que la force ordinaire aux habitans des païs froids les met en état de supporter, sans qu'il leur en arrive de mal, sont presque toujours extrêmement préjudiciables aux habitans des païs chauds, à cause de leur grande sensibilité. Il faut encore remarquer que la difference des temperamens, ainsi que celle de la disposition des humeurs dans les differentes Nations, change prodigieusement les operations des médicamens. C'est ainsi qu'en Hollande, & en Flandre, où les corps sont tissus de fibres plus grossieres, & moins élastiques, & remplis de liqueurs difficiles à mettre en mouvement, les sels volatils, les

ſpiritueux, les infuſions chaudes font merveille, pendant qu'en Italie, où les liqueurs ſont plus fluides, & plus aiſées à mettre en mouvement, les fibres plus tenduës, & plus élaſtiques, ces remedes ſont communément très-nuiſibles; au lieu que les anodins, les adouciſſans, & les nitreux font des miracles. Un avantage que tous les Lecteurs peuvent tirer de ces réflexions, eſt de ſavoir qu'en liſant les écrits de quelque Medecin que ce ſoit, un de ſes premiers ſoins doit être de s'inſtruire dans quel païs il a vêcu, & exercé ſa profeſſion, de crainte d'emploïer, par exemple, dans les païs chauds, ſans égard à la difference du climat, des formules de remedes qui auront été emploïées avec ſuccès par un Medecin Flamand.

Il y a encore une difference eſſentielle entre un Medecin ſuffiſament verſé dans la connoiſſance de

de la physique méchanique, & celui qui est entierement ignorant, ou étranger dans cette science très-utile. Car celui-là est en état de connoître par l'odeur, le goût, & l'analyse chimique les élémens, les principes, & les vertus de tous les remedes, de quelque regne qu'ils soient tirés, par exemple des sources minerales, tant chaudes que froides, quoiqu'il ne s'en soit pas encore servi, & quels effets ils peuvent produire dans telle, ou telle maladie, tel, ou tel tems, telle, ou telle disposition du corps.

Il n'est pas hors de propos de donner un exemple pour rendre ceci plus sensible. L'experience a fait assez connoître, à ce que je pense, que l'écorce de cascarille est un remede très-efficace contre les cours de ventre excessifs, tant sereux que sanguins; or le Medecin instruit des vrais principes de son Art, pourra connoître aisément

par un examen exact fait en conséquence des régles qu'il a apprises, ses effets, & sa maniere d'agir, bien qu'il n'en ait jamais entendu parler. Car cette écorce rend d'elle-même une odeur agréable, & contient un principe amer, terreux, & résineux; d'où le Medecin concluera très-bien qu'elle est anodine, fortifiante, & capable d'adoucir les humeurs âcres.

On connoît encore le Medecin habile, & éclairé, à l'attention qu'il fait aux ressources, & aux secours de la nature, en traitant les maladies, & surtout les maladies aiguës, sans s'en reposer entierement sur les remedes, & leur maniere d'agir. Car toute l'Antiquité a regardé, & appellé la nature la meilleure Medecine de tous les maux, & avec raison. En effet, souvent par ses propres forces, ou avec le plus leger secours de l'Art, ou d'un régime convenable, elle

ſurmonte très-aiſément les maladies les plus dangereuſes, comme la peſte, les fiévres exanthematiques, la petite verole, la rougeole, les fiévres inflammatoires, dans les gens du peuple, les païſans, & les peuples qui n'ont ni Medecins, ni medicamens.

Mais il y a très-peu de Medecins qui connoiſſent, & comprennent bien ces ſecours therapeutiques, qui réſultent de l'art infini avec lequel Dieu a conſtruit notre machine, & qui ſont connus ſous le nom de nature; ſecours auſquels notre corps eſt redevable pendant toute la vie d'être garanti des atteintes d'une corruption meurtriere, à laquelle il eſt extrêmement diſpoſé de lui-même, & par ſa nature; & ſecours, au moïen deſquels, ce qui eſt contraire à la vie, & à la ſanté, eſt continuellement chaſſé du corps, pendant que ce qui lui eſt utile, & avantageux y

eſt retenu. Un Medecin prudent ne peut donc faire trop d'attention, en traitant ſurtout les maladies aiguës, au caractere, à la force, à l'efficacité des excretions, & des mouvemens contre nature, & aux tems où ils ſe font, ni examiner trop ſérieuſement s'ils tendent à la conſervation de la vie, & de la ſanté, ou au rétabliſſement de cette derniere, ou bien s'ils tendent à la deſtruction du corps, ou à la mort : outre qu'il eſt indiſpenſable de gouverner, & de remettre dans l'ordre ces mouvemens, en emploïant les remedes appropriés quand ils manquent par excès, ou par deffaut ; ſurtout quand il eſt certain que la puiſſance, & l'uſage de notre Art conſiſte principalement à prendre l'empire ſur ces mouvemens, & à les conduire de la maniere la plus avantageuſe à la nature. Et comme il arrive ſouvent que les mouvemens de la na-

ture s'éxecutent dans le tems, & l'ordre convenables, & font sortir les matieres nuisibles par les excretoires institués pour cet usage, le Medecin prudent apporte toute son attention pour ne point troubler par des remedes violens, ou donnés à contre-tems, l'ordre salutaire de la nature.

Mais c'est à quoi prennent le moins garde les Medecins ignorans, qui, ne connoissant point les loix que suit la nature pour operer la guérison des maladies, interrompent cet ordre si favorable par les remedes violens, par les remedes doux, souvent répetés, ou même par les remedes peu convenables qu'ils emploient, au grand préjudice de leurs malades.

Un deffaut tout opposé à celui que nous venons de relever, est celui dans lequel sont tombés de nos jours des Medecins du premier ordre, qui ont tellement

étendu l'empire de la nature, que la Medecine raisonnée en a beaucoup souffert. Ils s'efforcent d'établir que la nature n'est autre chose que l'ame, qui est douée de raison, & qui a formé le corps même avec une sagesse, & un art merveilleux; d'où ils concluent qu'ils n'y a point de doute qu'elle ne le conserve, & ne gouverne avec la même sagesse, c'est-à-dire, en réglant, & dirigeant ses mouvemens, de maniere que dans l'état de maladie, comme dans celui de santé, elle chasse du corps par les excretoires convenables, ce qui lui est nuisible, & le menace de sa ruine. De ces principes il s'ensuit, selon ces Physiologistes, que l'exercice de notre Art ne demande pas une theorie recherchée, & que l'explication des phenomenes du corps ne suppose pas des raisons puisées dans les principes physiques, & méchaniques, qui ont plutôt leur applica-

tion aux choſes inanimées, qu'aux corps qui ſont doués de ſentiment, & de connoiſſance interieure. Ils ne demandent donc au Medecin que d'aider la nature par peu de remedes choiſis, propres à alterer les humeurs vicieuſes, & à les faire ſortir par les excretoires convenables. Mais bien que cette méthode curative ſimple, & facile, ne ſoit point à déſaprouver, dans les maladies peu conſiderables, qui paſſent aiſément, & où les forces ne ſont point abbatuës, nous n'eſtimons pas qu'elle puiſſe ſuffire à détourner, ou ſurmonter les maladies aiguës, & chroniques ſérieuſes, & opiniâtres, comme ſont la maladie vénerienne, la gonorrhée, les affections hypochondriaques, mélancholique, maniaque, cachectique, ſcorbutique, hydropique, aſthmatique, les fiévres intermittentes chroniques, & irrégulieres, les mouvemens épileptiques, &

ſpaſmodiques, & nous croions que toutes ces maladies demandent des remedes beaucoup plus énergiques, & en plus grand nombre, & beaucoup de jugement pour en faire l'application.

Mais pour dire clairement ce que nous penſons de cette nouvelle theorie medicinale, nous eſtimons que l'objet de la Medecine n'eſt pas le corps que doit former un principe intelligent, mais qui eſt déja formé par la vertu ſage, & divine, qui a été renfermée dans la ſemence, & dont la ſageſſe du Medecin doit gouverner les mouvemens au moïen de l'adminiſtration des ſecours qui leur ſont néceſſaires. En effet, ce n'eſt plus un principe interieur ſage qui produit, & entretient dans le corps formé les mouvemens vitaux, qui ſont purement méchaniques, ou qui les ordonne dans l'état de maladie pour une fin ſalutaire, mais

ils dépendent de causes purement externes, évidentes, & nécessaires, c'est-à-dire, des élémens, des alimens, des médicamens, & autres especes de remedes, à qui il appartient de les diriger, & de les conserver. La difformité des cicatrices, que laissent sur la peau les blessures des parties externes, est une preuve plus que suffisante qu'il ne se fait rien dans le corps par l'organe d'une nature sage, & intelligente.

Il faut encore remarquer que les Anciens par le mot de nature, n'ont voulu désigner que les forces motrices du corps, ou la structure des parties solides, qui change suivant la difference des âges, des sexes, du genre de vie, & les dispositions naturelles, & héréditaires, ce qui a fait qu'ils ont donné à ces choses le nom de naturelles. On ne peut nier que l'imagination n'ait beaucoup de force, non pour pro-

duire les mouvemens vitaux, mais pour les troubler, & les déranger, comme il paroît par les affections, & maladies de l'ame, qui sont les suites de ses dérangemens; mais ni l'imagination, ni l'ame raisonnable n'ont pas le moindre pouvoir pour faire rentrer ces mouvemens dans l'ordre, & c'est au Medecin éclairé, & aux remedes appropriés que ce changement appartient. Pour moi je ne pense pas qu'il soit jamais venu dans l'esprit des Anciens de placer dans les animaux un être doué de connoissance interieure, qui dirige les mouvemens de toute espece vers un but déterminé. En effet, Hippocrate assure formellement le contraire dans plusieurs endroits de ses Ouvrages. On lit dans son *premier Livre du Régime*, en parlant des natures des hommes, *elles ne savent pas ce qu'elles font, mais elles paroissent le savoir, & elles ne connoissent pas*

ce qu'elles voient ; cependant c'est par une nécessité divine qu'il leur arrive ce qu'elles veulent, & ce qu'elles ne veulent pas. (a) Et dans son Traité *des Maladies Populaires*, il dit, *la nature trouve d'elle-même, & sans l'avoir appris d'un autre, par sa propre disposition, & non par détermination, les mouvemens nécessaires pour remplir ses fonctions, & fait ce qu'il convient, sans avoir été instruite.* (b) Van-Helmont, qui d'ailleurs est très-favorable aux idées immaterielles de l'ame, est très-éloigné du sentiment que nous combattons ; car il nie formelle-

(a). *Quæ quidem faciunt nesciunt, quæ vero faciunt scire videntur, & quæ quidem vident non cognoscunt, & tamen his omnia necessitate divina contingunt, & quæ volunt, & quæ nolunt.* Hipp. *Lib. I. de Diæt.* §. 6. *ex version. Foësii.*

(b) *Natura ipsa sibi per se, non ex consilio, motiones ad actiones subeundas invenit a nullo edocta, citraque disciplinam ea quæ conveniunt efficit.* Hipp. *Lib. de morb. Vulgar. Sect. VIII.* §. 6.

ment dans son Traité *sur l'assujettissement de la nature humaine à la mort*, Ouvrage qui merite bien d'être lû, que le corps humain, tel qu'il est depuis la chûte du premier homme, soit immediatement conduit par un esprit qui dirige ses démarches vers un but fixe, comme il arrive aux hommes dans les choses, que leur adresse commence, & execute, & tout de suite il se mocque d'Aristote, qu'il taxe d'ignorer parfaitement la nature, pour avoir confondu les choses naturelles avec les ouvrages de l'Art, supposant dans les premieres l'éxistence d'une cause finale, & d'un Artiste qui arrange les moïens, quoique cette verité n'ait d'application qu'aux derniers. D'où il conclud avec raison que tout ce qui se fait, ou s'engendre dans la nature, se fait par un développement nécessaire des semences, de maniere que les semences sont les

principes, & les cauſes naturelles des choſes; mais cauſes qui agiſſent pour une fin qui eſt bien connuë de Dieu, mais non d'elles. *(a)* En conſéquence il paroît que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'Areteus a appellé la nature l'*art de Dieu.* En effet, la nature n'eſt pas une ſeule choſe, ou une cauſe unique, qui régle les fonctions animales; mais ce terme comprend pluſieurs cauſes, c'eſt-à-dire, non-ſeulement la diſpoſition organique des ſolides, & la temperature particuliere des fluides, mais principalement le mouvement réciproque, & alternatif, ou de ſyſtole, & de diaſtole des ſolides, & des fluides, le mouvement progreſſif, l'inteſtin, le ſecretoire, & l'excretoire, celui d'ondulation, & le tonique, mouvement dont l'integrité, & le bon état eſt ſuivi de celui de toutes les

(a) Helmont. *Lib. de mort. introitu in Natur. Human.* §. 10.

fonctions vitales, animales, & naturelles.

Et comme dans l'Univers le développement des animaux, & des végétaux contenus dans les semences, leur nutrition, leur fecondation, leur maturité, la perfection, la vie, sont produites par le mouvement, & des causes évidentes, purement méchaniques, & physiques; ou par les élemens, & principalement par le fluide de l'air, & de l'éther, mis en mouvement par la chaleur du soleil, que les Anciens appelloient le feu, il est évident qu'il en arrive autant dans l'homme, puisque nous remarquons tous les jours des changemens considerables dans toutes les fonctions du corps humain, occasionnées par le genre de vie, l'habitude du corps, les differences du régime, de l'air, des saisons, des tems, & des lieux, & que nous observons que les mêmes causes

influent également sur les opérations de l'ame, les mœurs, les inclinations, & même en quelque sorte sur le raisonnement. Mais ce n'est point ici le lieu, & ce n'est pas mon dessein de m'arrêter plus longtems sur cet article; je me contenterai donc de dire que cette maniere de raisonner n'a presque point de rapport avec la Medecine; il vaut donc mieux n'en rien dire de plus. En effet, elle ôte tout usage de la raison dans l'explication des phenomenes medicinaux, & la recherche des causes des maladies, ce qui fait cependant l'essentiel de l'art de guerir, & elle rend entierement douteuse, & incertaine l'énergie, & l'operation des causes naturelles, & des médicamens sur le corps humain. Car leurs effets ne sont point réglés par la volonté de l'ame, mais ils sont certains & déterminés, lorsqu'on les applique dans les circons-

tances convenables, en vertu d'une nécessité infaillible. Je ne dirai plus qu'un mot, pour engager ceux qui font tous leurs efforts pour avilir la Medecine établie sur des principes physiques, & méchaniques, à bien examiner le sentiment qu'ils embrassent. Je leur accorde que la nature, ou l'ame raisonnable, est le principe, & la cause de toutes les fonctions vitales, & naturelles, & qu'elle les dirige vers une fin certaine, & déterminée; mais toujours est-il très-certain qu'elle ne peut rien executer sans le méchanisme, ou une structure déterminée des solides, & une disposition des fluides: or à présent rien n'est plus évident que l'art du Medecin ne s'étend pas jusqu'à l'ame, & que son operation se borne aux causes physiques, & méchaniques, dont l'ame se sert comme d'instrumens.

Il est encore très-interessant de savoir

ſavoir qu'il n'appartient pas à la ſcience d'un bon Medecin, à ſes études, à ſon devoir, de s'appliquer à rechercher, & découvrir les choſes obſcures, mais qu'il doit s'attacher principalement à connoître ce qui tombe ſous les ſens, ce qui eſt d'uſage, & dont on peut donner des raiſons certaines, & évidentes. Car il ſe trouve dans la Philoſophie des choſes naturelles, & medecinales, comme dans l'étude de la nature, une infinité de choſes embarraſſées de difficultés, qui ſont au-deſſus de toute connoiſſance humaine, & des intelligences les plus pénetrantes. Or il eſt beaucoup plus raiſonnable de s'en tenir ſur ces articles à l'admiration, que de vouloir les creuſer. Je mets dans cette claſſe les queſtions ſuivantes, d'où vient la vertu multiplicative renfermée dans chaque ſemence, & comment ſe fait la formation des parties dans l'ute-

rus ; de quelle maniere la pensée, & l'imagination agissent sur le corps, & comment la disposition, & le mouvement du sang peuvent causer des alterations aux fonctions de l'ame ; en quoi consiste la force prodigieuse du ferment, & de la contagion dans la peste, & les autres maladies malignes ; quelle proportion il y a entre les forces de la nature, & celles de la maladie ; si les mouvemens fébriles, & contre nature, occasionnés par une cause ennemie de la nature, sont excités par une bonne intention, & très-souvent fort mal à propos. Or le Medecin peut sans scrupule ignorer ces choses, & bien d'autres, parce qu'elles ne lui sont pas nécessaires pour rétablir, ou conserver la santé des hommes. Il lui suffit d'acquerir par un grand usage des experiences reflechies, des démonstrations, & des raisonnemens solides, le discernement des choses

ſalutaires, & pernicieuſes, & de pouvoir rendre des raiſons phyſiques, bien que non géometriques, de ſa façon de penſer. Il y a encore une raiſon eſſentielle d'éviter la recherche de ces verités impénétrables ; c'eſt qu'elle n'eſt propre qu'à devenir l'occaſion, & le ſujet de diſputes, d'altercations, de diſcords, qui ſont perdre aux Medecins cette harmonie, cet accord, ſi convenables, & qui eſt ſi néceſſaire dans les conſultations.

Mais il eſt ſurtout du devoir du Medecin habile, & éclairé, de ſe mettre au fait de la maniere d'entretenir long-tems la ſanté des hommes, & de les garantir des attaques des maladies par des remedes convenables, pris ſurtout dans le régime. Car la Dietetique eſt ſans contredit la principale partie de la Medecine ; elle a toujours été fort eſtimée de l'Antiquité, & elle démontre évidemment la cer-

titude de l'art pour prévenir, & empêcher les maladies; & sans doute il est bien plus aisé de garantir le corps des maladies, que de le rétablir quand il est dérangé, & vicié.

Nous entendons par des remedes dietetiques, ceux qui sont principalement tirés des choses non naturelles, qui sont absolument nécessaires à la vie. Car comme l'usage réglé de ces choses peut entretenir long-tems leur vie, & une santé inalterable, des observations certaines, & infaillibles nous apprennent, que le mauvais usage qu'on en fait livre le corps à tous les dérangemens, & les maux possibles. C'est donc un des principaux points, & des plus essentiels de la science medicinale, d'acquerir une connoissance parfaite, & établie sur de bons principes de physique de ces choses dont nous avons sans cesse besoin pour vivre, & de se

mettre en état de voir clairement le mal qu'elles peuvent faire en contribuant à la génération des maladies, & le bien dont elles font capables, en les détournant, & les guériſſant. Car les élémens, & ſurtout l'air, & les alimens, notament quand ils s'éloignent beaucoup de leur temperature naturelle, ou qu'ils changent ſubitement, ont beaucoup de force, & d'énergie ſur le corps humain, dont ils altérent les humeurs, & les mouvemens, & même ſur l'ame, & la raiſon, qui ſe ſentent de ces changemens. C'eſt par cette raiſon qu'il y a des maladies propres à certains lieux, certains païs, certains climats, & que ſuivant les differentes diſpoſitions des ſaiſons, & les variations de l'air, ou leurs changemens ſubits, & extraordinaires, il naît diverſes eſpeces de maladies.

Il n'y a donc point de méthode

préservative, & curative, plus certaine, & plus sûre, que celle qui emploie des secours de cette nature, & de cette espece, parce qu'ils sont plus amis de la nature, temperés, sans violence, & qu'ils operent par degrés, & peu à peu. C'est ces avantages qui ont acquis tant de considération à la Medecine Dietetique dans les tems les plus reculés, & qui lui ont fait donner le pas sur toutes les autres. Rien ne prouve mieux combien elle étoit en honneur dans l'Antiquité, que les divers Traités d'Hippocrate *sur le régime dans les maladies aiguës*, *le régime* en général, ceux *sur les maladies épidémiques*, sur *la nature de l'air*, *des eaux*, *&* *les lieux*, & celui *sur les alimens*.

Toute la méthode curative d'Asclepiades étoit renfermée dans le régime. Si nous lisons avec attention le quatriéme Livre de la Médecine de Celse, où il traite de la

maniere de guérir presque tous les vices qui ont fixé leur siége dans les parties intérieures du corps, nous verrons que ce grand Homme le fait principalement consister dans le changement d'air, de lieu, de genre de vie, d'alimens liquides & solides, l'abstinence, les differens mouvemens, & exercices du corps, les frictions, les bains, & les linimens. Parmi les Médecins, ceux qui ont enrichi la postérité de découvertes utiles, & sur les pas de qui l'on peut marcher en sûreté, Médecins qui sont la plûpart Italiens, comme Sanctorius, Mercurialis, Montanus, & de nos jours, Ramazzini, Baglivi, Lancisi, ont obligation de ce qu'ils ont laissé de plus avantageux à l'étude exacte qu'ils avoient faite de cette principale partie de la Médecine, éclairés par les Expériences physiques, & méchaniques, qui dévoilent le mieux la nature des corps, les cau-

ſes, & les loix des mouvemens. Et, pour parler vrai, il eſt très-certain que les remedes, & préceptes diététiques ſont d'un bien plus grand ſecours, non-ſeulement pour prévenir, mais même pour guérir, ſurtout les maladies chroniques, que les Pharmaceutiques & les ſecrets les plus vantés.

Galien a d'ailleurs remarqué, avec autant de juſteſſe que d'habileté, qu'*il n'y a point en Médecine de remede aſſez efficace pour donner du ſecours, ſi le mauvais régime s'oppoſe à ſes effets, ou que le bon ne concoure avec lui* (a). C'eſt une obſervation dont il n'eſt pas difficile de rendre raiſon. Car l'origine de tous les maux vient uniquement de cauſes évidentes, d'un mauvais régime, d'une façon de vivre nuiſible, du mauvais uſage des ſix choſes non naturelles, &

(a) *Nullum tam efficax remedium Medicina habet, quod auxilium afferre queat, ſi ei victus vel reſiſtat, vel non adjuvet.* Galen.

principalement

principalement d'un tempérament foible & ſenſible; or tant que ces cauſes ſubſiſtent, elles amortiſſent la force de tous les remedes quels qu'ils ſoient.

Plutarque a auſſi fort judicieuſement remarqué qu'*une nouvelle maniere de vivre produit des maladies nouvelles, & change le temperament, & la diſpoſition des corps.* (a) Je ne vois point d'autre raiſon pourquoi le pourpre chronique eſt de nos jours ſi commun en Allemagne, ſi ce n'eſt le trop fréquent uſage des infuſions chaudes, & ſurtout du caffé, qui exalte les humeurs recrementeuſes bilieuſes, & viſqueuſes, & les pouſſe vers la ſurface du corps. J'attribuë la diſpoſition aux hemorrhoïdes, qui eſt aujourd'hui beaucoup plus commune que par le paſſé, ſurtout

(a) *Ob novam victus rationem novi incrudeſcunt morbi, & corporum natura aliam atque aliam inde temperaturam ſuſcipit.* Plutarch.

chez les perſonnes qui aiment les mets de haut goût, & aſſaiſonnés d'aromates étrangers, & les vins chauds qui naiſſent en France, en Hongrie, & dans les Païs Etrangers ; parce que leur ſang bouillonant dans la région des lombes, & devenu plus vif par l'uſage des pilules compoſées d'aloës, ne trouvant point d'iſſuë par les veines du ſiege, cauſe par ſa ſtagnation des hemorrhoïdes aveugles, & même, regorgeant vers les viſceres internes, excite ces paſſions ſpaſmodiques, appellées hypochondriaques, qui ſont aujourd'hui ſi communes dans tous les païs.

Il faut encore ſavoir qu'un homme prudent doit être ſon propre Medecin ; c'eſt-à-dire, obſerver exactement les alimens ſolides, & liquides, & les autres choſes qui lui ſont utiles, & ſalutaires, ou au contraire. Auſſi ai-je toujours pris beaucoup de plaiſir à lire ce que

Xenophon dit de Socrate, que ce Heros de l'ancienne Grece *avoit ſoin d'avertir ſes Auditeurs, qu'ils ne pouvoient avoir trop d'attention à leur ſanté, & de leur conſeiller d'apprendre de gens experts ce qui lui eſt avantageux, & d'examiner par eux-mêmes pendant toute leur vie les boiſſons, les alimens ſolides, les exercices qui leur convenoient; parce que la perte de la mémoire, le chagrin, la fureur, la dureté de cœur, n'ont ſouvent d'autre origine que la mauvaiſe diſpoſition du corps; & que l'eſprit ne court aucun riſque, lorſque le corps eſt en bonne ſanté.* (a) Et de fait, il y a une liaiſon, une

(a) *Is monebat ſuos auditores ut magnam haberent valetudinis curam, tum a peritis diſcendo quæ commoda ſint, tum etiam per totam vitam de ſe obſervando, quis potus, quis cibus, quiſve labor conferat: quia oblivio, mœror, furor, duritieſque animi, nonnunquam a mala corporis habitudine oriuntur, & quibus corpora recte valent, nullum inde ad mentem redundat periculum.* Xenophon. *De dictis & factis Socratis.* p. 513.

correſpondance ſi exacte, & ſi étroite entre l'ame, & le corps, qu'elle ſe reſſent du bon état du dernier, & que le bon état de l'ame contribuë beaucoup à la ſanté du corps. Il y a dans le Traité *des Vents* d'Hippocrate, un paſſage qui s'applique parfaitement bien ici. *Rien*, dit-il, *ne contribuë plus à la prudence que le ſang. Lors donc qu'il ne change point de temperature, la prudence ſe ſoutient; mais quand ſon état change, la prudence eſt auſſi en deffaut.* (a) Le trentiéme paragraphe du premier Livre de ſon Traité *du Régime*, eſt uniquement emploié à prouver que *la ſageſſe de l'ame dépend du bon régime, & qu'on peut la rétablir, ſi elle ſe dérange, en remédiant aux deffauts du régime.* (b)

(a) *Nihil magis ad prudentiam confert, quam ſanguis: hic ergo cum in conſtanti habitu perſiſtit, conſiſtit & prudentia; ſanguine vero permutato, concidit ſimul & prudentia.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 20.

(b) *Animæ ſapientia a recto victu dependet*,

Les perſonnes délicates ſont ſurtout une preuve parlante de l'utilité, ou, pour mieux dire, de la néceſſité du régime pour entretenir, & conſerver la ſanté, & la vie. J'appelle perſonnes délicates, les vieillards, celles qui ſont foibles par temperament, qui ſont à peine convaleſcentes d'une maladie conſiderable, qui ont perdu leurs forces par des pertes de ſang abondantes, quelle qu'en ait été la cauſe, par de longues veilles, la faim, ou une longue triſteſſe. La moindre faute de régime eſt nuiſible à ces ſortes de perſonnes, & les plus conſiderables cauſent des rechûtes dans les maladies précedentes, ou des maladies plus dangereuſes que les premieres. La premiere attention donc que doivent avoir ces ſortes de perſonnes, eſt de ſuivre un régime exact, & ri-

&, ſi læſa fuerit, reſtitui poteſt, illo emendato. Hipp. *Lib. I. de Diæt.* §. 30.

goureux, de peur de tomber surtout dans les vices qui conduisent à la phthisie, ce qui arrive très-aisément aux convalescens, lorsqu'ils se livrent à leurs fantaisies, & que tout d'un coup ils s'écartent des loix du régime.

Quand on connoît l'utilité, les avantages, la nécessité de la Dietetique, on s'étonne avec un juste sujet, qu'il y ait si peu de personnes de celles qui s'appliquent à la Medecine, qui soient persuadés que c'est une des parties de cette science qui merite le plus d'attention; or tels sont principalement ceux qui ne combattent les maladies qu'avec des remedes, & des secrets, & ceux qui se sont imbus de cette doctrine, que la nature qui préside au corps humain est d'elle-même assez sage pour faire sortir par les excretoires convenables ce qu'il pourroit y avoir de trop dans le corps, en conséquence de quel-

que faute de régime légere, ou pour s'élever puissament contre ce qui seroit plus dangereux, & même quelquefois en s'armant de la fiévre pour en venir à bout. Il est vrai que dans ce systême il n'est pas nécessaire de faire une attention si exacte au régime. C'est encore par une suite du même systême, qu'ils font peu de cas de la science des choses physiques, qui s'acquert par l'étude des effets de la nature, & des diverses experiences de Chimie, & de Méchanique, & qu'ils la méprisent même assez ouvertement, en conséquence de quoi ils ne la recommandent pas aux autres comme nécessaire. Pour moi, depuis le tems que j'exerce, & que j'enseigne la Medecine, j'ai recommandé de toutes mes forces à tous ceux à qui leur santé, & celle des autres est précieuse, d'étudier sérieusement la partie de cette science, qui nous conduit à

une connoiſſance particuliere, à un uſage raiſonnable, & une application éclairée des choſes naturelles, des alimens, & des élémens, & c'eſt à quoi je me ſuis attaché dans les ouvrages que j'ai compoſés, & fait imprimer ſur le régime, & la recherche des cauſes phyſiques.

Il me reſte encore à dire mon avis ſur cette partie de la Medecine auſſi eſſentielle, qu'elle eſt ancienne, je veux dire la Chirurgie, partie qui établit les régles qu'il faut ſuivre pour remedier aux vices des parties exterieures, & dont je crois la connoiſſance extrêmement néceſſaire aux Medecins.

Il y en a beaucoup qui ſont dans cette fauſſe penſée, que l'art qui guérit par l'opération de la main, & qui s'occupe à couper, & appliquer des remedes exterieurs, n'appartient pas directement à la Medecine. Mais il y a beaucoup

d'apparence que ceux qui raiſonnent de cette maniere ignorent que l'homme tout entier, tant dans l'interieur, qu'au dehors, eſt l'objet de la Medecine, & qu'il y a une correſpondance ſi étroite entre les parties externes du corps, & les internes, que les vices des premieres ſe communiquent très-aiſément aux ſecondes, & que ces dernieres ſouffrent beaucoup, quand les premieres ſont attaquées.

D'ailleurs, il eſt bon de ſavoir que les mêmes affections qui s'attachent aux parties exterieures, & qui demandent le ſecours du Chirurgien, attaquent auſſi les parties interieures, comme les douleurs, tumeurs, extravaſations, ſcirrhes, inflammations, ulceres, abſcès; & que chacune de ces maladies demande des ſecours interieurs en même-tems que des exterieurs; de maniere qu'il eſt évident que les fonctions du Medecin, & du Chi-

rurgien, ne ſont pas fort differentes.

Il faut encore obſerver que l'application des remedes topiques, ſuivant la differente nature des vices qu'il faut combattre, ou les differens temperamens des ſujets, demande beaucoup de prudence, pour ne pas devenir préjudiciable. D'où il ſuit évidemment qu'on ne peut en aucune maniere ſéparer la Medecine de la Chirurgie, & la Chirurgie raiſonnée, des fondemens de la Medecine.

Les Anciens penſoient donc fort juſte, quand ils commençoient par enſeigner la Chirurgie aux deſcendans d'Eſculape, à qui on vouloit enſeigner la Medecine; auſſi leurs écrits nous font voir combien ils feſoient de cas de cette partie de notre Art. Une preuve évidente de ſon utilité, c'eſt que dans les tems reculés, comme de nos jours, les Medecins qui ont joint une

étude particuliere de la Chirurgie, & de l'Anatomie aux autres connoiſſances qui leur ſont néceſſaires, ont été beaucoup plus eſtimés que les autres, & ont acquis une bien plus grande réputation.

Mais combien peu de Medecins ſont bien au fait de la Chirurgie! & même, ce qui eſt bien plus honteux, combien peu de ceux qui s'appliquent uniquement à cet Art, le poſſedent parfaitement! On ne voit par tout qu'ignorance, & bévuës de leur part; de ſorte que la raiſon, & le bien public, demandent que le Medecin ſache bien cet Art, & connoiſſe bien les maladies les plus ordinaires de ſon reſſort, pour qu'il puiſſe par ſes conſeils venir au ſecours de l'ignorance des Chirurgiens, & qu'il puiſſe les inſtruire, bien qu'avec tous les ménagemens que la politeſſe exige. Et comment y auroit-il beaucoup de Chirurgiens habiles, pendant que

ce titre n'eſt dû qu'à celui à qui l'Anatomie a découvert la ſtructure, la ſituation, la connexion, & l'uſage des parties externes du corps humain, comme des os, des muſcles, des nerfs, des tendons, des membranes, des glandes, des vaiſſeaux, des fibres, & qui d'ailleurs connoît parfaitement la circulation du ſang, ce que c'eſt que la vie, la conſervation du ſang, les forces, & la vigueur des parties, la nutrition, pour être plus en état de juger des léſions externes, & du choix des remedes qu'il doit emploïer.

La theorie de la Chirurgie n'eſt pas ſeulement néceſſaire au Medecin, il faut qu'il ſache manier avec dexterité, & prudence, les inſtrumens avec leſquels s'executent les opérations de Chirurgie, afin qu'il puiſſe aider le Chirurgien de ſes conſeils ſur leur uſage, & même le rectifier, comme l'occaſion ne

s'en présente que trop souvent. Mais passons aux autres caracteres d'un bon Medecin.

C'en est sans doute un essentiel qu'il soit en état de porter un jugement juste, & solide, sur l'évenement d'une maladie, ou le danger qui l'accompagne, sur les accidens pernicieux qui peuvent survenir, & sur l'effet que produiront les remedes. En effet, il n'y a rien qui contribuë plus à établir la réputation d'un Medecin, & à démontrer la certitude de son Art, qu'un prognostic juste sur toutes les choses dont nous venons de parler. Hippocrate a donc raison de dire au commencement de son Traité des *Prénotions*, ou *Prognostics*; *il me paroît très-avantageux que le Medecin fasse usage des prognostics; car quand il connoit, & prédit aux malades, le présent, le passé, & l'avenir, il prouve qu'il est parfaitement au fait de leur état, & les ma-*

lades ſe mettront avec confiance entre ſes mains. (a)

Mais autant la ſcience des prognoſtics eſt excellente, autant eſt-elle infidele, & incertaine; de ſorte qu'on doit regarder comme conſtant qu'il n'y a rien de plus difficile que de porter un jugement sûr de l'évenement d'une maladie. Auſſi beaucoup de Medecins s'expoſent-ils, & leur profeſſion, à la riſée, par leurs vains, & futiles prognoſtics ſur l'évenement des maladies, lorſqu'ils répondent de la vie d'un malade, qui meurt ſouvent peu de tems après. La vraie cauſe de cette ignorance eſt qu'ils ne ſont point ſuffiſament fournis d'obſervations cliniques, exactes, & complettes, &, ce qui eſt encore un plus grand

(a) *Medicum prænotionem adhibere optimum eſſe mihi videtur. Prænoſcens enim, & prædicens apud ægrotos & præſentia, & præterita, & futura, fidem utique fecerit quod ægrotorum res magis cognoſcat: quare gaudebunt homines ſe ipſos medico committere.* Hipp.

deffaut, qu'ils ne ſont point en état de réſoudre les hiſtoires des maladies par les vrais principes de l'art, ni de porter un jugement juſte de ce que peuvent produire les forces, & les efforts du corps humain, ou l'énergie des remedes. Les Anciens ont fait beaucoup de cas de cette partie de la Medecine; mais comme leurs prédictions n'étoient pas fondées ſur des hiſtoires, & des obſervations complettes des maladies, mais qu'elles étoient ſimplement déduites d'un petit nombre de circonſtances, comme on le voit dans les divers Traités qu'Hippocrate a compoſés ſur ce ſujet, il n'eſt pas étonnant que le ſuccès ne les juſtifie pas toujours, ou même qu'elles ſoient ſouvent trompeuſes.

Une autre raiſon de l'infidelité des prognoſtics qu'on trouvent dans les Anciens, c'eſt qu'ils ne connoiſſoient point les vraies cauſes

propres à expliquer les choſes naturelles, & medicinales, attendu qu'ils ignoroient la Phyſique univerſelle, & la vraie Phyſiologie medicinale; qu'ils ne ſavoient pas mieux la raiſon formelle de la vie, de la ſanté, de la mort, & des maladies, & moins encore par quels principes les remedes operent; d'où il ſuit qu'il leur étoit preſque impoſſible de porter un jugement ſolide ſur les futurs évenemens. En effet, pour faire un bon prognoſtic, il eſt très-utile de connoître exactement chaque ſujet. Il y a un paſſage remarquable dans Celſe ſur cette matiere, *L'âge, dit-il, le corps, le genre de vie, la ſaiſon, contribuent beaucoup aux prognoſtics. Car un enfant, ou un adoleſcent ſe guérit plus aiſément qu'un vieillard; un homme vigoureux, qu'un homme délicat; celui qui n'eſt ni trop grele, ni trop plein, que celui qui péche de l'une, ou l'autre maniere; les corps* bien

bien disposés, que ceux qui le sont mal; ceux qui sont accoutumés à faire exercice, que ceux qui menent une vie sédentaire; les personnes sobres, & réglées, que celles qui se livrent au vin, & aux plaisirs de l'amour. Le tems le plus favorable pour guerir est le Printems, ou du moins celui qui n'est ni chaud ni froid; car le trop grand froid, & la trop grande chaleur sont contraires aux corps; mais ce qui leur est surtout nuisible, ce sont les variations de l'air; & c'est par cette raison que l'Automne est la saison la plus mal-saine, & la plus funeste. (a) Cet Auteur avoit dit

(a) *Ad prognosim confert aliquid & ætas, & corpus, & vitæ propositum, & anni tempus; quia facilius sanescit puer vel adolescens, quam senior; valens, quam infirmus; neque nimis tenuis, neque nimis plenus, quam si alterum ex his est; integri habitus, quam corrupti; exercitatus, quam iners; sobrius, & temperans, quam vino, venerique deditus. Opportunissimumque curationi tempus vernum est, aut certe neque fervens, neque frigidum; si quidem & nimius calor, & nimium frigus infestant, maxime tamen horum*

précédemment, *la premiere chose que le Medecin doive examiner, c'est si la maladie peut encore se guerir, & si elle peut se guerir promptement, ou si elle sera opiniâtre. Car d'abord la prudence veut qu'on ne touche point à celui qu'on ne peut guerir, de crainte de passer pour avoir tué celui que son étoile entraîne à la mort. En second lieu, si la maladie est très-dangereuse, mais non encore désesperée, il faut en donner avis aux amis du malade, afin que le Medecin ne paroisse pas avoir ignoré le danger, ou voulu tromper la famille, si l'évenement est malheureux. Mais comme la prudence autorise ces précautions, il ne convient qu'à un charlatan de faire un monstre d'une bagatelle, dans le dessein de se faire plus d'honneur.* (a) Mais il est inutile que je m'ar-

varietas; ideoque perniciosissimus Autumnus est. Cels. *Lib. V. cap.* 26.

(a) *Ante omnia scire Medicus debet quæ insanabilia sint, & quæ difficilem curationem habeant, quæ promptiorem. Est enim prudentis ho-*

rête plus long-tems sur ce sujet, après l'avoir traité fort au long dans une Dissertation *sur le présage certain de la mort dans les maladies*. (a)

Il n'est point hors de propos de réformer ici un jugement injuste, ou pour mieux dire, une calomnie, qui n'est point seulement accreditée chez le peuple, mais chez les savans, & même chez les Medecins, qu'un bon theoricien est un mauvais praticien, & qu'il y a plus de capacité, & d'habileté, dans celui qui voit beaucoup de malades, que dans celui qui en

minis, primo eum qui servari non potest, non attingere, nec subire speciem ejus, ut occisi, quem sors ipsius interemit. Deinde ubi gravis metus sine certa tamen desperatione est, indicare necessariis periclitantis in difficili rem esse; ne si victa ars malo fuerit, vel ignorasse, vel fefellisse, videatur. Sed ut hæc prudenti viro conveniunt, sic rursus histrionis est parvam rem attollere, quo plus præstitisse videatur. Cels. *ibid.*

(a) Dissert. *De certo mortis in morbis præsagio.*

voit peu. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt qu'on regarde la Medecine, & avec raiſon, comme une ſcience qui demande beaucoup de tems, de travail, & d'experience, d'où l'on conclud que celui qui a plus de malades à traiter eſt plus habile que celui qui a coutume de bien raiſonner ſur les maladies, mais qui voit peu de malades. Il eſt bien vrai que l'experience; c'eſt-à-dire, l'obſervation exacte des choſes nuiſibles, & avantageuſes, eſt ce qui a principalement contribué à la découverte de la Medecine, & qu'en ordre elle précede le raiſonnement; mais comme il y a long-tems que la Medecine a été inventée, & que des Medecins du premier ordre ont remarqué dans le cours d'un grand nombre de ſiécles, & par l'obſervation faite en differens païs, & ſur differentes nations, ce qui eſt avantageux, ou préjudiciable au

corps, il ne faut plus s'embarrasser si fort de l'experience, mais tous les efforts du Medecin doivent tendre à faire l'application des remedes dont les effets sont connus, à des individus déterminés, à des circonstances particulieres des maladies, & à les emploïer dans l'ordre, le tems, & le lieu convenable, ou, pour le dire en un mot, suivant les régles de la prudence. Or cette méthode speciale de traiter les maladies n'est autre chose que la prudence, le jugement, & la raison du Medecin, & ne s'acquert que par une comparaison exacte des remedes avec le caractere de la maladie, & un même examen de toutes les circonstances; & l'on ne sauroit nier que celui qui a cette prudence, cette maniere de raisonner, & cette habitude de juger, ne fasse de grands progrès par l'exercice continuel de la profession, & que ces qualités

ne prennent chez lui de nouvelles forces. Un bon theoricien, au jugement des Medecins les plus sensés, est celui qui a appris à concilier la theorie, & le raisonnement à l'histoire des maladies, & qui sait rendre l'experience conforme à la raison, & susceptible de démonstration. D'où il suit qu'un bon theoricien ne peut manquer d'être un bon praticien. Et ainsi le raisonnement, ou la theorie du Medecin, établie sur l'experience, & soutenue de tous les secours nécessaires, fait de grands progrès en Medecine, découvre merveilleusement les causes, & les sources des maladies, trouve avec une adresse incroïable pourquoi certaines choses sont nuisibles aux corps, & d'autres salutaires, concilie heureusement les Anciens, & les Modernes, distingue exactement la méthode curative convenable aux differens climats, aux saisons, aux

ſujets, aux âges, aux genres de vie; connoît l'abus des remedes, & leur veritable uſage; s'apperçoit aiſément que la pratique des autres eſt moins ſûre, & découvre facilement dans les maladies nouvelles la méthode la plus ſûre, & la plus expeditive; tous avantages que n'a point celui qui ne reſpire que la pratique, quelque nombre de malades qu'il traite, à moins qu'il n'ait une bonne theorie. C'eſt donc une ſottiſe, bien que très-ordinaire, d'appeller l'experience à ſon ſecours, lorſque la raiſon eſt en deffaut, que l'on n'a pas ſuffiſament peſé toutes les circonſtances, & qu'on ne connoît ni le ſujet, ni la cauſe de la maladie, ni la maniere d'agir des remedes. Au reſte, je conviendrai volontiers que la theorie eſt ſujette à jetter dans des erreurs, comme, par exemple, lorſqu'on veut adapter la pratique à des hypotheſes vaines,

ſpéculatives, nées de la ſeule imagination, & établies ſur des termes obſcurs, & qui ne ſignifient rien, plutôt que ſur des principes clairs, & qu'en conſéquence des mêmes hypotheſes on fait tous ſes efforts pour décrediter des eſpeces de remedes, que tous les ſiécles, & toutes les nations, on vû emploïer avec ſuccès. Il eſt dans ce cas très-vrai de dire qu'un mauvais theoricien, eſt un mauvais praticien; bien entendu quand il veut appuïer ſa pratique ſur une theorie pareille à celle dont nous venons de parler.

C'eſt encore le caractere d'un bon Medecin d'apporter pour connoître la verité un eſprit dégagé, & libre, & qui ne tienne à aucun préjugé, aucune autorité, opinion, école, ou ſecte. Car la liberté du raiſonnement eſt le plus brillant ornement de l'eſprit humain, & l'avantage dont ſont le

plus

plus ſouvent uſage ceux à qui la nature a donné un jugement pénétrant. Mais quand la nature a été avare de cette faveur, on s'attache fortement, & opiniâtrement aux jugemens, & aux ſentimens des Maîtres qu'on a eus, qu'on a entendus, & qu'on aime, & l'on s'imagine qu'il ne faut pas s'écarter de leurs traces, tant dans la theorie, que la pratique, & qu'il faut loüer, ou blamer, ce qu'ils condamnent, ou approuvent. Comme donc la ſcience de ces ſortes de perſonnes ſe borne à connoître les ſentimens de leurs Maîtres, ils ne ſont pas en état de porter un jugement ſain ſur les ſentimens, & les principes des autres.

Je m'imagine qu'il eſt évident par tout ce que nous venons de dire, qu'il faut beaucoup de talens, & de talens ſuperieurs, pour être en état de donner à notre ſcience l'ordre, & la connexion que ſes

principes demandent ; & pour établir d'une maniere démonstrative un systême de Medecine raisonnée ; & l'on voit avec la même évidence combien est petit le nombre de ceux qui sont en droit de revendiquer le nom, & le titre d'habiles, & bons Medecins, puisque la Medecine est presque par tout purement empirique ; & destituée de fondemens sûrs, & de raisonnemens solides. Il est vrai qu'il y a d'excellens Traités de Physique, d'Anatomie, de Physiologie, de Botanique, de Chimie ; mais il y en a très-peu de ceux qui appartiennent à la pratique, comme sont les Pathologiques, Dogmatiques, & Therapeutiques, qui méritent d'être estimés ; parce que leur plus grand nombre est établi sur des opinions, des hypotheses chancelantes, des autorités, des préjugés, plutôt que sur des verités utiles, & nécessaires.

Il eſt vrai qu'il a paru de nos jours des Pathologies ; ou Theories medicinales des maladies, compoſées par des Auteurs célebres, que louent avec emphaſe ceux qui ont pour régle de jurer ſur la foi de leurs Maîtres, & qu'ils veulent faire regarder comme des Ouvrages achevés de tout point. Mais ſi on les examine avec exactitude, on les trouvera défectueuſes, & mutilées en grande partie. En effet, on n'y trouve point clairement les cauſes des forces, & de la foibleſſe du corps humain, ni au vrai celles qui établiſſent la néceſſité de la mort : on n'y dit pas un mot de l'origine des maladies épidemiques, qui cauſent beaucoup d'embarras aux Medecins ; on rejette preſque entierement les intemperies, & les qualités veneneuſes des liqueurs : il n'y eſt rien dit de ces concretions qui ſe forment dans les vaiſſeaux, & qu'on nomme polypes, leſquel-

les produiſent des maladies incurables ; ni de la correſpondance merveilleuſe qui ſe trouve entre les parties nerveuſes, & ſans la connoiſſance de qui à peine peut-on expliquer une partie des ſymptômes des maladies : on y regarde comme une choſe très-rare la corruption ſphaceleuſe des parties, qui conſtituë communement la cauſe de la mort, qui ſurvient tant dans les maladies aiguës, que chroniques : on y traite nonchalament, ou l'on paſſe entierement ſous ſilence, la connoiſſance du pouls, qui eſt cependant ſi utile pour porter un jugement ſur l'évenement d'une maladie ; & ſi l'on jette les ïeux ſur l'application raiſonnée des actions contre nature de notre corps, on y trouve une étrange confuſion des opérations de notre ame, avec les cauſes phyſiques, & méchaniques, & des actions morales avec les phyſiques.

Il y a encore des Traités de Pathologie composés par de très-habiles gens, où l'on parle beaucoup plus des matieres morbifiques, que des mouvemens déreglés, c'est-à-dire, qu'on y regarde comme causes efficientes des maladies, une infinité de differentes intemperies des humeurs; quoi qu'on doive regarder comme la premiere cause des symptômes l'inegalité des mouvemens, leurs vices, & leurs déreglemens dans certaines parties, qui pousse vers un autre endroit les liqueurs qu'elles devroient renfermer.

Quant à la Therapeutique des Auteurs modernes, on n'y dit pas un mot de la cure des maladies par le moïen de l'abstinence, des décoctions sudorifiques, & déficcatives, de la boisson de l'eau, & des eaux minerales, froides, & chaudes, des bains, du lait, ou du petit lait, des eaux minerales froides

mariées avec le lait, des voïages, & des changemens d'air, & de païs, des diverses especes d'exercice, & surtout des frictions, bien que l'on n'ait rien imaginé dans l'Antiquité, & de nos jours, de plus efficace, & de plus convenable, pour surmonter les passions chroniques, & opiniâtres.

Enfin, il y a une infinité de Traités de Pharmacie, qui sont remplis d'un fatras immense de médicamens simples, & composés, galeniques, & chimiques, où l'on ne trouve point du tout les vraies proprietés, & vertus de ces remedes dans les differens cas où l'on peut les emploïer, de maniere que ces ouvrages ne sont d'aucune, ou ne sont que d'une très-petite utilité.

Et, pour finir par les Ouvrages de pratique, dont le nombre est infini, à peine y trouve-t'on quelques observations, & histoires com-

plettes des maladies, c'est-à-dire, où l'on ait eu soin de rassembler toutes les circonstances ; & cependant c'est là le fondement ferme, & inébranlable, de la Medecine theorique, & pratique.

Comme donc il y a un grand nombre d'années que j'ai remarqué les obstacles considerables qui ont retardé les progrès, & la perfection de notre Art, je n'ai dès-lors rien souhaité avec plus d'ardeur, que de pouvoir digerer, & rediger notre Art en systême, & en un corps disposé suivant une méthode raisonnée, qui ne renfermât que les choses utiles, nécessaires à l'exercice de notre profession, & je n'attendois pour executer ce projet que le tems nécessaire pour amasser un nombre suffisant d'observations, & pour me mûrir le jugement. J'ai aussi suivi le sage conseil de Celse, qui dans la fin de sa Préface veut *que la Medecine raisonne*,

qu'on l'établiße sur des causes évidentes, & qu'on rejette non de l'esprit du Medecin, mais de la Medecine, tout ce qui est obscur. (a) Or il faut mettre en tête des causes évidentes, la liberté, & l'égalité, du mouvement progressif, & circulaire du sang, & des liqueurs, & les mouvemens secretoires, & excretoires. Aussi est-ce le principe, & le fondement de tous nos raisonnemens, & de toutes nos démonstrations en matiere medicinale. Nous entendons aussi par causes évidentes les raisons qui se puisent dans l'Anatomie, & la Philosophie naturelle, sans lesquelles la theorie medicinale est entierement imparfaite, & indigeste.

J'ai commencé à publier le premier Tome de mon Systême de

(a) *Rationalis Medicina esse debet, instrui vero ab evidentibus causis, obscuris omnibus, non a cogitatione artificis, sed ab ipsa arte rejectis.* Cels.

Medecine, avec le ſecours de Dieu, à la ſoixantiéme année de mon âge; & malgré le prodigieux embarras d'occupations, de conſultations, de voiages, & la diminution de mes forces, ma ſoixante dix-ſeptiéme a vû paroître le ſeptiéme. Si ce travail ne fait rien de mieux, je ſuis du moins perſuadé que ceux qui commencent à entrer dans la carriere de la Medecine y trouveront un chemin fraié, & découvert; & que, s'ils continuent de le ſuivre, non-ſeulement il ne leur ſera point aiſé de ſe tromper, & de nuire, mais qu'ils ſeront en état de donner heureuſement des ſecours, & du ſoulagement aux malades, avec un petit nombre de remedes choiſis, ſurtout le jugement ſe formant par l'expérience.

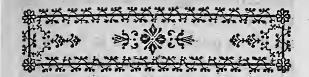
J'ai d'autant plus de ſujet de croire que mon travail produira cet effet, que je vois qu'il a eu

l'approbation des habiles gens, comme on en peut juger par les differentes éditions qui ont été faites, tant de mon Systême de Medecine, que de mes Consultations, & de mes Dissertations, aussi-tôt qu'elles ont été mises au jour. Car mes Ouvrages ont été imprimés en Allemagne, en Hollande, en Suisse, & en Italie. Si le Lecteur ne trouve pas tous mes écrits également châtiés, je le prie de s'en prendre aux differens travaux de pratique, qui ont continuellement interrompu ceux de cabinet, & de faire réflexion qu'ils peuvent, & doivent naturellement se sentir des differens âges où ils ont été composés. Au reste, bien que le style n'en soit pas élégant, il est cependant pur, clair, & sans embarras, convenable aux choses qu'il falloit expliquer; j'ai retranché toutes les inutilités, & me suis attaché à cette partie de la Medecine, dans

laquelle l'Art consiste principalement, & proprement. Je ne me suis pas soucié de rapporter beaucoup d'autorités; mais c'est surtout aux Anciens que j'ai crû devoir recourir; c'est eux que j'ai consultés, & que je me suis fait un devoir de suivre, quant aux descriptions des histoires de maladies, & tant que leurs dogmes m'ont paru quadrer avec l'experience. Ce qui me reste pour terminer cette Préface, est de prier de tout mon cœur le souverain Maître de vouloir bien accorder de tels progrès à cet Art distingué, qu'il a bien voulu donner aux hommes pour leur consolation, que j'ai exercé, & enseigné pendant plus de la moitié d'un siécle, & à l'avancement duquel j'ai destiné tous les Ouvrages qui sont sortis de ma plume, que prenant le dessus sur tout ce qui est faux, & nuisible, sa verité, sa certitude, ses avantages, paroissent sans nua-

ges, & qu'il beniſſe aſſez mon travail, pour que ceux qui s'appliquent à la Medecine en retirent aſſez de profit pour travailler utilement à la conſervation du genre humain.





PREFACE
DE L'AUTEUR.

JE m'acquitte des engagemens que j'ai pris avec le Public. Je lui donne dans cette ſeconde Partie de ma *Medecine Raiſonnée*, les fondemens, & les principaux points de la ſcience des maladies, qui fait une des parties des plus intereſſantes de notre Art; mais, je le dis à regret, une des moins perfectionnées, & même des plus négligées. En effet, c'eſt cette partie de la Medecine qui remonte juſqu'aux vraies ſources, ou aux cauſes premieres des maladies, qui attaquent de tems à autre le corps humain, & ſouvent

renferment ſa vie dans des bornes très-étroites ; qui expoſe clairement la puiſſance, & la force de tout ce qui peut contribuer à alterer la ſanté ; enfin, qui enſeigne le chemin le plus court, & le plus uni, pour parvenir à une longue vie, au milieu des agrémens d'une ſanté conſtante.

Perſonne n'ignore que la Medecine n'ait été inſtituée à deux fins ; la premiere, de garantir l'homme des douleurs, des maladies, & d'une mort prématurée ; la ſeconde, de remedier aux maux qu'on n'a pas prévenus. Mais autant il eſt aiſé, & dans la puiſſance du Medecin de prévenir les effets des cauſes des maladies, & d'entretenir la ſanté, autant il eſt difficile d'attaquer victorieuſement ces mêmes maladies, quand elles ſont déclarées, & d'autant plus que leurs attaques ſont plus violentes.

C'eſt un principe univerſelle-

ment reçû, qu'il n'y a rien de plus agréable, de plus desirable, de plus charmant, qu'une santé égale, & inalterable du corps, & de l'esprit. Cependant, admirés le pitoiable état, & la foiblesse de l'intelligence humaine! Loin d'être soigneux, & attentifs à conserver leur santé, & leur vie, les hommes sont fermement persuadés que la longueur, ou la brieveté de la vie, la constance, ou l'instabilité de la santé ne dépendent ni de la raison, ni de la science, ni de la volonté de l'homme, mais d'une destinée aux arrests de qui il est impossible de se soustraire. Ce préjugé n'a pas épargné les Medecins mêmes; & c'est lui sans doute qui est cause qu'ils ont negligé la partie de leur Art, qui a pour objet la recherche des causes des maladies, & les veritables moiens de conserver la santé, uniquement occupés du soin d'imaginer des secrets, ou des reme-

des, & compoſitions faſtueuſes pour guerir les maladies de toute eſpece; comme ſi quelqu'un d'eux pouvoit ignorer combien leur puiſſance eſt bornée dans la guериſon des maladies chroniques, ou aiguës, opiniâtres, & que la Nature s'eſt réſervé le privilege de les guerir privativement à l'Art!

Pour moi, j'avoue ingénuement qu'on peut faire la Medecine de differentes manieres, ou en s'appliquant uniquement au traitement des maladies, & à la pratique, ou en embraſſant toutes les parties de cet Art, qui peuvent contribuer à ſa perfection. La premiere route eſt bien plus abregée, puiſqu'elle ne demande point de theorie raiſonnée, ni par conſéquent la connoiſſance des ſciences, qui ſervent à l'appuier, c'eſt-à-dire, de l'Anatomie, la Phyſique, la Chimie, la Méchanique, & celle de la méthode qu'on ſuit dans

la

la démonſtration. L'exemple des anciens Medecins eſt une preuve parlante qu'on peut ſe paſſer de ces ſciences pour exercer la Medecine. Il eſt d'ailleurs certain que le traitement des maladies ne demande que la connoiſſance de leur génie, des differences des corps, & des routes que ſuit la nature, ſouvent la ſeule, & toujours la meilleure Medecine des maladies aiguës, enfin de quelques remedes doux qui la ſoulagent, & ne l'accablent pas.

Mais je ne mets point à ſi bas prix le titre de bon, & veritable Medecin. Je demande à celui que flatte ce titre, bien d'autres connoiſſances qui ne s'acquerent pas ſi-tôt, ni ſi aiſément. Outre la pratique, & l'experience, que les differens caracteres des maladies, & des corps, rendent extrêmement incertaine, & trompeuſe, je veux qu'il puiſe la certitude de ſes opé-

rations dans les hiſtoires, & les obſervations exactes des maladies, écrites, & comparées entre elles avec ſoin, & jugement. Ce ſont en effet les clefs des verités medicinales; ce ſont elles qui ouvrent le ſanctuaire de la nature, donnent l'entrée de ſes abîmes les plus profonds, & découvrent ſes mouvemens, & ſes ſecrets. C'eſt là qu'il faut aller rechercher les vraies cauſes, & les commencemens des maladies, leur génération, leurs differens caracteres, leurs effets, les moïens propres à les prévenir, & à y remedier, les forces des choſes nuiſibles, & ſalutaires, enfin c'eſt là qu'il faut puiſer les principes néceſſaires pour aſſeoir un jugement ſain ſur l'évenement des maladies. Elles ont l'avantage en effet de renverſer les fauſſes ſpéculations, les hypotheſes qui ſe contrediſent, les opinions, les fictions, & les erreurs en matiere de Medecine.

Mais pour faire un usage raisonnable des observations, il faut être muni des connoissances nécessaires pour en tirer parti. Et comme sans Physique, sans Chimie, sans Méchanique, il est impossible de connoître les veritables causes de la vie, de la santé, de la mort, des maladies, & de leur génération, on ne pourra sans le secours de ces sciences résoudre toutes les difficultés qui se rencontrent dans les histoires des maladies, & en discuter exactement toutes les circonstances, assigner, & déveloper les causes de ce qui est arrivé, & doit arriver, & enfin trouver les remedes convenables.

Je demande encore au Medecin, qui veut s'acquitter dignement de sa profession, qu'il soit au fait des dérangemens des parties extérieures, de la maniere de les guérir, des moïens, & des opérations qu'il faut emploïer suivant les cas pour

y parvenir ; & par conſéquent je juge qu'il doit poſſeder la Chirurgie dans un degré éminent.

Enfin il y a dans la nature une infinité de choſes qui peuvent cauſer differentes alterations à la ſanté, & la déranger conſidérablement, ſoit qu'elles ſoient priſes dans la claſſe des alimens, des élémens, des médicamens, ou des poiſons, ou que ce ſoient les variations de l'air, & une multitude d'accidens de differente nature, dont il faut connoître à chacun en particulier le caractere, les qualités, & les forces, afin d'être en état d'en porter un jugement ſain, ſi l'occaſion s'en préſente.

C'eſt ſur ces fondemens que porte toute la ſcience medicinale. Il eſt triſte ſans doute que peu de perſonnes parviennent à réunir ces connoiſſances, & plus triſte encore, que l'évidence de ces verités n'ait engagé que peu d'Auteurs à

travailler à mettre dans un ordre naturel, & clair les principes de la Medecine, & furtout de celle qui a les maladies pour objet, & qui en eft fans contredit la partie la plus importante. Car quelle prodigieufe quantité ne voit-on pas de Livres remplis de termes obfcurs, & où l'on cherche vainement des idées claires, & encore mieux une fuite de verités, & la force des démonftrations!

C'eft pour remédier à ce deffaut, que j'ai emploié le peu de lumieres qu'il a plû à Dieu me départir, & celles qu'une longue expérience, & un jugement mûri par l'âge peut m'avoir acquifes, pour executer un projet conçu, & commencé depuis que je m'applique à la Medecine, de rédiger cette fcience divine en un fyftême clair, & de ranger fes verités fondamentales dans leur ordre naturel, fuivant la méthode ufitée en matiere de fcien-

ces, & de démonſtrations. C'eſt dans ce deſſein que je donne au Public cet Ouvrage, ſur le but duquel il ne me reſte plus que peu de choſes à remarquer.

J'ai renfermé dans ce volume, du moins je m'en flatte, les fondemens d'une Pathologie, & d'une Pratique raiſonnées, dégagées de la Pathologie particuliere, & de la pratique que demande le traitement actuel des maladies, que je donnerai, Dieu aidant, dans le volume qui ſuivra celui-ci. J'ai diſtrait de ce Traité ces deux dernieres parties, afin que ce volume pût être lû, relû, & medité ſéparément par les amateurs des verités medicinales, attendu qu'il jettera un très-grand jour ſur les volumes ſuivans; & que par ſon moïen on expliquera plus aiſément les hiſtoires qui y feront rapportées, & qu'on en fera plus ſûrement l'application.

Je me ſuis ſurtout appliqué à démontrer la maniere dont les maladies ſe forment, & s'engendrent dans le corps humain, & les loix fixes, & invariables des mouvemens, qui cauſent les maladies, & détruiſent la nature, ou la conſervent, & la débarraſſent des maladies, afin de mettre le Lecteur en état de mieux diſtinguer ceux qui tendent au ſoulagement, ou à la deſtruction.

Je me ſuis enſuite attaché à mettre en évidence la nature, & les forces de toutes les choſes contraires à la ſanté, des poiſons, & même des médicamens, que leur grande énergie rend dangereux, & capables d'être funeſtes, afin d'apprendre à ceux qui traitent les malades à être circonſpects dans l'uſage des remedes qui peuvent augmenter les cauſes des maladies, cauſer la mort, ou même l'avancer.

J'ai expliqué clairement l'origine de toutes les maladies, en remontant à quelques principes clairs, & des plus ſimples, c'eſt-à-dire, aux deffauts, ou au manque des choſes qui doivent entrer dans le corps, ou en ſortir. Car comme on jouit d'une ſanté entiere, & parfaite, tant qu'il y a une juſte proportion entre ce qui entre dans le corps, & ce qui en ſort; auſſi eſt-il prouvé par une expérience conſtante que la diminution, ou la ſuppreſſion des excrétions fait germer les cauſes des maladies, & les produit, ſi l'on n'en procure le rétabliſſement. Combien cependant de génies du premier ordre ſe ſont-ils fatigués à découvrir les cauſes des maladies, ou pour mieux dire, à les imaginer, & à les rapprocher des hypoteſes qu'ils avoient deſſein d'établir, ou adoptées, & ſouvent en les tirant de fort loin, pendant qu'ils négligeoient les cauſes manifeſtes,

manifeſtes, & qui tombent ſous les ſens !

J'ai auſſi fait voir dans cet Ouvrage, que le foier, & la miniere des maladies ſe trouve principalement dans le canal inteſtinal, où il ſe forme de la corruption que cauſe le trop long ſéjour des differentes liqueurs qui s'y raſſemblent, & que les maladies y établiſſent leur domicile fixe, & leur ſiege.

J'y fais voir encore que les paſſions aiguës, & les mouvemens qui ſe font dans les maladies, comme ſont les fiévres, les ſpaſmes, les douleurs, les inquiétudes, les mouvemens convulſifs, ſont des affections des parties motrices du corps, & que les cauſes pernicieuſes des maladies agiſſent premierement ſur ces parties, qui ont une relation réciproque entre elles, & ſont d'ailleurs les organes des mouvemens, & des ſentimens.

Je démontre aussi que le rallentissement du mouvement du sang produit la pléthore, & la cacochymie, causes les plus étenduës, surtout des maladies chroniques.

Enfin, je termine cet Ouvrage par quelques préceptes, & quelques régles, qui indiquent des moïens aisés pour se préserver des maladies. Car je ne me suis point écarté dans cet Ouvrage du but que je me suis proposé dans tous ceux que j'ai donnés jusqu'à ce jour, c'est-à-dire, d'appuier, & de réduire en science fondée, l'intéressante partie de la Medecine qui enseigne la maniere de se garantir des atteintes des maladies. Je laisse à juger au Lecteur, si, abandonné à moi-même, puisque personne n'a couru cette carriere avant moi, j'ai eu besoin d'un grand travail, & d'une attention considérable, pour ranger tous mes materiaux sous les titres, & dans l'ordre qui

leur convient naturellement. Or, qu'il ſoit difficile, & épineux de mettre en ordre une ſcience, pour ainſi dire, inculte, & dont les principes n'ont aucune liaiſon, c'eſt ce que jugeront ſans peine ceux qui ont eu la hardieſſe de faire de pareilles tentatives.

Je répéte donc ici ce que j'ai dit dans mon premier Tome, que j'y emploie la maniere de démontrer dont les Mathématiciens font uſage; par où je n'ai pas prétendu faire entendre que je diſtribuerois chaque ſujet que je dois traiter, en définitions, axiomes, theorêmes, problêmes, corollaires, demandes, obſervations, comme certaine perſonne l'a ridiculement penſé; mais que j'établirois des verités faciles, ſimples, & claires, dont l'arrangement, la diſpoſition, la connexion donneroient lieu de déduire l'inconnu de ce qui ne le ſeroit pas.

J'ai évité dans cet Ouvrage ; comme dans les autres, de ſuivre ſervilement, & en aveugle, ſans réflexion, ni raiſon, les ſentimens des autres, comme ſi c'étoient des oracles. La réputation des Auteurs ne m'a point empêché d'examiner leurs ſentimens. J'ai toujours uſé de la liberté qu'ont tenu les hommes de peſer, & les façons de penſer, & la force des raiſons. La pierre de touche qui m'a ſervi à décider de leur mérite, eſt les obſervations de pratique ; avec ce guide j'ai prononcé ſur la verité, la fauſſeté, la ſuppoſition des principes, & ſur ce qui mérite d'être appliqué à la pratique. J'ajouterai que je ne connois point de meilleur moien de connoître la verité, & même que c'eſt le ſeul ; bien qu'il ſoit ignoré de ceux qui ne ſont faits que pour ſuivre les autres, & non point pour obſerver, ou réfléchir.

Il eſt bon que j'obſerve encore

que je me ſuis écarté dans cet Ouvrage, ainſi que dans les autres, de pluſieurs ſentimens que j'avois adoptés autrefois ; conduite qui m'a paru la plus propre à la découverte de la verité dans les matieres difficiles, & qui n'ont j'amais été rédigées dans un ordre diſtinct, ni rapportées à des principes ſolides ; conduite, la ſeule convenable à la candeur dont les Gens de Lettres doivent faire profeſſion. Rien donc de plus mal fondé que le reproche d'inconſtance qui m'a été fait il y a quelque tems, ſur le fondement des changemens fréquens qu'on remarque dans mes ſentimens. D'ailleurs, autre choſe eſt de changer, ou plutôt de perfectionner des ſentimens ſujets à diſpute, & qui ſont de peu d'uſage dans cette ſcience, ou d'être toujours indécis ſur les verités d'un grand uſage. Et comme il eſt deshonorant de s'attacher opiniâtrement à des ſentimens con-

vaincus de fausseté, l'honneur, & la sincerité demandent qu'on quitte le moins bon pour le meilleur. Je ne prétens point vanter mon travail. Je sais trop combien peu je suis en état de remplir son objet; je me flatte seulement que les juges éclairés, & impartiaux, & les amateurs des verités medicinales, me sauront quelque gré des soins que j'ai pris pour leur présenter un Ouvrage moins défectueux que ceux qui ont paru jusqu'à ce jour sur la Pathologie. J'ai de plus un titre pour demander l'indulgence des Lecteurs. Après l'honneur d'estimer la verité, j'ai toujours mis celui de juger avec équité, & modération, & j'ai toujours regardé comme un deffaut punissable, & surtout entre Chrétiens, la malignité avec laquelle quelques Gens de Lettres déprisent des Ouvrages qu'ils ne sont point en état de faire meilleurs, & avec laquelle ils s'at-

tachent à décrier les Auteurs, & à faire tort à leur réputation. Pour moi, je me suis mis au-dessus des croassemens de ces corbeaux envieux; je les méprise autant qu'ils le méritent, & je me tranquillise sur les jugemens avantageux qu'ont daigné faire de mes Ouvrages beaucoup de grands hommes, qui ont coutume de distinguer le vrai du faux, la lumiere de l'obscurité, l'utile d'une vaine spéculation, & les causes évidentes, & d'usage des inconnuës, & éloignées. Voilà les jugemens dont je m'embarrasse, & dont je tire ma gloire. Il ne me reste qu'à souhaiter au Lecteur, qu'il se serve de cet Ouvrage en parfaite santé, & à l'assurer, que je ne lui ferai pas long-tems attendre la suite, s'il plaît à Dieu de me conserver la vie.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce troisiéme Volume.

PROLEGOMENES.

LA PHILOSOPHIE

DU CORPS HUMAIN MALADE,

Ou la Pathologie générale.

PREMIERE PARTIE.

difs, & des loix que suit la Nature dans la génération des Maladies, des Symptômes, & des causes des Maladies.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

Fin de la Table des Chapitres.

Errata du troiſiéme Tome.

Page ij. *ligne* 1. diſant, *liſés*, dit ſans. P. iij. *l.* 13. nos. *liſ.* mes. P. xxv. *l.* 2. requerir, *liſ.* acquerir. P. xxxj. *l.* 5. Laurent, *liſ.* Laurea. P. xcj. *l.* 10. Pic, *liſ.* Pie. P. clij. *l.* 16. pour, *l.* pourvu. P. ccxiv. *l.* 6. fait, *liſ.* ſait. P. ccxx. *l.* 19. application, *liſ.* explication. P. 16. *l.* 17. differente, *liſ.* different.



LA MEDECINE RAISONNE'E DE M. FR. HOFFMANN.

PROLEGOMENES.

Sur la nature de la vraie Pathologie, ses Fondemens, l'usage des Observations Medicinales, & le préjudice que causent les hypotheses.

CHAPITRE I.

De la Nature, la Définition, & des Fondemens d'une vraie Pathologie Medicinale.

I. LA Physiologie, comme on l'a vû plus haut, assigne les vraies causes de la vie, & de la santé, & des mouvemens qui conservent notre corps, &

en explique la nature & l'usage; l'Hygienne donne des régles sur l'usage des choses non naturelles, qui conservent la vigueur des mouvemens vitaux; l'objet de la Pathologie est de déduire du renversement de l'ordre de ces mouvemens, les vraies causes de la mort, & des maladies, & des effets de ces dernieres; & celui de la Therapeutique est de faire rentrer dans l'ordre ces mouvemens dérangés, ou d'en prévenir le dérangement par le moïen des secours qu'elle indique.

SCHOLIE.

Il est donc évident que les différentes parties de la Medecine sont si étroitement liées, qu'on ne peut avoir une intelligence exacte & parfaite de l'une, sans l'avoir également de l'autre. Il est cependant vrai qu'on doit regarder la Physiologie, ou la connoissance exacte du corps humain vivant & sain, comme la source & la base des autres parties de la Medecine. Cette relation si étroite, & même si nécessaire entre ces parties, produit un autre bien; en prouvant suffisamment la certitude de notre Art, & le rendant susceptible de

démonstration. Car une démonstration n'est autre chose qu'un ordre, & une liaison convenable entre différentes propositions.

II. La vraie Pathologie est une science qui décrit méthodiquement, c'est-à-dire, dans l'ordre & la liaison convenables, l'origine des maladies, leur génération, leur progrès, leur caractere particulier, & les raisons de leurs symptômes & de leur évenement, des histoires complettes de ces mêmes maladies, de la nature & des loix des mouvemens qui s'observent dans l'œconomie animale, & qui en fait l'application à la pratique Medicinale, au grand avantage du genre humain.

III. Cette définition tirée du fond de la chose même, met en évidence la différence de la vraie Pathologie, & de la Pathologie d'imagination. L'une est fondée sur des observations complettes & exactes, sur des principes anatomiques, clairs & certains, & sur la connoissance des mouvemens qui se font dans le corps; d'où elle tire des conséquences très-utiles dans la pratique: l'autre, aussi commune que superficielle, ne s'appuie que sur des ex-

périences particulieres, sur des observations imparfaites, sur des opinions très-douteuses, ou même de pures suppositions, qui ne peuvent procurer à notre Art aucun avantage solide, ou desirable, & dont il puisse faire usage.

SCHOLIE.

La vraie Pathologie est aussi éloignée de celle qui est fondée sur des suppositions, que la science l'est de l'opinion. C'est ce qu'Hippocrate fait assez sentir, quand il dit; *ce sont deux choses très-differentes que la science & l'opinion. Car l'une fait savoir, & l'autre ignorer.* (a) C'est dans le même sens qu'il dit ailleurs, *on ne peut trop blâmer ceux qui se livrent à l'opinion en fait de Medecine; & ceux qui ont la hardiesse d'en faire les épreuves sur eux-mêmes, en sont punis par ses effets pernicieux.* (b)

IV. La vraie Pathologie a deux fondemens; l'un est une histoire complette

(a) *Duo sunt scientia & opinio; quarum altera quidem scire facit, altera vero ignorare.* Hipp. *Leg.* §. 3.

(b) *Opinio in Medicina maxime in crimen vertitur eam adhibentibus. His vero qui ea in se usi sunt perniciem affert.* Hipp. *Lib. de Decent. ornat.* §. 4.

de toutes les maladies, & de chacune d'elles en particulier, qui résulte de beaucoup d'obſervations & de remarques circonſtanciées; le ſecond, eſt une connoiſſance approfondie de la ſtructure de notre corps, de ſes mouvemens, & de toutes les choſes qui peuvent changer ſon état.

SCHOLIE.

Deux ſortes de vérités concourent néceſſairement à former une vraie Pathologie; les unes ſont des vérités de fait, ou des deſcriptions de ce qui eſt arrivé, faites avec toutes ſes circonſtances, quant à la liaiſon, l'ordre, & le tems; les autres ſont des vérités de démonſtration, ou de raiſonnement, qui, ſur le fondement de principes clairs & connus, établiſſent les cauſes des phenomenes & des effets qu'elles ont produits, la maniere dont ils l'ont été, & les fins pour leſquelles ils l'ont été; & qui ſur le même fondement établiſſent des Theoremes, ou Axiomes, dont l'utilité eſt, quand on en ſait faire uſage, de paſſer de ce qui eſt connu à ce qui ne l'eſt pas. Les uns ſont les enfans de la mémoire, & d'une

exacte attention ; mais les autres viennent de l'intelligence, qui fait former un raisonnement solide sur l'histoire complette d'une maladie, c'est-à-dire, rapportée avec toutes ses circonstances, ou qui comprend sa naissance, son progrès, & sa fin.

V. Les histoires exactes des maladies, & les observations faites avec soin sont le premier, & le principal fondement de la Pathologie, & de la Therapeutique.

SCHOLIE.

C'est d'observations exactes & répetées que se forme enfin la vraie expérience, qui est l'ame de la Medecine, l'ornement, & la perfection du Medecin. La Pathologie & la Therapeutique qui ne s'appuïent pas sur la foi des observations, portent en l'air. Il n'y a même pas de doute que les observations ne soient infiniment plus utiles que les raisonnemens pour perfectionner la Medecine ; parce qu'il arrive tous les jours dans l'homme des choses, dont on ne peut découvrir la véritable cause. Pour moi j'estime que si l'on veut porter la Medecine au point de

perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut ſuivre l'exemple des célébres Aſtronomes de notre tems, qui, par l'exacte comparaiſon des obſervations qui ont été faites en différens tems ſur les mouvemens des Aſtres ſont parvenus au point de déterminer leur cours, & leurs différentes poſitions reſpectives même cent ans auparavant; & je ſuis intimement perſuadé que, ſi les Medecins obſervent avec attention tout ce qui a rapport à la production, au cours, & à la cure des maladies, s'ils mettent leurs remarques ſur le papier, pour être en état de ſe les communiquer, ou qu'ils les rendent publiques, notre art acquerera une certitude parfaite, non-ſeulement pour prédire, & détourner les maladies, mais pour les guérir avec toute la dexterité poſſible, & prédire tout ce qui arrivera pendant leur cours.

VI. Pour tirer des obſervations Medicinales tout le fruit qu'on a droit d'en eſpérer, il faut qu'elles ſoient complettes, entieres, & ſans omiſſion d'aucune circonſtance qui mérite attention.

SCHOLIE.

Les Medecins doivent imiter la conduite des Juriſconſultes. Quand on propoſe une queſtion à ces derniers, il faut que l'eſpece ſoit parfaitement éclaircie, c'eſt-à-dire, qu'on n'omette aucune des circonſtances qui peuvent changer la nature de la queſtion; ſans quoi leur conſultation eſt illuſoire; de même les Medecins ont beſoin d'un détail circonſtancié, & complet, pour aſſeoir un jugement certain, & ſolide. Car ſouvent une ſeule circonſtance eſt d'une extrême conſidération. Nous ne pouvons donc rechercher avec trop de ſoin les obſervations exactes, & complettes, dont le nombre eſt extrêmement petit, malgré la foule innombrable d'Auteurs qui ont écrit ſur la Medecine. En effet, ſoit qu'on parle des Auteurs Anciens, ou Modernes, il eſt également vrai de dire qu'ils ont peu ramaſſé de ces obſervations qui peuvent contribuer à perfectionner la Medecine.

VII. On ne peut faire une hiſtoire exacte de chaque maladie, ſi elle ne renferme une deſcription complette & dé-

taillée du ſujet qui en eſt attaqué.

SCHOLIE.

Le premier pas, qui me paroît eſſentiel, quand on entreprend de traiter un Malade, eſt de connoître exactement ce que le ſujet a de particulier. Je dis que cette connoiſſance eſt eſſentielle ; & voici ſur quoi je me fonde ; c'eſt que la même maladie, & la même cauſe qui la produit, donne naiſſance à des ſymptômes & des effets extrêmement differens, ſuivant la diſpoſition du ſujet. Il en eſt de même des cauſes des maladies, que d'un certain aliment, médicament, ou poiſon déterminé, dont les effets & les opérations varient infiniment, ſuivant la différente diſpoſition du ſujet ; car les cauſes morbifiques, quoique de même caractere, produiſent des maladies, qui, bien que les mêmes au fond, ont les dehors tout différens, ſoit à raiſon des accidens, du danger, ou de la guériſon, ſuivant que le Malade eſt conſtitué. Cette remarque eſt fondée ſur un principe philoſophique qu'on ne peut ſe rappeller trop ſouvent, que les forces qui font agir les corps ne ſont

point absoluës, mais sont simplement relatives, & conditionnelles, & reçoivent des modifications extrêmement différentes, suivant la différence des corps sur qui elles agissent, ou qui en reçoivent les impressions. Mais, pour développer la disposition intérieure d'un sujet, il ne suffit pas d'en savoir l'âge, le sexe, la structure de ses parties, le temperament, les forces, la disposition héréditaire à certaines maladies, le genre de vie, les mœurs, & les habitudes, il faut encore savoir quel est, ou a été, l'état de toutes les excretions, de quelles maladies le Malade a été précédemment attaqué, si elles ont été parfaitement guéries, si elles ont laissé une foiblesse dans quelque partie, & une disposition à quelque autre maladie, enfin qu'elle en a été la crise. Il est encore important d'observer quel est l'état du sang, c'est-à-dire, s'il est en trop grande abondance, ou trop gâté, quelle est la disposition des visceres, & du genre nerveux, forte, ou foible; la combinaison que fait un Medecin judicieux de ces différentes connoissances est d'un extrême usage pour connoître, distinguer, & guérir

les maladies, & furtout indifpenfablement néceffaire pour tirer parti des obfervations que les autres ont faites.

VIII. Il faut pour que les obfervations des Medecins foient utiles, qu'elles contiennent l'efpece & le caractere de la maladie, fon origine, fes progrès, & les différentes caufes qui ont concouru à fa production.

Scholie.

Quand on connoît la difpofition du corps du Malade, le premier foin du Medecin doit être de connoître le genre, le caractere, & les caufes de la maladie. Car chaque maladie a fon caractere particulier & propre, &, pour ainfi dire, fa marche particuliere; puifque non-feulement elle garde un certain type, de certain tems, un ordre, des périodes réglés dans fes commencemens, & fon augmentation, qu'elle fe termine de certaines manieres, par de certaines voies, ou excretions; mais que chacune d'elles a fa maniere particuliere de déranger, ou de renverfer les mouvemens, & les actions naturelles, ou de produire des fymptômes; ce qu'il faut bien connoître, & diftin-

guer, pour bien connoître, & distinguer les maladies. Il faut aussi savoir les fautes qui ont été commises dans le régime, & l'usage des choses dont notre corps a tous les jours besoin pour sa conservation, parce qu'elles aident merveilleusement à connoître le commencement, & l'origine des maladies, ce qui est d'un très-grand usage pour s'en préserver. Il faut surtout s'appliquer à découvrir les causes prochaines des maladies; car c'est un principe constant parmi tous les Philosophes, & Medecins, un principe même qui a toujours été regardé comme tel, que, quand elles sont découvertes, on a trouvé la maniere de guérir. C'est ce que dit expressément Hippocrate, *si l'on connoît bien les causes des maladies, l'on est en état de donner au corps les secours dont il a besoin, c'est-à-dire, de leur opposer leurs contraires.* (a)

IX. Il faut que les observations des Medecins contiennent les opérations des remedes qui ont été emploïés, si

(a) *Si quis causas corporis affecti probe cognoverit, in quoque potens est ea afferre quæ corpori commodent, nimirum contraria.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 3.

l'on veut qu'elles contribuent à rendre la maniere de guérir plus aisée, & plus sûre.

SCHOLIE.

Rien ne peut mieux contribuer à augmenter l'utilité & la dignité de la Medecine, qu'une connoissance exacte de la force & des opérations des remedes qu'on y emploie. Car elles sont très-différentes, suivant la différence des corps, des temperamens, des maladies, & des tems. Car chaque remede, & surtout les plus forts, ont une maniere particuliere d'agir, & d'opérer, que le Medecin doit connoître avec la derniere précision. En effet, j'estime qu'on n'a droit de prétendre au titre de Medecin, que quand on sait préparer des remedes choisis, & qu'on sait parfaitement leurs vertus, & leur maniere d'agir dans une infinité de cas très-différens, afin qu'en conséquence il puisse s'en servir avec jugement. Car il n'y a point de médicament qui ne soit aussi disposé à faire mal que bien, selon la main qui l'emploie. Hippocrate a donc grande raison de recommander fort expressément

aux Medecins de faire une étude particuliere des vertus des médicamens. *Aïés soin*, dit-il, *de vous souvenir des médicamens, de leurs facultés connuës par tradition, ou par les livres. Souvenez-vous aussi de ce qui appartient à la cure des maladies, de la forme qu'elles ont prise, des changemens qu'elles ont soufferts, & de leurs différentes manieres d'être dans les différens sujets. Car c'est le commencement, le milieu, & la fin de la Medecine.* (a)

X. L'ouverture des corps morts de chaque maladie est extrêmement utile pour en donner une histoire complette.

SCHOLIE.

Il seroit difficile d'imaginer un moïen

(a) *Firma memoria teneto medicamenta, & simplices facultates, & descriptas, si modo tales existant. Sint & in memoria tibi morborum curationes, & horum modi, quotupliciter, & quomodo in singulis sese habeant. Hoc enim principium est in Medicina, medium, & finis.* Hipp. *Lib. de Decent. ornat.* §. 8. Le mot *simplices* étant mis en opposition avec *descriptas*, qui signifie *écrites dans les livres*, j'ai cru ne pouvoir le rendre raisonnablement qu'en disant *connuës par tradition.* Au reste, quelque soit le sens de ce mot, il est peu interessant de le rendre. Il suffit que le fond de la pensée soit rendu. Le Grec ne m'a fourni aucune lumiere.

plus propre à découvrir les causes des maladies, & de la mort, que l'ouverture des corps qui sont morts de ces maladies, quand elle est faite par une main habile. Car quoique tout ce qu'on découvre dans ces ouvertures ne soit pas toujours la cause premiere, ou prochaine, des maladies, que souvent il soit l'effet de ces causes, & de la mort même; il arrive pourtant assez fréquemment qu'on y trouve les causes des maladies & symptômes extraordinaires. Je suis témoin d'une infinité de cas où des plus célébres Medecins se sont trompés en assignant des causes de maladie fort éloignées de la vérité, comme l'ouverture l'a fait voir. Car on a trouvé dans les sujets des concretions polypeuses dans le cœur ou les grands vaisseaux, des abscès dans le mesentere, des pierres dans la vesicule du fiel, ou la vessie, des vaisseaux sanguins ou lymphatiques ouverts, des gonflemens considérables de glandes, des visceres corrompus, l'uterus crevé, tous accidens qu'on ne soupçonnoit seulement pas auparavant. On ne peut donc trop recommander aux Medecins habiles en Anatomie d'ouvrir les

corps des personnes mortes, parce que c'est un moïen de découvrir les causes des maladies ; or la connoissance de leurs vraïes causes, & l'administration prudente des remedes, sont les deux poles sur lesquels tourne toute la Medecine.

XI. Les observations exactes des Medecins procurent beaucoup, & de très-grands avantages à notre Art, en contribuant à sa certitude, & à sa perfection.

SCHOLIE.

En effet, il n'y a pas d'autre voie, ou d'autre méthode, pour parvenir à distinguer les différentes especes des maladies, & leurs causes, qui différentes aussi beaucoup les unes des autres, qu'en multipliant les bonnes observations. Il n'y en a point aussi de meilleure, & de plus certaine, pour former un prognostic prudent, ou un jugement sur l'évenement des maladies ; & cette connoissance contribuë infiniment à la réputation, & à la perfection du Medecin. Car combien ne trouve-t'on pas dans Hippocrate, & les Anciens, de régles, qui, loin de devoir

devoir être regardées comme des axiomes, ou des aphorismes, sont absolument fausses, & trompeuses! La raison en est très-simple; c'est qu'elles ne sont point tirées d'histoires complettes des maladies, mais de quelques fragmens, où les circonstances essentielles ne se trouvent pas: pour perfectionner donc les regles des prognostics, il faut amasser beaucoup d'observations exactes, & où l'on ne desire aucune circonstance interessante. On ne sauroit dire combien d'utiles corollaires pour l'usage, soit à raison de la méthode de guérir, de l'application des remedes, & de la connoissance de ce qui peut être utile en l'un ou l'autre cas, peuvent se tirer des observations de cette espece. Il ne faut donc pas que le Medecin perde jamais de vûë les observations, & les expériences, de quelque petite conséquence qu'elles puissent paroître. Pour moi je ne laisse guére passer aucun fait de Medecine sans y faire attention; parce qu'il ne s'en présente guére qui ne serve à mon instruction; ne fût-ce qu'en servant de confirmation à ce que je sais, ou que j'ai déja découvert.

XII. Les obſervations medicinales ; ainſi que les hiſtoires exactes des maladies ſont extrêmement propres à décider du mérite des hypotheſes medicinales qui ſe contrediſent, de celui des différens ſentimens, & même à terminer les diſputes qui ſurviennent dans la pratique.

SCHOLIE.

On peut dire de la Medecine plus que de toute autre ſcience, qu'elle eſt noïée dans de pures fictions, des diſputes, & des opinions particulieres à quelqu'une de ſes ſectes. Or je ne vois pas de meilleure maniere de ſortir de ce labirinthe de contrarietés, que de les eſſaïer à la pierre de touche des obſervations medicinales, qui renferment l'ordre immuable que ſuit la nature dans ce qui concerne la vie, la ſanté, les maladies. Pour lors leur ſtérilité ſautera aux yeux, quand on verra à combien peu de phenomenes & de circonſtances ils peuvent fournir d'explication. Combien n'y a-t'il pas de différens ſentimens ſur l'uſage des remedes les plus efficaces de la Medecine, comme la ſaignée, les cauteres,

les veſicatoires, les purgatifs, ceux tirés du pavot, le quinquina, les ſels volatils, les martiaux! Les uns les donnent pour des ſpécifiques dans certaines maladies, les autres les y trouvent extrêmement dangereux, inutiles, ou même funeſtes; & tous en appellent à l'expérience, qu'ils citent pour garand de leur ſentiment. Il n'y a pas d'autre moïen de ſe tirer de cet embarras, que de conſulter des obſervations faites avec toute l'attention néceſſaire ſur les maladies où ces médicamens ont été nuiſibles, ou ſalutaires. Car alors on verra clairement que ces différens effets ont été cauſés par les différentes circonſtances où le Malade s'eſt trouvé, qu'ils ne ſont point nuiſibles en eux-mêmes, & que c'eſt à la mauvaiſe application qui en a été faite, qu'il faut s'en prendre de leurs mauvais ſuccès.

XIII. Le ſecond fondement de la vraie Pathologie, & de la vraie Therapeutique, eſt la connoiſſance exacte de l'anatomie du corps humain, & de la Méchanique qu'y ſuit la Nature.

SCHOLIE.

Notre corps eſt une machine que Dieu a faite avec un art infini, & une ſageſſe merveilleuſe, pour produire des mouvemens convenables à l'arrangement de ſes parties. Le Medecin ne peut ſe diſpenſer de les connoître parfaitement; puiſque ce ſont eux qui conſervent la vie, & préſervent notre corps de la corruption à laquelle il a de lui-même tant de diſpoſition; que ce ſont eux qui réglent toutes ſes actions conformément à l'ordre, & à l'inſtitution divine, c'eſt-à-dire, qui donnent la ſanté; qu'enfin ce ſont eux qui par leur dérangement, ou leur deſtruction totale cauſent les maladies, & même la mort. La connoiſſance de ces mouvemens eſt encore néceſſaire aux Medecins, parce que de leur état dépend l'explication de tout ce qui arrive dans le corps malade ou en ſanté, & de tout ce qu'on lit dans les hiſtoires des maladies. Et c'eſt ce qui fait que tous les Medecins Modernes recommandent ſans ceſſe de recourir toujours aux principes Méchaniques; tandis que les ouvrages des Anciens nous renvoient uniquement

aux différentes qualités & temperatures de la matiere, sans jamais parler du mouvement, qui est cependant le premier principe de la Méchanique. Il est donc évident que rien n'est plus utile pour se perfectionner en Medecine que d'avoir une connoissance exacte de la Méchanique, & de la Physique, qui comprend aussi la Physiologie du corps humain.

XIV. Quand on sait bien l'Anatomie, & la Méchanique de notre corps, on est très-capable de donner l'explication de beaucoup de difficultés, & de phenomenes obscurs qui se passent au-dedans de nous-mêmes.

SCHOLIE.

Je conviens volontiers que la Méchanique du corps humain est infiniment supérieure à celle des machines faites de main d'homme. Aussi les connoissances de l'Etre souverain surpassent-elles infiniment les nôtres. Ne nous flattons donc pas de développer les ressorts des corps vivans avec la même précision avec laquelle nous pouvons développer ceux de nos ouvrages. Cependant nous devons don-

ner tous nos ſoins pour connoître les loix du méchaniſme, la maniere dont il ſe fait, les raiſons de ſes phenomenes, auſſi parfaitement que la foibleſſe de nos lumieres peut nous le permettre; bien qu'il en doive toujours reſter d'inexplicables. Car on ne ſauroit douter que des actions, qu'on dit venir de l'ame, n'aient leur origine dans un méchaniſme, très-délicat à la vérité, mais cependant méchaniſme véritable, c'eſt-à-dire, ſans une diſpoſition du cerveau, quand on voit ſurtout que les inclinations, les habitudes, les deſirs, les vices, les vertus, la prudence même, & la folie dépendent tellement du méchaniſme, & de l'état du ſang, quoiqu'on ne puiſſe expliquer comment cela ſe fait, que le régime & les médicamens y peuvent apporter des changemens conſidérables.

XV. Il n'appartient qu'au Phyſicien, & au Méchanicien, de rechercher la cauſe des changemens, des dérangemens, des maladies que produit dans notre corps l'uſage des choſes corporelles dont nous avons continuellement beſoin pour entretenir, ou rétablir notre ſanté.

SCHOLIE.

Il eſt évident par toutes les remarques que nous avons faites que la connoiſſance de la Phyſique eſt d'une extrême utilité pour parvenir à la découverte des vérités médicinales. C'eſt ce que les plus habiles des anciens Medecins, je dis même des premiers tems, au nombre deſquels on ne balancera pas ſans doute à mettre Hippocrate, ont penſé comme nous. Je n'en veux pas d'autre preuve que ſes Traités de Phyſique, *ſur la nature de l'homme*, *le cœur*, *les lieux dans l'homme*, *les vents*, *les différens régimes*, *la nature de l'air*, *des eaux*, *& des lieux*, où il établit que le régime, & l'air, non-ſeulement produiſent différentes eſpeces de maladies, mais donnent de la ſageſſe, ou appeſantiſſent l'eſprit des hommes. On ne peut donc trop s'étonner qu'il ſe trouve encore parmi les Medecins gens qui prétendent que la Phyſique eſt très-peu utile à la Medecine; fondés principalement ſur la remarque qu'ils ont faite que les affections perverſes de l'ame cauſent diverſes maladies. Quoique nous convenions de cette vérité,

nous n'en comprenons pas mieux que l'ame doive être la cause & le principe de tous les mouvemens, & de toutes les actions. Est-il en effet quelqu'un assez hardi pour entreprendre d'expliquer par ce principe les opérations toutes particulieres, & totalement différentes des causes morbifiques, des médicamens, & des poisons?

XVI. Puisqu'il y a deux fondemens d'une Pathologie véritable, & raisonnée, savoir une observation exacte, & la connoissance de la méchanique du corps, il s'ensuit naturellement que les Anciens qui n'ont pas bâti sur ces fondemens n'ont rien donné de solide dans notre Art.

SCHOLIE.

On ne peut trop louer les Anciens en ce qu'ils ont fait plusieurs remarques sur la nature, sur le génie, le progrès, & l'évenement des maladies; mais comme ils n'avoient qu'une connoissance superficielle de l'Anatomie, & par conséquent de la structure du corps humain, qui est le sujet de cette science, & que d'ailleurs ils ne savoient, ni la Méchanique, ni la Physique,

ſique, & que leurs obſervations ſont en petit nombre, courtes, & incomplettes, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient ſubſtitué preſque partout de purs noms aux vraies cauſes, & qu'ils aient ignoré les véritables cauſes de la vie, de la mort, & des maladies, & les moïens de guérir ces dernieres. On ne peut donc tirer d'utile de leurs écrits, que ce qui concerne l'hiſtoire des maladies. Car les maladies avoient autrefois la même nature qu'aujourd'hui; leur marche eſt toujours, & conſtamment la même; & ſur ce point les obſervations des Anciens, ſi elles étoient en nombre ſuffiſant, auroient le même avantage que celles des Modernes.

XVII. Il eſt étonnant, que, malgré les excellentes découvertes dont on a de nos jours enrichi l'Anatomie, la Phyſique, la Botanique, la Chimie, & la Méchanique, on ait fait ſi peu de progrès dans l'établiſſement d'une vraie Pathologie.

SCHOLIE.

On peut donner pluſieurs raiſons du peu de progrès de la Pathologie. La premiere, que beaucoup de Medecins

modernes négligent de composer des histoires exactes des faits dont ils ont été témoins ; la seconde, qu'ils n'appliquent pas, ou qu'ils appliquent mal aux histoires des maladies, & aux observations, les belles découvertes qui ont été faites dans la Physique. Je ne veux d'autre exemple que celui de la circulation du sang ; & je demande qui en a fait un usage convenable pour réduire en véritable science la Pathologie, & la Therapeutique. Ne voit-on pas au contraire tirer tous les jours des conséquences fausses, suites des principes des Anciens, qu'on s'accorde à rejetter depuis long-tems, & qui sont manifestement contraires aux loix de la circulation ? Une troisiéme raison du peu de progrès de la Pathologie, & qui est sans contredit la principale, c'est que la très-grande partie des Medecins établissent leur doctrine sur des principes supposés, & sur de pures hypotheses, qu'ils se plaisent à en imaginer de nouvelles, & qu'ils tâchent d'attirer l'Antiquité dans leur parti. Il arrive à beaucoup d'entr'eux, ce qui arrive à nombre de ceux qui s'appliquent aux autres Sciences ; c'est

de faire un mauvais usage de leur jugement ; de s'attacher servilement aux sentimens d'autres Docteurs, qu'ils s'imaginent incapables de tromper, & d'être trompés, & de ne vouloir pas se départir de la doctrine qu'ils en ont apprise ; &, ce qui est pis encore, de vouloir à toute force, que leurs opinions s'ajustent aux histoires des maladies, souvent insuffisantes, imparfaites, & mal composées. Voilà les principaux obstacles aux progrès de notre Art.

CHAPITRE II.

Du préjudice que les hypotheses causent à la Medecine.

I. RIEN ne fait plus de tort à la découverte des vérités médicinales, & à la certitude de la Medecine, que la quantité d'hypotheses, d'opinions, & de sectes.

SCHOLIE.

Il y a une différence infinie entre les vérités, & les fictions, qui sont

des ſources fécondes d'hypotheſes, & de varieté dans les opinions. Car la vérité eſt une, ſimple, ſans embarras, & aiſée à entendre; les opinions au contraire ſont pleines de varietés, compoſées, ſouvent éloignées diametralement l'une de l'autre, & difficiles à entendre. Elles ſont d'ailleurs incertaines, & douteuſes; tous attributs qui ne peuvent convenir à la vérité. La vérité encore eſt la fille d'une intelligence ſaine, dégagée, & libre; les opinions, & les hypotheſes, au contraire ſont les enfans d'une imagination vive, & échauffée; enfin le fruit de toutes les vérités eſt l'explication, la démonſtration, ou la découverte d'autres vérités inconnuës; & les opinions ſont des ſources fécondes d'erreurs, & de différens interminables.

II. Les hypotheſes ſont des principes fictifs, qui peuvent ſervir à l'explication de quelques phenomenes, mais ne peuvent s'accorder avec tous ceux qui ſe préſentent.

SCHOLIE.

Si les hypotheſes étoient des principes vrais, & non imaginés, elles ſer-

viroient à l'explication de tous les phenomenes; il ne s'en ensuivroit aucune erreur, & les explications en couleroient naturellement. Au reste, je ne blâme pas en entier les hypotheses; parce qu'elles contiennent ordinairement quelques vérités utiles, quoiqu'elles ne soient point universelles.

III. C'est avec raison que nous avançons comme un principe incontestable qu'on ne peut trop dégager de toutes fictions, hypotheses, & opinions incertaines, un Art qui promet la santé, & une longue vie aux hommes; dont le but est d'en écarter les douleurs, & les maladies; & à qui son excellence mérite à bon droit le surnom de divin.

SCHOLIE.

J'ai regret, & honte de le dire, quoique rien ne soit plus vrai; il y a entre les Medecins une infinité de sentimens différens, non-seulement dans leurs écrits, mais même quand ils sont appellés en consultation. Ils s'accordent rarement; que dis-je? Ils sont souvent diametralement opposés sur la nature, & les causes de la maladie, & plus encore sur la maniere de la traiter, & les

remedes qu'il convient d'emploier. Y a-t'il rien de plus commun que de voir condamner par un second ce que le premier a fait ? Cette diversité d'opinions ne vient que de ce que leur façon de juger, & d'agir, n'est fondée que sur de pures fictions, & sur le jeu d'une imagination erronée, au lieu de l'être sur des démonstrations, & des vérités incontestables. Il est rare en effet de voir des disputes dans les Sciences qui ne sont fondées que sur des vérités, & sur des vérités manifestes, comme sont les Mathematiques ; mais rien n'est plus commun dans celles où la vérité n'est point encore découverte, & qui fourmillent d'incertitude, & d'opinions. Tel est le privilege de la vérité, en qualité de fille d'une intelligence pure, & lumineuse, qu'elle frappe tout à coup les ïeux ausquels elle se présente, qu'elle porte la conviction avec elle-même, & force de lui donner son suffrage ; tandis que les opinions, fruits de la seule imagination, ne font que répandre & laisser des doutes dans l'esprit des hommes, & ne font impression que sur ceux qui ont plus d'imagination, que de juge-

ment; malheur d'autant plus grand, qu'ils saisissent le faux plus avidement, & qu'ils se persuadent aisément que c'est la vérité. Les différentes hypotheses n'entretiennent donc pas seulement la discorde entre les Medecins; elles sont même pernicieuses aux Malades, & avilissent, même parmi le commun des hommes, une profession qu'on ne sauroit trop estimer. Ce mal au reste n'est pas nouveau. Hippocrate s'en plaignoit aussi amerement que nous. *Le peuple*, dit-il, *est si éloigné de respecter la Medecine, qu'il s'imagine au contraire que c'est un être de raison. Il y a tant de différence entre les façons de penser de ceux qui la professent, quand ils ont à traiter des maladies aiguës, que l'un condamne comme pernicieux, ce que l'autre trouve excellent; de sorte que par cette raison le peuple la regarde comme purement conjecturale, & incertaine.* (a) Il faut donc souhaiter ardemment, (& y travailler de toutes

(a) *Calumniam incurrit tota Ars apud vulgus adeo magnam, ut neque omnino Medicinam esse putent. Nam in acutis morbis in tantum in se differunt artifices, ut quæ alter exhibet, optima esse putans, ea alter jam mala existimet; & fere ob id Artem vaticinationi similem esse dixerint.* Hipp. *Lib. de Vict. in Acut.* §. 4.

ſes forces) que notre Art ſe débarraſſe de toutes les hypotheſes pernicieuſes dont il eſt accablé ; au moïen de quoi il y a tout lieu d'eſpérer qu'on verra la fin des contradictions, des diſputes, des haines, & des animoſités qu'on a vû régner juſqu'à ce jour entre les Medecins, au grand préjudice de la Medecine, & des Malades.

IV. On peut réduire les hypotheſes médicinales à trois eſpeces ; l'une a pour objet la cauſe, ou le principe qui opere, régle, & conduit toutes les actions qui ſe font dans le corps ; la ſeconde, les cauſes des maladies ; & la troiſiéme, la méthode de traiter les maladies, & de juger des vertus des remedes.

SCHOLIE.

Toutes les hypotheſes médicinales ne doivent pas être miſes au même rang, & les unes ſont préférables aux autres. Car il y en a beaucoup qui ne roulent que ſur des choſes qui ne tombent, ni ſous les ſens, ni ſous l'intelligence, dont on ne peut concevoir l'exiſtence ; pendant que d'autres ne ſont contraires, ni à l'un, ni à l'autre,

& qu'on ne peut leur reprocher que leur insuffisance à satisfaire aux explications, ou aux conséquences qu'on a besoin d'en tirer.

V. Les plus mauvaises de toutes les hypotheses sont celles qui établissent de purs noms pour causes universelles de la vie, de la santé, de la conservation, de la guérison, en un mot, de tout ce qui se fait dans le corps; parce qu'elles sont entierement inutiles dans la spéculation, & dans la pratique.

SCHOLIE.

On doit sans contredit mettre dans cette classe celles des Anciens, qui n'aiant jamais connu la structure du corps, ni par conséquent les mouvemens qui en sont les suites, non plus que la force & la puissance des corps, qui résulte principalement de leur réaction mutuelle, n'ont pû concevoir les vraies causes de la santé, de la vie, ou des maladies, ausquelles ils ont substitué de purs noms qui ne signifient rien, comme la chaleur innée, l'humide radical, l'esprit infus, la nature sage, l'ame douée de prudence, de raison, d'intention; le principe actif,

qui a en lui-même le ſentiment & le mouvement, ſans le recevoir du dehors; le principe qui dirige, meut, & gouverne tout avec ſageſſe; l'eſprit vital doué des facultés néceſſaires. Nous mettrons encore dans la même claſſe les rêveries de quelques Modernes, comme l'Archée de Van-helmont, ſon duum-virat, & ſa direction occulte de la vie, l'ame ſenſitive nichée dans l'orifice gauche du ventricule, la flamme de la vie, le phoſphore du cœur & du cerveau; tous principes d'une mauvaiſe Medecine, qui ne doivent leur être qu'au peu de connoiſſance phyſique de la nature des corps; qu'à l'idée où étoient les Auteurs que les corps ſont purement paſſifs, & dénués entierement de toute action, & de tout mouvement; & qu'à l'attribution qu'ils faiſoient à un principe intérieur, agiſſant avec jugement, dont ils ne peuvent prouver l'exiſtence par aucune raiſon ſolide, & au-deſſus de la réplique, des mouvemens qui ſe font dans le corps humain dans la proportion, l'ordre, & le tems déterminé, & pour des fins certaines; mouvemens, qui ſont les effets de l'art infini avec lequel

notre machine est construite, & de l'action réciproque des solides, & des fluides. Mais je pose comme un principe certain qu'il ne faut jamais remonter à des causes inintelligibles, ou extrêmement difficiles à connoître, tant qu'on en trouvera de manifestes pour expliquer les phenomenes qui se présentent; & si quelques-uns d'eux dépendent de causes que la raison, & le jugement, ne puissent saisir sur le champ, constatons les faits, & gardons le silence sur les causes qui nous sont cachées, plutôt que d'en apporter qu'on ne peut, ni concevoir, ni expliquer, & qui ne sont d'aucun usage, parce qu'elles ne peuvent recevoir d'application à rien de ce qui fait l'objet de la Medecine.

VI. Il faut aussi mettre dans la classe des hypotheses vuides, & très-dangereuses, la doctrine qui assigne pour causes de toutes les maladies l'intemperie des quatre humeurs, qui est celle de Galien, & des Galenistes; ou l'acide, le visqueux, & la bile, comme fait Sylvius; ou l'acide, & le visqueux, comme Bontekoé; ou une infinité de sels, ou de fermens morbifiques,

comme plusieurs Modernes l'ont imaginé.

SCHOLIE.

Bien que toutes ces causes aient beaucoup de force pour déranger les mouvemens naturels, elles sont cependant très-insuffisantes pour l'établissement des classes des causes morbifiques. Car elles ne touchent point aux causes vraies & prochaines qui produisent les maladies, & qui consistent dans le dérangement de l'ordre des mouvemens, & elles ne peuvent servir à expliquer pourquoi certaines maladies sont propres à certains âges, & comment les violentes passions de l'ame, où les poisons produisent si promptement des affections très-graves dans des corps parfaitement sains.

VII. Les hypotheses de ceux qui déduisent toutes les maladies d'une intemperie saline, acre, ou scorbutique, ne méritent pas un meilleur traitement.

SCHOLIE.

Les caustiques sont une preuve sans réplique de la grande énergie des sels,

par les picotemens, les irritations, les corrosions qu'ils causent aux parties solides de notre corps ; mais il y a encore bien d'autres causes qui produisent les maladies, ou les dispositions morbifiques. Car qui peut dans ce systême expliquer les maladies qui viennent de l'abondance du sang, & des liqueurs, & de leur stagnation dans les visceres ? On peut encore moins dans ce systême expliquer la naissance, & les causes, des maladies héréditaires, & de celles qui sont propres à certains âges, & qui sont en grand nombre, & d'une grande violence, ou pourquoi ceux qui s'écartent beaucoup des loix de la tempérance ne deviennent pas aussi-tôt malades.

VIII. La seule abondance excessive du sang & des liqueurs, & la suppression de leurs excretions ne suffit donc pas pour expliquer d'une maniere satisfesante tous les effets des maladies.

SCHOLIE.

Il est sans contredit qu'une assez grande abondance de sang pour faire obstacle à la circulation, est quelquefois la premiere, & la principale cause

de beaucoup de passions, & surtout de passions chroniques; témoin la diminution, la suppression, ou l'arrêt subit, des évacuations par l'utérus, ou les hemorrhoïdes. Mais comment déduira-t'on de ce principe les maladies qui naissent du défaut de sang, ou celles qui attaquent ordinairement ceux qui sont convalescens d'une maladie aiguë, ou chronique, ou qui ont souffert de grandes hemorrhagies; en un mot, qui sont restés fort foibles après quelque accident? Il sera encore bien plus difficile de déduire de cette hypothese la naissance des maladies épidemiques, qui sont en grand nombre, & que produit le vice de l'air, son changement subit, ou la disposition contre nature des saisons. Outre la suppression des évacuations sanguines, celle des évacuations qui se font par le bas ventre, la transpiration insensible, par l'expectoration, cause aussi des maladies très-graves. La plethore, & la stagnation qui en est la suite, & suite si contraire à l'œconomie de notre corps, donne quelquefois naissance aux maladies, & surtout aux chroniques; & la diminution de la pletho-

re contribuë ſans doute merveilleuſement à les détourner ; cependant comme elle donne lieu à des ſtagnations, des ſtaſes, des engorgemens, des obſtructions, des ſchirres, des corruptions, & des exulcerations des viſceres, d'où naiſſent des cachexies, différentes ſortes d'hydropiſie, des fiévres lentes & hectiques, quand ces accidens paroiſſent, il ne s'agit plus en traitant ces maladies d'avoir attention à la cauſe premiere, mais plutôt à ſes effets. La plethore ne ſuffit donc pas pour expliquer les accidens de ces maladies.

IX. On ne peut auſſi donner toute la généralité poſſible à la propoſition qui diroit que le bon état des excrétions ſuffit pour entretenir la vie, & le bon état du corps.

Scholie.

Il n'eſt pas beſoin de prouver que la ſanté, & la vie, ne peuvent ſe ſoutenir long-tems ſans les excrétions. Cependant elles ne ſuffiſent pas abſolument pour la conſervation de la vie, & de la ſanté. Car ſi les ſucs que les excrétions emportent continuellement n'étoient réparés par d'autres louables, & con-

venables, ce ſeroit bien-tôt fait de la vie, & de la ſanté. Le Medecin doit donc, pour conſerver la ſanté, non-ſeulement faire attention aux excrétions, mais à la bonne, ou mauvaiſe qualité, de ce qui entre dans le corps, & y recourir pour trouver la cauſe des maladies.

X. Ce ſeroit encore bleſſer la vérité que d'adopter le ſyſtême de ceux qui prétendent que les cauſes materielles des maladies n'en ſont que les occaſions, & que la nature prudente n'a inſtitué les maladies, que pour faire ſortir ces cauſes du corps.

SCHOLIE.

Il ſeroit fort à ſouhaiter qu'il y eut au-dedans de nous-mêmes un agent capable de prévoir de loin les effets des cauſes morbifiques, & d'en arbitrer, au moins moralement, la force, pour s'armer contre elles de différens mouvemens ſecretoires, réſolutifs, & excrétoires. Mais je ne vois point comment on peut concilier avec un agent ſi ſage une infinité de phenomenes, comme la production de mouvemens très-violens, & même mortels qu'on

remarque dans différens cas, & même pour des causes très-légeres, par exemple à l'occasion des vents renfermés dans les intestins, ou le ventricule, de la piqueure causée aux nerfs par des vers, par le dard d'une guespe, ou quelque instrument piquant, ou par les pointes de l'arsenic qui s'attachent aux membranes de l'estomac. J'ai encore plus de peine à concilier les vûës d'une sagesse, telle que celle qu'on suppose, avec ces resserremens, spasmodiques si considérables qu'elle cause dans les vaisseaux excrétoires, & les extrêmités, pour faire sortir du corps les causes des fiévres, quand je vois que non-seulement ces resserremens causent un dérangement dans la circulation du sang, mais le repoussent dans les vaisseaux de l'intérieur du corps, ce qui retarde l'exclusion des causes morbifiques, surtout quand il y a une maniere beaucoup plus simple, & plus sûre, d'ouvrir les excrétoires, & d'augmenter & d'exciter le mouvement du cœur, & des arteres, d'où dépend l'exclusion de ces causes. Je ne vois point d'ailleurs pourquoi on veut seulement établir des causes occasionelles des mala-

dies, pendant qu'elles ont en elles-mêmes, & de leur propre nature, toute la force néceſſaire pour troubler, déranger, détruire, les mouvemens qui ſe font dans notre machine; c'eſt cependant ce qui eſt clair, & évident, par l'effet de la chaleur exceſſive de l'air, ſa froideur, ſon humidité, les alimens très-forts, & toutes les eſpeces de poiſons. Eſt-il quelqu'un qui oſe refuſer à ces cauſes une puiſſance capable de nuire, qu'elles ne peuvent cependant mettre en action que par un mouvement de trouble, & de deſtruction?

XI. J'eſtime qu'il faut auſſi rapporter aux hypotheſes l'idée de certains Medecins qui regardent comme le principe de la Medecine, & de tous les mouvemens qui entretiennent la vie, & guériſſent les maladies, la nature, ou une ame raiſonnable, qui a de la prudence, des deſſeins, & une ſcience intérieure.

SCHOLIE.

Puiſque ſans ame intelligente il ſe fait non-ſeulement dans l'univers, mais dans les vegetaux, & les animaux, des

mouvemens très-réglés, & subordonnés à une fin déterminée, par quelle raison vraisemblable refuserons-nous à notre corps, qui est composé avec tant d'art, ces mêmes mouvemens qui dérivent plutôt activement que passivement de la disposition de la matiere? Personne ne peut nier que notre corps n'est point une pure machine, & qu'il n'y soit joint un principe d'une nature beaucoup plus parfaite, qui influë sur certains mouvemens des parties, si l'on fait attention qu'ils suivent immédiatement la détermination de la volonté, & que le déréglement des idées trouble le mouvement des solides, & des fluides; mais il n'en faut pas conclure que tous les mouvemens qu'on remarque dans le corps, dépendent de l'ame, puisqu'il est certain qu'avec quelque force qu'elle le veuille, elle ne peut, ni retarder, ni augmenter, le mouvement du cœur, & des arteres, ou le mouvement peristaltique du canal intestinal. D'ailleurs, peut-on ignorer que la sagesse, les inclinations, les mœurs, dépendent beaucoup du mouvement des fluides, & des solides; mouvement à qui les choses corporel-

les cauſent des alterations conſidérables ? Il faut donc établir un commerce mutuel entre l'ame & le corps ; parce qu'à raiſon de ce commerce on peut donner l'explication de pluſieurs phenomenes, & ſoudre pluſieurs difficultés.

XII. La troiſiéme claſſe d'hypotheſes renferme celles qui ont été imaginées ſur la force des remedes, & la maniere de traiter les maladies ; & nous mettons en tête l'idée très-répanduë de l'exiſtence d'une Medecine univerſelle.

SCHOLIE.

Il y a eu, & il y a encore beaucoup d'Auteurs, ſurtout parmi les Chimiſtes qui annoncent avec emphaſe une Medecine propre à guérir toutes les maladies, & ils ajoutent que cette panacée ſe tire principalement de l'or, qui eſt propre à fortifier le principe moteur de notre corps. Si les effets répondoient aux promeſſes, & ſi l'on n'apportoit point de raiſons ſolides pour en prouver la futilité, leur travail ne ſeroit point en pure perte. Mais comme ils ne réaliſent pas leurs pro-

messes, ceux qui savent distinguer les forces de la nature de celles des remedes, ont grande raison de révoquer en doute les merveilleuses vertus de leurs prétendus élixirs. Pour moi, je me suis toujours persuadé que ces remedes universels sont incapables de nuire, parce qu'ils le sont d'agir, & qu'ainsi l'on ne risque point de les emploïer dans toutes les maladies. Car je ne connois dans la nature aucun remede capable d'agir, qui ne le soit de nuire, s'il est mal appliqué. Je sais d'ailleurs que les forces de tous les êtres corporels ne sont pas absoluës, mais seulement conditionelles, & relatives; & j'applique ce principe aux forces des remedes, dont la puissance, bornée à certains effets, varie encore dans l'application, suivant les dispositions des sujets qui en usent, soit en leur faisant du bien, ou du mal. Si l'on fait encore attention que les mouvemens qui sont les causes prochaines des maladies, ne sont pas de même espece, que les uns pêchent par leur augmentation, & leur violence, pendant qu'on reproche aux autres leur diminution, & leur foiblesse, à d'autres l'inégalité, ou le ren-

verſement, comme lorſqu'ils portent les liqueurs du dehors au dedans, on verra clairement que le même remede eſt incapable de rétablir tous ces mouvemens oppoſés, & qui ne ſe reſſemblent qu'en ce qu'ils ſont contre nature. Ce raiſonnement aura encore plus de force ſi l'on met en oppoſition ce remede unique avec une ſi grande quantité de cauſes qui occaſionnent des mouvemens déréglés, & qui pêchent par la quantité, par le défaut, la température, ou le trop d'activité.

XIII. J'en dis autant des remedes honorés du titre de ſpécifiques pour certaines maladies, & qui ſe trouvent en grand nombre.

SCHOLIE.

C'eſt une façon de penſer très-fauſſe que de croire qu'il y a des remedes tellement ſpécifiques dans certaines maladies, qu'ils les guériſſent ſûrement, ou du moins qu'ils les ſoulagent infailliblement. C'eſt l'idée du peuple; c'eſt même celle de beaucoup de Medecins. Auſſi ſi quelque remede de marque leur a réuſſi une, ou deux fois, dans le traitement de quelque ma-

ladie, les voilà disposés à l'emploier, toutes les fois que la même maladie se présente. Mais réussissent-ils toujours? C'est sur quoi je m'en rapporte à leur bonne foi. C'est cependant dans cette idée que l'écorce de Quinquina a été érigée en febrifuge spécifique, le mercure en anti-venerien, le lait en anti-phthisique & anti-arthritique, les martiaux, & les eaux minerales froides en anti-mélancholiques, le castoreum en anti-hysterique, l'Ipecacuanha en anti-dysenterique, l'alemelle, & la pareira brava en anti-nephretique, le sang d'ane en anti-maniaque. Je ne prétens point ôter à ces remedes bien appliqués la gloire qui leur est dûë dans ces maladies; mais je soutiens qu'on ne doit point les administrer indistinctement, & sans attention aux sujets, ou aux causes, & je soutiens encore plus leur insuffisance pour opérer seuls la guérison de toutes ces maladies: & cependant on est à l'affût de tous les spécifiques, & de tous les secrets, quoiqu'il soit certain qu'il n'y en a aucun dans la nature qui mérite ce titre, que la science, & la prudence des Medecins.

XIV. C'eſt encore un préjugé qu'on ne peut trop combattre, que de dire que le même traitement convient à toutes les maladies de même eſpece.

SCHOLIE.

Il eſt étonnant combien on ſe trouve éloigné de compte, quand on veut traiter une maladie quelconque, comme la fiévre quarte, la colique, la ſuppreſſion des régles, l'épilepſie chronique, l'aſthme, &c. de la même maniere qu'on a traité ces maladies une autre fois, bien qu'avec ſuccès. Car on ſe trouve arrêté par la diverſité des cauſes de la même maladie, & par les différentes diſpoſitions des ſujets, qui varient infiniment. Or comme la véritable Medecine conſiſte à trouver la proportion entre les cauſes des maladies, & les forces des remedes, à ſavoir corriger la matiere défectueuſe, & la faire ſortir quand il convient de le faire; il eſt évident qu'on ne peut y réuſſir par un ſeul, & même moïen. Celſe a donc eu raiſon de dire, *Livre III. ch. XI.* que les mêmes ſecours ne conviennent pas à tous les Malades; & Sydenham d'aſſurer, fondé ſur ſa propre

pre expérience, qu'une méthode qui lui a parfaitement réussi dans la guérison d'une fiévre épidemique, par exemple, non-seulement nuit dans un autre tems, mais même donne la mort au Malade. Car chaque maladie, & chaque sujet demande un traitement particulier. Il faut donc bien approfondir, & peser les maladies, & leurs histoires, afin qu'une sérieuse attention sur toutes leurs circonstances fasse trouver au Medecin judicieux la maniere convenable de les traiter. Car la méthode nécessaire pour traiter chaque maladie en particulier comme elle le doit être, ne peut se trouver que par une judiciaire excellente. Aussi meilleur elle est, meilleur est le Medecin.

XV. En traitant les maladies, il ne faut pas trop étendre l'empire de la nature.

SCHOLIE.

Hippocrate a eu raison de le dire, & tous les Medecins Grecs de le répeter; c'est à la nature qu'il appartient de guérir les maladies. On ne sauroit trop dire ce qu'ils entendent dans cette occasion par le terme de *nature*. Car les

Anciens lui ont donné bien des ſignifications différentes. Mais dans le fait il eſt vrai que beaucoup de maladies, ſurtout de maladies aiguës, guériſſent ſans le ſecours du Medecin. La connoiſſance de cette vérité a fait naître à quelques perſonnes la penſée qu'il y a dans notre corps un principe qui ſait comment, en quel tems, dans quelle quantité, & par quel chemin, il doit agir, mouvoir, & faire ſortir la cauſe morbifique, & d'établir en conſéquence que le Medecin doit imiter, & ſuivre cette voie, & cette méthode, & venir au ſecours des efforts que fait ce principe pour le rétabliſſement du Malade. Mais, quoiqu'on ne puiſſe nier que les mouvemens qui ſe font dans notre corps, quelle qu'en ſoit la cauſe, c'eſt-à-dire, matérielle, ou immatérielle, ſuivent le plus ſouvent la proportion, l'ordre, le tems convenables, & que, bien qu'ils ſoient excités par une cauſe morbifique, ils ne tendent pas moins à faire ſortir du corps cette cauſe même à qui ils doivent l'être ; cependant cela n'arrive pas toujours, & il y a beaucoup de maladies, & de mouvemens maladifs,

qui non-seulement ne sont pas salutaires, mais sont au contraire si pernicieux, que le Medecin ne peut les calmer trop tôt. C'est ce qui se voit évidemment dans ces mouvemens, & ces excrétions, que cause une matiere acre & caustique, ou la picqueure des parties nerveuses par des vers, l'irritation qu'y cause une pierre, la stagnation du sang dans le cerveau, les exhalaisons fermentatives qui transmettent les maladies, ou le poison pris intérieurement. D'ailleurs ces mouvemens convulsifs sont inutiles, & ne servent en aucune maniere à enlever la cause des maladies chroniques; comme on le voit dans la maladie hypochondriaque, ou hystérique, & même ils ne font que les augmenter. Il y a même plusieurs maladies chroniques, où la nature ne fait rien, ou très peu, & qu'il n'appartient qu'à l'art de guérir, comme les maladies vénériennes, scorbutiques, ou cachectiques. La nature est également incapable de vaincre un poison narcotique, ou caustique, si l'art ne vient au secours. Il en est de même du cholera-morbus, de la passion iliaque causée

par une hernie, de la colique appellée convulsive, & de l'épilepsie chronique. Il faut donc connoître les justes bornes de l'empire de la nature, avant que d'en tirer des inductions dans la pratique.

XVI. Les fausses hypotheses des Medecins, & leurs préjugés en matiere de Pathologie, ont été causes de plusieurs erreurs, & même très-pernicieuses dans la pratique.

SCHOLIE.

Je pourrois établir cette vérité sur une infinité d'exemples, s'il en étoit besoin; mais je me contente de quelques-uns. Il y a encore beaucoup de Medecins qui redoutent la saignée dans la plûpart des maladies, quelque grand que soit ce remede, ou même n'en veulent point faire usage, sur le fondement que le sang est le trésor de la vie, & qu'ils ne s'imaginent pas qu'il puisse pecher par la quantité. D'autres rejettent totalement les émetiques, parce que, suivant leur systême, la plûpart des maladies aiguës, & chroniques, sont causées par la Plethore, ou la suppression des évacuations de sang ordinai-

res ; causes ausquelles les vomitifs ne remedient pas. Quelques-uns, s'imaginant que les maladies chroniques sont causées par un acide surabondant, ne prescrivent que l'usage des remedes qui absorbent, ou adoucissent l'acide, comme les martiaux, & les alkalis terreux. On n'a pas d'autres raisons pour croire que le Quinquina est un fébrifuge excellent, & presque infaillible dans les fiévres intermittentes, si ce n'est que, suivant l'idée de certains Medecins, il change, & corrige le ferment fébrile qu'ils s'imaginent résider dans les premieres voies. Quelques-uns ont condamné l'usage des remedes tirés du pavot, & des calmans en général, & même du castoreum & des médicamens vaporeux, parce que non-seulement ils ne diminuent point la plethore, & ne facilitent pas les excrétions sanguines, mais qu'ils les empêchent plutôt. Quelques Medecins modernes condamnent l'usage de la saignée dans les fiévres intermittentes, & aiguës, parce que leur systême les engage à croire que le but de la nature dans la guérison des fiévres, n'est pas tant de faire sortir le sang surabon-

dant, que de le consommer. Tous ceux enfin qui supposent que l'acide est rarement cause des maladies, ou même ne l'est pas du tout, jugent qu'il y a peu de cas où l'on puisse emploïer les remedes alkalis, lixiviels, & les sels volatils.

XII. Le Medecin ne peut faire trop d'efforts pour se défaire de tant de préjugés, & d'hypotheses douteuses, qui font plus de tort que de bien à notre science.

SCHOLIE.

S'il faut éviter tout ce qui sent la secte dans quelque science que ce soit, parce que c'est le moïen de s'éloigner de la vérité, il faut le faire avec bien plus de soin en Medecine, parce que les opinions, qui sont des sources fécondes d'erreurs, n'y sont point seulement préjudiciables à l'esprit de celui qui les adopte, comme il arrive dans les autres sciences, mais qu'elles influent sur la pratique d'un art destiné à guérir les maladies, & à éloigner la mort, & causent quelquefois des ravages extrêmes.

XVIII. Le meilleur moïen, & le

plus certain, de se défaire de cette foule d'opinions qui inondent notre Art, est de douter méthodiquement de tout, & de ne se livrer à aucun dogme, sans l'avoir éprouvé à la pierre de touche des observations de pratique, & sans avoir examiné s'il est de quelque usage dans la pratique, & pour la résolution des difficultés qui se présentent dans l'histoire des maladies. De plus comme la Medecine est une philosophie perfectionnée, le Medecin n'y doit rien admettre qui ne soit clairement connu, & démontré, & il doit tellement ranger les vérités connuës, qu'il en tire par voie d'analyse celles qu'il ne connoît pas.

SCHOLIE.

Il seroit fort à souhaiter que dans les Academies, destinées à donner aux Eleves les Elemens des Sciences, on ne leur presentât rien que d'excellent, & de débarrassé de toute erreur, & opinion. En effet on remarque, & Quintilien l'a observé il y a long-tems, que ce qu'on a appris dans la jeunesse fait de fortes impressions, & s'efface rarement de la mémoire. Mais par malheur

il eſt rare qu'on remporte cet avantage des Academies; parce que beaucoup de ceux qui y enſeignent regardent comme un deshonneur de s'écarter des ſentimens qu'ils ont adoptés inconſidérément dans les premiers tems, ou même de les rectifier. Pour moi telle a toujours été ma coutume, & j'en recommande l'uſage à tout le monde; je ne jure ſur la foi de perſonne; je doute méthodiquement de tout; je décide du mérite des ſentimens, par l'uſage qu'on en peut faite dans la pratique; je m'approprie ce que j'y trouve de bon, & je tâche de donner à mes idées, l'ordre, & l'arrangement le plus naturel qu'il m'eſt poſſible. J'eſtime même que c'eſt à ce travail qu'il faut que tous les Savans, amateurs des vérités utiles, qui portent le caractere de la Divinité, ſacrifient tout le tems de leur vie, & je recommande cette pratique, & même de ſe rompre à ce travail, à tous ceux qui ſe chargent d'enſeigner aux autres notre profeſſion. Car il eſt certain que celui qui n'apprend l'art de guérir qu'en liſant, ou en entendant parler, ne peut être qu'un écho qui répete ce qu'il a lû, ou entendu. C'eſt donc avec ſa ſa-

gesse ordinaire qu'Hippocrate (a) assure qu'on sera trompé dans son attente, si l'on espere parvenir à la connoissance du vrai, à travers les écueils des opinions dont la Medecine est remplie, à moins que l'on ne s'exerce avec constance à le chercher.

(a) *Lib. de Pracept. n.* 10.

CHAPITRE III.

Des vérités fondamentales de la Pathologie, qu'il faut tirer de la Physiologie.

I. COMME toute science, & démonstration suppose quelques vérités connuës, qu'on peut regarder comme des principes, desquelles on peut découvrir par voie d'analyse, c'est-à-dire, suivant un certain ordre, & dans une certaine suite, des vérités inconnuës; si l'on veut traiter géometriquement la doctrine des maladies, il faut supposer des vérités démontrées, qui tiennent lieu des principes, & demandes que les Géometres avancent avant de faire leurs démonstrations.

SCHOLIE.

C'eſt de la philoſophie du corps humain vivant, & ſain, ou de la Phyſiologie, qu'il faut tirer la plûpart des vérités qui ſervent de baſe aux démonſtrations pathologiques. Car comme on ne connoît l'oblique, que par comparaiſon à ce qui eſt droit, l'état du corps, quand il eſt en ſanté, doit ſervir de régle pour le connoître en maladie.

II. Une des premieres, & principales vérités qui ſervent à établir une Pathologie ſolide, eſt la vraie définition de la vie, qui n'eſt, ſelon nous, qu'un mouvement circulaire du ſang, & des liqueurs, cauſé par le relâchement, & le reſſerrement ſucceſſifs des ſolides, qui préſerve le corps d'une corruption imminente.

SCHOLIE.

En fait de Mathematique, & de Philoſophie, les vraies définitions des choſes ſont les meilleurs principes de démonſtrations. Auſſi nous ſervirons-nous très-utilement dans nos démonſtrations pathologiques de celle qui ren-

ferme la nature, la génération, & la cause formelle, & efficiente de la vie. En effet le premier, & le principal devoir du Medecin étant de conserver la vie, & d'éloigner la mort, comment le fera-t'il avec raisonnement, s'il ignore les causes de la vie?

III. La vraie définition de la santé, qui est, selon nous, l'intégrité des actions du corps, en conséquence de l'égalité, & de la liberté de la contraction, & du relâchement des solides, & de la circulation, suivies des secretions, & des excrétions dans l'ordre convenable, est encore un des principaux fondement de la Pathologie.

SCHOLIE.

La connoissance entiere, & parfaite des mouvemens de la nature, de leur ordre, de leurs loix, & des avantages qui en reviennent à la santé, est absolument nécessaire pour parvenir à celle des mouvemens qui forment les maladies. La liberté de la circulation consiste dans la facilité que trouve le sang à passer de l'intérieur à l'extérieur du corps, sans rencontrer aucun empêchement dans les vaisseaux qui le por-

tent; son égalité consiste, à n'être, ni trop lente, ni trop vîte, & à garder une juste proportion dans le dégré, la suite, l'ordre, & le tems. Ces mouvemens sont de telle nature, qu'ils gouvernent toutes les fonctions vitales, naturelles, animales, suivant les loix & l'institution de la nature.

IV. Les mouvemens qui se font dans l'économie de notre corps, sont de deux especes; car ils se font dans les parties solides, ou dans les fluides.

V. Ceux qui se font dans les solides, sont extrêmement simples; car ils consistent seulement dans la contraction, & le relâchement alternatifs, que les Grecs appellent systole, & diastole; & ces deux mouvemens sont les causes de l'impulsion des fluides, de leur mouvement progressif, de leur circulation, des secretions, & des excrétions.

VI. Ces deux mouvemens, tout simples qu'ils sont, sont les seules causes des effets merveilleux qu'on remarque dans le corps. Il y a cependant quelque différence d'eux à eux-mêmes, à raison de différentes parties, & on leur donne différens noms qui

leur ſont propres. Ils forment le pouls dans le cœur, & les arteres; le mouvement périſtaltique dans le ventricule, les inteſtins, & les canaux excrétoires de toute eſpece, comme les biliaires, les uretheres; le ton, la force, la réſiſtance, & le reſſort, dans les fibres motrices, & une eſpece de mouvement d'ondulation dans les parties nerveuſes.

VII. Les mouvemens des fluides ſont auſſi de différentes eſpeces; car ils ſont progreſſifs, quand les liqueurs ſont portées d'un lieu dans un autre, & inteſtins, lorſque les parties des liqueurs changent continuellement de ſituation reſpective, & ſont agitées d'un mouvement de tourbillon, & ce ſont ceux qui cauſent la chaleur, & la fluidité.

VIII. Le premier, & le principal des mouvemens progreſſifs, & celui de qui dépendent les inteſtins, & les arteres, eſt le mouvement de circulation.

SCHOLIE.

Les mouvemens ſecretoires qui ſéparent de la maſſe du ſang les ſucs uti-

les, & les excrétoires qui font sortir du corps les superflus, & les pernicieux, suivent tellement le mouvement circulaire du sang, que plus il aborde aux vaisseaux secretoires, & excrétoires avec liberté, & vitesse, plus les secretions, & les excrétions se font promptement, & abondamment, & au contraire. Il y a aussi deux especes de mouvemens intestins, qui sont réglés par le mouvement progressif du sang. Le premier, est celui qui cause la chaleur; le second, celui qui donne de la fluidité aux liqueurs, & fait un mélange exact, & intime de leurs parties solides, & fluides. Car la forte, & continuelle contraction du cœur, & des arteres, presse le sang contre les paroits des arteres, & ses parties sulphureuses s'échauffant par le mouvement intestin, & le broiement qu'elles souffrent, communiquent à tout le corps la chaleur qu'elles ont conçûë; & la contraction des solides, aidée de l'agitation intérieure des parties des liqueurs, mêle intimement les parties solides du sang, avec les fluides, afin qu'elles puissent passer librement par les plus petits vaisseaux capillaires. Il

y a encore deux autres mouvemens intestins des liqueurs, qui ne dépendent pas du mouvement progressif du sang, mais plutôt d'une espece de repos, ou du moins d'un rallentissement du mouvement de cette liqueur. Je les appelle mouvement de fermentation, & de transmutation. Le premier, se voit principalement dans les premieres voies, où il opere la résolution du tissu des alimens, les volatilise, & leur donne une espece d'acidité ; le second, est celui qui fait prendre à une liqueur la forme d'une autre, qui l'adapte à certains pores, & la rend propre à certaines parties ; tel est celui qui change le chyle en sang, la sérosité sulphureuse en bile, le chyle en lait, & qui dans l'état de maladie fait prendre aux humeurs bien temperées la qualité nuisible de celles qui croupissent. Car comme on voit un peu de levain aigrir une masse considérable de farine, un peu de vinaigre, aigrir une grande quantité de vin, de même on voit les humeurs de notre corps, surtout quand elles ont croupi pendant quelque tems, avoir la vertu d'imprimer le caractere pernicieux qu'elles ont contracté

à celles qui viennent s'y mêler.

IX. Le cœur, les arteres, & les solides de toute espece, mettent en mouvement, & en action les fluides, & réglent leur mouvement circulaire; mais comme ils n'ont point de mouvement par eux-mêmes, & de leur nature, il est nécessaire que celui qu'ils ont ait un principe qui leur est étranger.

SCHOLIE.

Les Anciens fesoient dépendre tous les mouvemens qui se font dans les animaux d'une ame, à qui ils donnoient un mouvement intérieur, & qui devenoit le premier mobile. Mais comme on ne conçoit pas ce que c'étoit que cette ame, ni de quelle nature elle étoit, on peut regarder cette cause comme une petition de principe, pour me servir d'une expression usitée en Logique. Car de ce qu'à certaines pensées, certaines impressions, ou même quelque acte de volonté, il se fait des mouvemens dans les parties solides, il ne s'ensuit pas que tous les mouvemens qui se font dans le corps, & surtout ceux qui entretiennent la vie,

&

& la ſanté, doivent ſe rapporter à la même cauſe. Car toutes les perſonnes imbuës des principes d'une Phyſique, & d'une Medecine ſolide, n'ignorent point, ou ne doivent point ignorer, que tous les corps ont une force active innée pour ſe mouvoir; que l'un agit ſur l'autre; que de-là s'enſuivent différens effets; & que les Anciens étoient dans une erreur groſſiere, quand ils penſoient que tous les corps étoient purement paſſifs, & avoient beſoin d'être mis en mouvement par un autre agent, ou ame diſtinguée eſſentiellement de la nature du corps.

X. Le mouvement, la vigueur, le ton, la force de contraction, & de reſſort du cœur, & de toutes les parties motrices, dépendent des fluides extrêmement déliés qui ſont dans le cerveau, les nerfs, & le ſang même.

SCHOLIE.

Ce théoreme étant d'un très-grand uſage pour les explications raiſonnées des maladies, mérite d'etre établi ſur des raiſons ſolides. 1°. Une expérience invariable nous apprend, que tout organe, quelque ſain que ſoit le tiſſu

de ses parties, quelque entier qu'il soit, & exempt de toute lésion, est incapable de faire le moindre mouvement, si on lie, ou l'on coupe, les nerfs, ou les arteres qui s'y distribuent; preuve évidente que son mouvement dépend des fluides que ces parties y apportent. 2°. Voici une expérience que nous avons répetée plusieurs fois, & qui mérite une attention particuliere. Le cœur d'un poisson jetté dans l'eau chaude, peu de tems après avoir été tiré de sa poitrine, cesse de se mouvoir, ce qu'il eut continué de faire encore long-tems; & recommence à se mouvoir, si on le jette dans l'eau froide; d'où je conclud qu'il y a dans le cœur une cause matérielle de mouvement; sans quoi la chaleur, & le froid n'y causeroient pas d'altération. Une autre observation, non moins digne d'être remarquée, c'est que fesant sortir le sang des veines coronaires, au moïen d'une incision, les pulsations cessent tout à coup. Il est donc très-vraisemblable, que non-seulement le fluide qu'apportent les nerfs, mais le sang distribué par les arteres capillaires dans les organes du mouvement, les

fibres motrices, & les membranes musculaires, les nourrissent moins, qu'ils ne servent à leur donner le ressort, la vigueur, & la force de se contracter ; & c'est la raison pourquoi les trop grandes pertes de sang diminuent la force, le ton, & le ressort des solides, & que les forces du corps, quelques affoiblies qu'elles soient, augmentent par la formation d'un sang abondant, & bien conditioné.

XI. La partie la plus dépurée, la plus subtile, étherée, & élastique d'un sang bien constitué, est le principe actif, & moteur de notre corps, & cette partie est principalement engendrée par la portion la plus subtile, & la plus pure de l'air, & des alimens.

SCHOLIE.

Comme on voit dans la nature des fluides extrêmement mobiles, tels que l'air, & la matiere étherée, causer des effets surprenans, il n'y a pas lieu de douter que les parties les plus subtiles de l'air, de l'éther, & des souffres qui se trouvent dans le sang, & la lymphe, n'aient une très-grande force pour causer des mouvemens dans les

corps des animaux ; furtout quand une expérience invariable fait foi que les alimens, & les médicamens composés de parties fubtiles, & même un air pur, augmentent évidemment la force du corps, & que les alimens pefans, & l'air impur les diminuent. C'eft donc dans le fang qu'il faut chercher le tréfor de la vie, & des forces, comme les Anciens y plaçoient leur efprit vital. Hippocrate (*a*) affuroit que l'ame de l'homme fe nourriffoit d'une fubftance pure, & diftinguée, qui fe féparoit du fang ; peut-être par la raifon qu'il remarquoit qu'un fang bien temperé, & bien conftitué, contribuoit beaucoup à entretenir la fageffe.

XII. L'air eft indifpenfablement néceffaire pour entretenir la vie des animaux, tant à raifon de fon reffort, & de fa pefanteur, qu'à caufe de fon mélange avec l'élement très-fimple, & très-agile, de l'éther, que quelques-uns regardent comme une ame, & un efprit, dont l'air eft le véhicule.

SCHOLIE.

Hippocrate a donc raifon de dire,

(a) *Lib. de Cord.* §. 8.

qu'*il faut faire beaucoup d'attention à la force de l'air, parce qu'il influë puiſſamment ſur tout ce qui arrive au corps ;* (a) Et plus bas, que *l'air donne aux hommes les maladies, & la vie*, (b) & que c'eſt ſa corruption qui cauſe les maladies dont les hommes ſont attaqués. Car qu'eſt-ce qui ignore que c'eſt aux changemens que l'air éprouve, que les maladies épidemiques, ſimples, ou peſtilentielles, & celles qui reviennent dans certaines ſaiſons déterminées, doivent leur naiſſance ? D'où il ſuit naturellement, que l'air a plus de force pour alterer la conſtitution du corps, que le régime même ; parce que non-ſeulement l'air dans la reſpiration eſt reçû dans les poumons, & que notre corps en eſt entierement enveloppé, mais qu'il pénétre dans le ſang même au moïen des alimens qui lui ſervent de véhicule. Or ſa peſanteur, & l'augmentation de ſon reſſort dans les poumons, y hâte la circulation du ſang,

(a) *Aër in omnibus quæ corpori accidunt, maximus eſt autor & dominus, cujus potentiam diligenter reſpicere oportet.* Hipp. *Lib. de flatib.* §. 4.

(b) *Mortalibus vitæ ac morborum ægrotis aër eſt autor.* Ibid. §. 6.

l'anime, & le rend propre à parcourir tous les vaisseaux du corps ; ce que son épaisseur le rendoit incapable de faire ; au dehors sa pesanteur conserve l'équilibre entre celui du dedans, & celui de dehors ; & celui qui est contenu dans le sang, à raison de son ressort, & de sa vertu expansive, anime les mouvemens des solides ; de sorte qu'il n'est point étonnant que la force de l'ame, & du corps, augmente, ou diminuë, suivant les différentes dispositions de l'air. Et même si l'on consulte les Anciens, & surtout Hippocrate, on verra clairement que ce qu'ils entendent par l'ame, n'est autre chose que l'air, ou pour mieux dire l'éther. C'est ce que prouvent ces passages, dont l'un tiré de son *Traité du Régime*, porte que *l'ame augmente, & devient très-sage, quand elle est également temperée de feu, & d'eau ;* (a) & un autre, *c'est dans la chaleur que consiste l'ame qui nous fait vivre ;* (b) un troisiéme, *le sang corrompt*

(a) *Anima hominis augetur, sapientissima est, qua ignis & aqua habet temperamentum.* Hipp. *Lib. de Diat.* §. 8.

(b) *Calore continetur anima qua vivimus.* Hipp. *Lib. de Sanit. tuend.*

l'ame ; (a) & enfin, *l'ame des hommes se produit continuellement, c'est-à-dire, vegete jusqu'à la mort.* (b)

XIII. La structure des parties solides, qui sont les organes des mouvemens, ne contribuë pas peu à conserver l'égalité de l'impulsion, & du mouvement du sang.

SCHOLIE.

Personne n'ignore que les parties solides de notre corps ne sont composées que de fibres, & de filamens. Il est donc très-important de connoître la disposition de ces fibres élementaires des parties solides ; si elles sont tenduës, tendres, solides, compactes, flasques, grossieres, épaisses ; parce que, suivant ces dispositions, elles ont plus, ou moins de force pour résister à l'effort des fluides, ou pour les pousser. Il ne l'est pas moins de savoir si le corps est composé de vaisseaux plus gros, & en moindre quantité, ou plus petits, & en plus grande quantité. Car j'estime

(a) *Sanguis animam vitiat.* Ibid.

(b) *Hominum anima semper producitur, id est, vegetatur usque ad mortem.* Hipp. *Lib. VI. Epidem.*

que c'eſt du différent tiſſu, & de la différente ſtructure des parties ſolides, que dépendent pour la plus grande partie les temperamens, & le mouvement du ſang. Et comme la diſpoſition des fibres varie ſuivant l'âge, le ſexe, & même ſuivant la diſpoſition originaire qu'elles reçoivent dans le ſein de la mere, il n'eſt point étonnant que les âges, & les ſexes, aient leurs maladies particulieres, & que quelques-unes ſoient héréditaires.

XIV. C'eſt une loi conſtante du microcoſme, que le maintien des mouvemens vitaux demande une juſte temperature, & proportion dans le ſang, & les humeurs.

SCHOLIE.

L'expanſion, & la contraction libre, & convenable des membranes des vaiſſeaux qui ſervent à la circulation des liqueurs, demande que les humeurs ne pechent, ni par excès, ni par défaut. Car un trop gros volume, ou trop de réſiſtance dans les liqueurs, diminuë conſidérablement le reſſort des vaiſſeaux; ce qui rallentit la circulation, & contribuë beaucoup à cau-

ſer

ſer des ſtagnations, & des corruptions des liqueurs; & ſi elles ſont en trop petite quantité, la dilatation des vaiſſeaux eſt inſuffiſante, pour qu'elles puiſſent ſe diſtribuer aux extrêmités des vaiſſeaux capillaires des membranes qui compoſent les canaux qu'elles parcourent, & qui doivent aider leur mouvement de reſſort. Il ne faut donc point s'étonner, que dans ce cas la pulſation du cœur, & des arteres devienne plus languiſſante, & que tout le corps s'affoibliſſe.

XV. C'eſt encore une loi de la nature, pour que le ſang ſoit propre à entretenir les mouvemens vitaux, que les parties eſſentielles dont il eſt compoſé ſoient exactement mélangées.

SCHOLIE.

Les élèmens dont le ſang eſt compoſé, ſont l'huile, le ſouffre, la terre, & l'eau, & la perfection de leur mélange, conſiſte en ce que le ſolide ne ſoit que la quatriéme partie du tout, ou aux environs; comme il paroît par l'évaporation faite à feu lent du ſang d'un homme ſain. On ne peut déterminer de même la proportion du principe ſul-

phureux au terreux, par rapport au changement qu'y causent la différence des alimens, & les mouvemens progressif, & intestin du sang. Il étoit nécessaire que le fluide excedât le solide dans la proportion marquée, afin que le mélange qui en résulte, put passer librement par les défilés extrêmement étroits qu'on trouve par toute notre machine, qui est entierement hydraulique.

XVI. La même loi de la nature veut qu'il y ait un mélange exact des parties solides, sulphureuses, terreuses, & mucilagineuses.

SCHOLIE.

A faute du mélange exact des solides & des fluides, ces derniers se separeroient aisément des autres; ce qui causeroit nécessairement des obstructions d'une partie des petits vaisseaux. C'est pour prévenir cet inconvenient, que la prévoiante nature a composé plusieurs visceres, surtout les poumons, & la rate, d'un nombre infini de petits vaisseaux, dont la pression, & la contraction obligeant le sang de passer par une infinité de détroits, séparent ses

parties solides en globules très-petits, qui, nageant dans le liquide qui les environne, ont plus de facilité à achever leur circulation par tout le corps. Et c'est par cette raison que l'obstruction qui se forme dans ces visceres, favorise la génération de beaucoup de maladies, en causant des altérations essentielles au tissu du sang.

XVII. Il est aussi dans l'ordre, & conforme aux loix que la nature a établies pour la conservation du microcosme, que le sang soit bien temperé, c'est-à-dire, dégagé, & purifié de toutes parties salines, sulphureuses, mucilagineuses, excrémenteuses; sans quoi il y a du dérangement dans les fonctions qui se font dans le corps humain.

SCHOLIE.

C'est par cette raison que la nature a tant multiplié les excrétoires, qui doivent donner continuellement issuë aux parties inutiles, & usées, de différentes especes. Car plus le sang est chargé d'impuretés excrémenteuses, moins il convient pour la santé; il devient même une cause de maladie, & de la

mort. Par où l'on peut juger de l'extrême néceſſité des excrétions pour conſerver la ſanté, & la vie.

XVIII. Les mouvemens vitaux du ſang, que nous avons appellé progreſſif, & inteſtin, ſont de telle nature, qu'ils détruiſent à la fin le mélange exact du ſang le meilleur, & le mieux proportionné, & le rendent intemperé, & inutile à la conſervation de la vie. De-là vient qu'il eſt néceſſaire que les parties inutiles, & excrémenteuſes ſe ſéparent, & ſoient pouſſées hors du corps, & remplacées par d'autres d'une nature témperée.

SCHOLIE.

Ce theoreme fait toucher au doigt la raiſon pourquoi l'on ne peut vivre long-tems, être fort, ou jouir d'une bonne ſanté, ſans alimens, & ſans excrétions. Car la chaleur, qui n'eſt autre choſe que le mouvement inteſtin du ſang, en conſéquence du mouvement progreſſif, attaque ſans ceſſe la temperature de cette liqueur, qu'elle change en excrémens ſalins-ſulphureux, mucilagineux, dipoſé à la corruption, de ſorte qu'elle a conti-

nuellement besoin d'être rafraîchie par l'association de nouveaux sucs bien conditionnés. C'est donc au moïen de l'alternative continuelle de sucs introduits dans le corps, & d'expulsion d'autres, qu'il se conserve, & se préserve de la corruption : C'est donc avec sa sagesse ordinaire, qu'Hippocrate (*a*) demande pour la santé de l'homme, & la bonne disposition de tout le corps, l'intégrité de toutes les circulations, de l'usage des alimens, & des secretions. Mais il explique ailleurs plus positivement, & plus particulierement la nature de la santé, qu'il fait consister dans l'alternative réglée de sucs introduits dans la masse du sang, & séparés de ce liquide. Voici comme il en parle. *C'est par le moïen des alimens que les liqueurs viennent dans le corps, & y demeurent. Mais s'il en survient de nouvelles le lendemain, les premieres répanduës partout, & attenuées par la chaleur, sont chassées par les secondes, & prenant avec le tems une mauvaise odeur, sortent avec les excremens grossiers, & l'urine en égale quantité, & en même poids que les alimens qui ont été pris ; ou, s'il en demeure quelque*

(a) Hipp. *Lib. de Insomn.* §. 12.

partie dans le corps, elle en est chassée le troisiéme jour par l'arrivée de nouvelles liqueurs; & c'est ainsi que la santé se conserve. (a) Il dit au même endroit, que *l'humide qui reste dans le corps lui donne de la force*; (b) & un peu aprés, il ajoute, *si l'humide reste plus de trois jours dans le corps, & qu'il s'en joigne d'autre en grande quantité, les veines venant à s'échauffer, & se tendre, il cause plus, ou moins de mal.* (c)

XIX. Enfin c'est une loi de la nature, pour qu'une personne qui ne croît plus, se porte bien, il faut que le poids

(a) *Per ingesta humor ad corpus venit, & in eo manet; si postridie vero alius ad ipsum accedit, tum prior caliditate diffusus, & tenuis factus, à recenti expellitur, & tempore graveolens factus una cum stercore & urina exit copia ipse sibi aequalis, consimilis, & aequilibris; etiamsi pars quadam sit quae maneat in corpore, tamen tertia die si novus influit humor, rursus secedere debet, atque hoc modo sanitas contingere solet.* Hipp. *de morb. Lib. IV.* §. 16.

(b) *Humor in corpore manens robur exhibet.* Ibid.

(c) *Si humor pluribus quam tribus diebus in corpore permaneat, aut alius multus implens accedat, venis calescentibus, & stantibus, majus aut minus malum facit.* Ibid. Ces trois passages ne sont qu'un extrait du texte d'Hippocrate, qu'on trouvera en entier aux p. 503. & 504. de l'édition de ses Œuvres par Foësius.

de ce que les excrétions font sortir, soit égal à celui des alimens qu'il a pris.

SCHOLIE.

Pour prouver cette vérité, qui est d'un très-grand usage en Pathologie, il ne faut qu'une balance. Car si l'on pese exactement une personne, & les alimens liquides, ou solides qu'elle peut prendre en trois jours, alimens, qui, si elle est robuste, & qu'elle fatigue, peuvent monter aisément à cinquante livres, & qu'on la repese après les trois jours, on ne la trouvera pas augmentée de poids, ou, s'il en est autrement, il s'ensuivra plusieurs incommodités. D'où il suit, que dans l'état de santé, l'on perd autant que l'on gagne. Il est donc très-important pour prévenir les maladies, & s'assurer de la santé, d'examiner attentivement si les excrétions répondent aux alimens qui ont été pris. Car si elles n'y répondent pas, les semences des maladies sont déja jettées. Et en effet, tout l'art de la Diettetique se réduit à entretenir cette proportion.

XX. Suivant le calcul de Sancto-

rius, l'excrétion qui se fait par la transpiration insensible est beaucoup plus considerable qu'aucune autre. Ainsi sa suppression, ou sa diminution, porte beaucoup de préjudice à la santé.

SCHOLIE.

C'est donc avec vérité, & justesse, qu'Hippocrate avance ce principe, que *si l'on trouve la juste mesure d'alimens, & de travail qui convient à chaque sujet, de sorte qu'on ne peche, ni par excès, ni par deffaut, on a trouvé le moïen sûr de conserver la santé.* (a) La raison en est claire; puisqu'il est notoire que le travail, & l'exercice du corps, animent parfaitement la circulation du sang, & par conséquent excitent, & augmentent la transpiration.

XXI. Comme la force du mouvement péristaltique doit pousser sans cesse vers le dehors du corps les feces qui restent dans les intestins après la solution, & l'extraction des alimens,

(a) *Si inventa fuerit ciborum mensura, & laborum ad unamquamque naturam numerus, ita ut excessus neque supra, neque infra modum fiat, inventa sane exacte fuerit hominibus sanitas.* Hipp. *Lib. I. de Diat.* §. 3.

& avec elles le ſuperflu de la bile, & beaucoup de mucoſité, il eſt évident que rien ne contribuë plus à entretenir la ſanté, que la conſervation de la liberté, de l'égalité, & du degré convenable de force de ce mouvement, & que ſon dérangement cauſe au corps des maladies très-ſérieuſes.

SCHOLIE.

Il eſt inconcevable combien une liberté convenable du ventre, qui a ſa cauſe dans la juſteſſe du mouvement périſtaltique, ou vermiculaire des inteſtins, contribuë à entretenir la ſanté, & à éloigner les maladies. Un autre avantage du bon état du mouvement périſtaltique, c'eſt que la diſſolution des alimens, leur extraction parfaite, l'entrée du chyle dans les veines lactées, & ſon mouvement progreſſif dans ces mêmes veines, ſe font beaucoup mieux. C'eſt donc travailler très-utilement à la conſervation de ſa ſanté, que de ſe mettre parfaitement au fait des choſes qui peuvent conſerver, détruire, ou affoiblir le mouvement périſtaltique.

XXII. Comme les excrétions ne ſont

presque jamais géometriquement proportionnées à la quantité d'alimens qu'on a pris, & que les corps de certains sujets sont plus disposés que d'autres à amasser une grande quantité de sucs, que quelques-uns y contribuent par leur vie oisive, & sédentaire, il se fait ordinairement plus de sang, qu'il n'en est besoin pour la nourriture du corps, & la conservation de l'égalité des mouvemens vitaux; comme on le remarque principalement dans les femmes, & dans les hommes d'un tempérament sanguin, & qui ont l'habitude du corps spongieuse. C'est donc avec beaucoup d'utilité qu'il survient dans cet état un mouvement spasmodique contre nature, qui évacue le superflu des humeurs, même bien conditionnées, chez les femmes par les vaisseaux de l'uterus, & chez les hommes, par les hemorrhoïdaux.

XXIII. On ne sauroit dire combien ces excrétions sanguines sont salutaires. Il n'est donc pas étonnant, que leur dérangement, ou leur suppression, produite par une cause violente, engendre une si grande quantité de maladies, comme on le fera voir plus au long.

XXIV. Puiſque rien ne contribuë plus à la ſanté, & à la vie, que la liberté qu'ont les liqueurs de circuler ſans ceſſe dans notre corps, machine purement hydraulique, & uniquement tiſſuë de vaiſſeaux, & même de s'écouler quand il en eſt beſoin, il s'enſuit qu'il faut non-ſeulement que ces liqueurs ſoient fluides, mais que les infiniment petits canaux dont ſont compoſés, ſurtout les vaiſſeaux ſecretoires, & excrétoires, ſe maintiennent ouverts, & ne s'affaiſſent pas.

SCHOLIE.

Par où l'on voit clairement combien eſt nuiſible, & contraire à la ſanté, l'épaiſſeur, ou la viſcoſité du ſang, & des humeurs. En effet, elles deviennent une ſource féconde d'obſtructions dans les petits canaux qui compoſent preſque tous les viſceres. Or je ne crois pas qu'on trouve de Medecins qui oſent nier que les obſtructions des viſceres, qui dégénérent promptement en ſchirre, ou en corruption, ne ſoient les cauſes d'une grande quantité de maladies chroniques.

XXV. Puis donc que la baſe de la

conſervation de notre corps, très-diſpoſé de lui-même à la putrefaction, eſt l'écoulement continuel des liqueurs inutiles, & intemperées, & l'abord continuel de liqueurs bénignes, & bien conditionnées, il faut faire uſage de ce qui entretient les excrétions, & de ce qui peut utilement remplacer ce qu'elles font perdre.

SCHOLIE.

C'eſt ce que fait l'uſage raiſonnable des ſix choſes que Galien a appellées non naturelles. Car c'eſt lui qui donne la ſanté, & la vie, comme l'abus de ces mêmes choſes cauſe les maladies, & la mort. Quelques-unes de ces choſes, comme les alimens, le repos de l'eſprit, & du corps, le ſommeil, contribuent à produire, & retenir les ſucs utiles à notre corps; d'autres, comme le mouvement, & l'exercice, & la veille font ſortir celles qui ſont inutiles. Quant à l'air, & aux paſſions de l'ame, telle eſt leur nature, que ſelon leurs différentes diſpoſitions, ils affectent principalement les parties ſolides, & leur impriment différens mouvemens.

XXVI. L'usage des choses non naturelles étant indispensable pour la conservation de la vie, & de la santé, & étant cause de la mort, & des maladies, le Medecin ne peut trop s'appliquer à connoître ce qui est nuisible, & propre à causer des maladies, & ce qui peut faire l'effet contraire.

SCHOLIE.

C'est ce qui fait voir évidemment combien il est utile au Medecin de connoître parfaitement la nature, les forces, & les proprietés de l'air, des eaux, des alimens, des païs, & de la maniere de vivre, & comment toutes ces choses contribuent à la santé, ou à la génération des maladies. C'est une vérité que le soin, & l'exactitude avec lesquels Hippocrate a traité des matieres purement physiques, comme le régime, l'air, les eaux, & les lieux, les alimens, l'usage des choses humides, les vents, prouve qu'il connoissoit parfaitement. Nous parcourrons, Dieu aidant, tous ces articles par la suite, & nous feront voir au long comment chacune de ces choses peut concourir à causer des maladies.

XXVII. Un des principaux fondemens de la Pathologie, eſt que notre corps eſt une machine ſi artiſtement compoſée, qu'il y a une telle liaiſon entre ſes parties ſolides, & fluides, qu'elles agiſſent réciproquement l'une contre l'autre, comme il arrive dans les machines de notre invention; & que tout vice, ou léſion, de quelque partie ſolide, ou fluide, influë ſur le tout, & dérange la totalité des mouvemens.

SCHOLIE.

On ne peut rendre raiſon de différens ſymptômes, & ſouvent inſolites, ſans ſavoir parfaitement comment les léſions des parties fluides, à raiſon de leur température, & de leur mouvement, ſe communiquent aux parties ſolides, muſculeuſes, & nerveuſes, & comment les mouvemens déſordonnés de celles-ci dérangent la température, le mélange, & le tiſſu des fluides; & comment une léſion conſidérable d'une partie nerveuſe ſe communique à tout le ſyſtême des nerfs, & des membranes, & cauſe des altérations dans les fluides. Je renvoie ſur ce ſujet

à ma *Dissertation, où j'établis que les mouvemens sympathiques sont le principal fondement de la Pathologie, & de la pratique Medicinale.* (a)

XXVIII. C'est une chose étonnante que la correspondance, & la communication qui se trouvent entre les parties nerveuses, & presque tout le corps.

Scholie.

C'est cependant une vérité que beaucoup d'exemples rendent sensible. Car qu'est-ce qui ne sait pas que la blessure d'un nerf, ou d'un tendon, par exemple, dans une saignée mal faite, la picqueure d'une guespe, la compression violente, le picotement, ou le tiraillement des membranes nerveuses, par un ver, ou des vents, cause des fiévres, des délires, des foiblesses, des mouvemens épileptiques, des convulsions?

XXIX. Le ventricule, & les intestins, sont de toutes les parties celles qui ont les rapports les plus intimes avec les parties nerveuses, & tout le corps.

(a) *Dissertatio de consensu partium præcipuo Pathologiæ, & praxeos Medicæ fundamento.*

SCHOLIE.

C'eſt ce que prouve évidemment, ſans parler d'autres preuves, la quantité de ſymptômes cruels qui naiſſent de l'éroſion du ventricule par un poiſon qui y eſt entré; tels que ſont le froid des extrêmités, accompagné d'une ſueur froide, la difficulté d'uriner, la ſyncope, les convulſions, des tranchées violentes, d'extrêmes inquiétudes dans les parties voiſines du cœur, la difficulté de reſpirer, l'épilepſie, la paralyſie, l'inflammation du goſier, la difficulté d'avaler, les agitations involontaires, & une infinité d'autres accidens. Auſſi eſt-ce ce merveilleux rapport de l'eſtomac avec tout le corps qui a déterminé Van-helmont à mettre dans l'eſtomac le ſiége de l'ame ſenſitive.

XXX. Il y a un rapport très-étroit, & une communication réciproque entre les opérations animales, le fluide nerveux, & celui du cerveau, & les fonctions vitales.

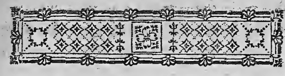
SCHOLIE.

C'eſt par cette raiſon que les bleſſures

res de la tête, accompagnées de picqueure, ou d'irritation de la dure mere, sont suivies de vomissemens, de mouvemens convulsifs, & même de fiévres; que l'extravasation du sang dans la base du cerveau, arrête enfin le mouvement du cœur, & des arteres; que la force, le sentiment, & la nutrition diminuent dans les parties paralytiques, que la circulation du sang s'y rallentit, & que le pouls y devient plus foible; que dans les passions violentes, comme la colere, le cœur palpite, & se contracte très-fortement, de sorte que le sang coule dans les vaisseaux, comme pendant la fiévre; que la fraïeur resserre les parties extérieures du corps, arrête le sang dans le voisinage du cœur, rend le pouls petit, foible, & inégal; que les longs chagrins, les longues inquiétudes, les méditations profondes, dérangent la tension, & le mouvement péristaltique de l'estomac, & des intestins, & troublent la digestion, & les excrétions qui se font par le bas ventre; que le dérangement de l'imagination imprime aux visceres un mouvement étranger, comme le vomissement, ou l'en-

vie de vomir à la préſence d'un objet déſagréable, un influx abondant du ſang, & du ſuc nerveux dans les parties génitales à l'aſpect d'une femme aimable, & les marques avec leſquelles naît quelquefois le fetus, à l'occaſion des mouvemens déréglés de l'imagination de la mere; enfin qu'une odeur agréable cauſe de violentes convulſions aux viſceres du bas ventre, & que les déſagréables appaiſent ces mouvemens. Ces exemples ſont des preuves parlantes de la correſpondance intime qu'il y a entre le cerveau, & les nerfs, & les parties ſolides, & fluides de notre corps.





LA PHILOSOPHIE DU CORPS HUMAIN MALADE, OU LA PATHOLOGIE GENERALE.

PREMIERE PARTIE.

De la nature, de la Mort, des Maladies, & des mouvemens Maladifs, & des loix que suit la Nature dans la génération des Maladies, des Symptômes, & des causes des Maladies.

CHAPITRE I.

De la nature, & des causes de la Mort.

I. LA vie étant la marque de la conservation du corps animé, & de lui-même très-disposé à la corruption, au moïen du mouve-

ment interne des solides, & des fluides, & surtout de la circulation du sang, la mort est une destruction totale de la circulation du sang, & la parfaite cessation des mouvemens qui se doivent faire dans les solides, & les fluides, qui entraîne après soi la corruption, & la putrefaction du corps.

SCHOLIE.

Hippocrate a très-bien donné les causes méchaniques de la vie, & de la mort, quand il dit que, *tant qu'un homme est vivant, ses veines sont ouvertes, reçoivent, & laissent sortir les humeurs, & que quand il est mort, elles se ferment, & s'affaissent.* (a) Mais les moins clairvoians s'apperçoivent que les définitions que les Anciens nous ont données de la mort, en disant que c'est la séparation de l'ame & du corps, la cessation des opérations de l'ame sur le corps, la destruction du lien qui unit la chaleur innée & l'humide radical, ou, suivant Galien, l'abbattement, ou la des-

(a) *Donec vivit homo vena aperta sunt, & suscipiunt & dimittunt humorem; ubi vero mortuus fuerit, clauduntur, & extenuantur.* Hipp. *Lib. IV. de Morb.* §. 11.

ſtruction totale des forces, ou des puiſſances du corps, par le défaut de la chaleur innée dans le cœur, ne ſont rien moins que parfaites, & complettes. Car ces termes, d'ame, de chaleur innée, d'humide radical, que l'ignorance a inventés, & que les Anciens nous ont donnés pour des cauſes de la vie, ne préſentent point une idée aſſez claire pour connoître par oppoſition ce que c'eſt que la mort, & pour ſervir de baſe à un raiſonnement ſolide; ce qui eſt cependant eſſentiel à une définition réelle. Il faut pourtant excuſer ces erreurs dans les Anciens, qui ne connoiſſoient point la circulation du ſang, découverte d'un prix infini, & à qui, entr'autres obligations, nous avons celle de ſavoir, que quand l'abord de cette liqueur dans une partie, ou dans tout le corps, ou ſon retour au cœur, trouvent des obſtacles inſurmontables, non-ſeulement toutes les fonctions du corps ceſſent, mais qu'il tombe ſur le champ dans la corruption, & la putrefaction.

II. Une expérience certaine, invariable, & confirmée journellement par des exemples, prouve que l'extinc-

tion totale de la ſyſtole & de la diaſtole du cœur, & des arteres, & la perte complette du ton, & de la force des fibres, cauſe non-ſeulement un arrêt du mouvement progreſſif du ſang, mais l'extinction ſubite des penſées, des ſenſations, de la chaleur, des forces, de la reſpiration, & du mouvement des parties.

SCHOLIE.

Il faut ſe garder de confondre avec la mort, qui eſt une deſtruction ſi complette des mouvemens, qu'ils ne peuvent être rétablis, une ſyncope, qui n'eſt qu'une ceſſation paſſagere du mouvement du cœur, & du ſang, ſuivie cependant de celle des penſées, des ſenſations, des forces, & des mouvemens. La mépriſe ſeroit extrêmement dangereuſe, comme il paroît par le malheureux exemple du reſtaurateur de l'Anatomie, le célébre Veſale, qui, appellé pour ouvrir une femme hyſterique qu'on croioit morte, n'eut point la précaution de bien conſtater le fait, avant de proceder à l'opération. Auſſi à peine eut-il enfoncé le biſtouri, que ſes mouvemens, & ſes cris lui firent

connoître son imprudence; qui rendit cet homme, malgré toutes ses bonnes qualités, l'objet de la haine, & de l'aversion publique, & le précipita dans un abîme de malheurs.

III. Il y a des marques pour distinguer la mort véritable de la syncope qui est son image.

SCHOLIE.

Il est quelquefois très-difficile de distinguer les morts de ceux qui sont attaqués d'une syncope violente, parce que le mouvement alternatif de l'air qui entre dans la poitrine, & en sort; celui du cœur, & des arteres, est tellement imperceptible, qu'il échappe à l'attention la plus scrupuleuse. Il y a cependant des indices certains de la mort, comme la froideur, & la pesanteur du corps, & de toutes ses parties, l'insensibilité aux plus fort sternutatoires qu'on puisse faire entrer dans les narines, l'abolition entiere du mouvement dans la région du cœur, & au col, où les carotides sont situées, enfin l'éclat d'un miroir qu'on a laissé quelque tems appliqué sur la bouche, & qu'on en ôte sans qu'il soit terni;

mais le ſigne le plus certain de la mort eſt un commencement de putrefaction.

IV. Quoique la corruption, ou la putrefaction ne ſoit pas uniquement la cauſe formelle, & complette de la mort, on remarque cependant bien ſouvent qu'elle en eſt la cauſe prochaine, & toujours qu'elle en eſt l'effet.

SCHOLIE.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le corps, ou une de ſes parties, eſt morte, quand elle eſt atteinte de putrefaction, parce que ſon effet eſt de détruire le tiſſu des corps où elle s'engendre; mais il n'eſt pas également vrai que le corps ne ſoit pas mort, parce qu'on ne voit point de veſtige de putrefaction. On eſt tous les jours en état de prouver la vérité de cette propoſition par l'exemple de ceux qui meurent d'une mort violente, cauſée par la bleſſure de quelque partie noble, comme le cœur, quelque grand vaiſſeau, ou la baſe du cerveau, ou enfin par l'excès du froid. Car la putrefaction dépend moins de l'extinction

tion des mouvemens de la machine animale, que du long repos des liqueurs, & de l'action d'une atmosphere chaude, & humide, sur un corps déja rempli d'humidité.

V. Le repos parfait du cœur, & du sang, étant la cause prochaine de la mort, il s'ensuit que tout ce qui peut anneantir la systole, & la diastole du cœur, & le mouvement circulaire du sang, est capable de donner la mort.

VI. C'est avec justesse qu'on remonte aux causes du mouvement du cœur, & de la circulation du sang, pour trouver les vraies causes de la mort, puisque ces causes posées, la vie subsiste, & que leur destruction entraîne la sienne.

VII. La machine du cœur ne peut se mouvoir, sans l'abord du sang par les vaisseaux, du suc nerveux par les nerfs de cette partie, & sans l'entrée du sang dans les poumons. Il faut donc regarder comme cause de mort infaillible ce qui empêche le sang d'aborder à ses ventricules, le fluide nerveux dans les fibres dont il est composé, & l'entrée de l'air dans les poumons.

SCHOLIE.

Nous avons vû dans la Physiologie que, tous les nerfs qui vont au cœur étant coupés, son mouvement cesse; que la diastole du cœur que cause l'abord du sang, est cause de sa systole, & la systole à son tour de la diastole, ou que le sang meut le cœur, & en reçoit à son tour le mouvement. Il faut encore remarquer qu'il y a dans les fibres du cœur une disposition merveilleuse, en conséquence de laquelle leur ressort aide merveilleusement la pression du sang.

VIII. Une violente apoplexie, caussée par l'extravasation du sang du plexus choroïde dans les ventricules du cerveau, & la fracture des vertebres du col, sont des causes de mort subite, à cause de l'interception de circulation du suc nerveux du cerveau, ou de la moëlle de l'épine, que ces accidens empêchent de se porter librement au cœur, & aux visceres.

IX. Une hemorrhagie excessive, une concretion polypeuse, qui bouche l'orifice de quelque vaisseau du cœur, l'in-

terception de l'air, causent une mort subite.

SCHOLIE.

On voit clairement en conséquence de ces principes, pourquoi les blessures considérables des grands vaisseaux, la suffocation dans l'eau, l'étranglement, & la perte du ressort de l'air par le mélange d'exhalaisons sulphureuses, ou de vapeurs de charbons, ont la force de donner si promptement la mort.

X. Il est nécessaire que les blessures de la substance du cœur, surtout si elles penetrent jusqu'aux cavités, causent une mort très-prompte.

SCHOLIE.

C'est ce qui n'arrive pas seulement à cause de l'écoulement du sang, mais, parce que cette machine, de qui dépend le mouvement & l'impulsion des liqueurs, n'est plus entiere, ou est détruite.

XI. Les poisons très-caustiques, la morsure, & la picqure des animaux veneneux, ne causent si promptement la mort, qu'au moïen des convulsions

violentes qu'ils excitent dans tout le ſyſtême membraneux, & nerveux, leſquelles détruiſent entierement l'équilibre des mouvemens des ſolides, & des fluides, & la liberté de celui du cœur, & de la circulation, à raiſon des ſtaſes ſphacéleuſes, & inflammatoires, qu'ils produiſent dans le ventricule.

XII. D'autres poiſons ſont mortels à cauſe d'un ſouffre délié, vaporeux, & narcotique, qui gâte le fluide très-ſubtil, que contiennent les membranes, & les nerfs, & font perdre au cœur, & aux autres ſolides, leur force, & leur contraction.

XIII. Outre ces cauſes de mort violente, il en eſt de naturelles, qui donnent la mort dans les maladies; & entre celles-là, l'atonie, ou le trop grand relâchement des parties ſolides, qui donne lieu aux ſtagnations, à la ſtaſe parfaite des liqueurs, & à leur corruption, mérite de tenir le premier rang.

XIV. On remarque ordinairement dans les corps morts de maladie des épanchemens de ſang, ou d'une ſéroſité corrompuë, dans la poitrine, la tête, le

bas-ventre ; ou des viſceres corrompus, ſphacélés, & ſolides.

SCHOLIE.

C'eſt une choſe très-digne d'être remarquée, que dans la diſſection des corps morts de mort violente, on ne s'apperçoit, ni de mauvaiſe odeur, ni de corruption, & que dans ceux qui ſont morts de maladie, on remarque preſque toujours en les diſſéquant une puanteur conſidérable, de la putrefaction, & de la corruption.

XV. On trouve toujours en ouvrant un corps, ce qui lui a cauſé la mort, qu'elle ſoit naturelle, ou violente.

SCHOLIE.

Il eſt à propos de lire ſur ce ſujet ma *Diſſertation ſur la génération de la mort dans les maladies*, (a) où j'ai apporté beaucoup d'exemples, & d'obſervations de ſujets ouverts, après être morts de différentes maladies, & j'ai fait voir qu'on avoit trouvé partout des liqueurs extravaſées, ou corrompuës, ou des concretions polypeuſes.

(a) *Diſſertatio de generatione mortis in morbis.*

Il faut cependant prendre garde de donner les causes de mort pour celles des maladies, comme font quelques Medecins, qui veulent en imposer aux assistans, en leur fesant croire qu'une maladie causée par une lésion aussi notable de quelque partie, étoit une maladie incurable. Car la mort n'arrive pas sans causes évidentes, & manifestes, mais elles ne sont point toujours celles des maladies; elles en sont plutôt les effets. La question dans l'espece se réduit à savoir si l'on ne pouvoit pas détruire les causes des maladies, & en conséquence empêcher la génération de celles de la mort, que la dissection fait connoître.

XVI. La cause la plus ordinaire de la mort dans les maladies, est la corruption de quelque viscere, ou de quelque partie de l'intérieur du corps, que produisent très-promptement les stases inflammatoires dans les maladies aiguës, & les stagnations du sang, & des liqueurs dans les maladies chroniques.

SCHOLIE.

Pour prouver la vérité de ce theore-

me, il suffit de dire qu'à l'ouverture des corps morts de maladies aiguës, ou chroniques, bien que faite peu d'heures après la mort, on voit souvent au-dedans du corps la plus fétide de toutes les putrefactions. Car les visceres, comme le ventricule, ou quelque partie des intestins, l'épiploon, le foie, la rate, l'uterus, sont sphacélés, & rendent une odeur très-puante, ou bien il y a dans les cavités un épanchement d'une sérosité, ou d'un pus très-fétide, ou l'on trouve çà & là des abscès pleins de matiere purulente; ou enfin on trouve dans la tête des liqueurs extravasées, & corrompuës. D'où l'on a raison de conclure qu'une des causes des plus ordinaires de la mort, est la putrefaction de quelque viscere, & que la putrefaction de tout le corps, est une suite nécessaire de la mort. Je suis donc bien éloigné de dire avec quelques Medecins, que le sphacéle se rencontre si rarement, que de cent mille hommes, à peine en meurt-il un. Je dis au contraire que de cent mille, à peine s'en trouve-t'il un qui meure sans corruption sphacéleuse, & fétide, de quelque partie interne.

XVII. La putrefaction eſt extrêmement contraire à la vie, parce que non-ſeulement elle ôte aux parties ſolides, & fluides, toutes les forces qui les font mouvoir, mais qu'elle cauſe la diſſolution de la ſtructure, & du mélange des unes, & des autres.

SCHOLIE.

La nature de la putrefaction eſt telle, qu'elle ſe répand très-promptement, & ſe communique avec la même vîteſſe aux parties voiſines; & en ſecond lieu, qu'elle abbat en peu de tems toutes les forces, comme il paroît évidemment chez ceux qui ſont malades d'un cancer ulceré, ou qui ont quelque partie extérieure attaquée de ſphacéle.

XVIII. La putrefaction ôte les forces, & enfin la vie, parce qu'elle pénétre, & corrompt par ſa puanteur fermentative cette partie la plus pure du ſang, & du ſuc nerveux, d'où dépendent la force, le ton, & le mouvement du cœur, des fibres élaſtiques, en un mot de toutes les parties ſolides.

SCHOLIE.

On se souviendra que nous avons dit plus haut, que la principale cause du mouvement du cœur, & des autres parties solides, est la partie la plus subtile, sulphureuse, étherée-aërienne du sang, qui se sépare dans le cerveau.

XIX. Donc toute maladie qui cause une prompte corruption dans le corps, détruit aisément les forces, & la vie, & doit passer pour maligne dans un degré éminent.

SCHOLIE.

C'est ce que prouvent les fiévres pestilentielles, petechiales, & autres épidemiques, & exanthematiques malignes, qui sont produites ordinairement par un ferment corruptif, qui dispose le corps à une putrefaction très-prompte. Mais si la corruption putride agit plus lentement, & réside plutôt dans la lymphe, que dans le sang, comme il arrive dans le scorbut, & la maladie vénérienne, quoiqu'elle n'ôte pas si promptement la vie, elle laisse une grande lassitude. Aussi estime-je qu'on doit toujours juger du degré de

malignité, & du danger des maladies par le degré de l'affoiblissement.

XX. La corruption qui cause la mort dans les maladies, est produite par la stase, & le parfait repos du sang, ou par l'extinction totale de sa circulation.

SCHOLIE.

On ne remarque aucune puanteur, ou corruption, tant que le sang circule dans ses vaisseaux ; mais lorsqu'il s'arrête parfaitement, & qu'il perd entierement son mouvement progressif, la mort des parties, ou la corruption sphaceleuse du corps, s'ensuit sur le champ. Hippocrate a donc fort bien expliqué ce que c'est que la vie, en disant, que *c'est le mouvement, & la chaleur du sang*, & ce que c'est que la mort, quand il dit, que *c'est sa congellation, & son repos.* (a)

XXI. La premiere, & la principale intention du Medecin doit donc être d'empêcher dans les maladies toute stase, & tout arrêt parfait du sang,

(a) *A motu & calore sanguinis vita, ab ejus vero congelascentia & quiete mors.* Hipp. *Lib. II. de morb.* §. 8.

afin que la mort ne s'en ensuive pas. C'est à quoi il réussit en conservant, & entretenant les forces avec tout le soin, & toute l'attention possible.

SCHOLIE.

On voit par ce theorême de quelle utilité sont dans les maladies aiguës, & malignes les analeptiques, & les remedes qui causent un mouvement moderé du sang, & une transpiration raisonnable; & combien il y a de danger a emploïer dans ces maladies ce qui arrête les mouvemens, & abbat les forces, comme sont les purgatifs, les saignées, tous les anodins, & somniferes, à quoi nous joindrons ce qui cause du trouble dans l'ame. Plusieurs exemples funestes nous ont appris que rien n'est plus pernicieux dans ces maladies, & que la mort en est très-souvent le fruit.

XXII. La mort qui termine les maladies, vient, ou du trop grand affoiblissement, ou d'un spasme qui la précede.

SCHOLIE.

La chaleur excessive, les veilles

continuelles, la longue abſtinence, le ferment malin qui ſe trouve mêlé au ſang, venant à détruire dans les fiévres continuës la temperature des ſucs bien conditionnés, & le mêlange naturel du ſang, détruit en même tems les forces qui conſervent les mouvemens des ſolides, & des fluides; ce qui fait que le ſang commence à ſe corrompre dans différentes parties, ſurtout dans le cerveau, les poumons, quelque viſcere du bas ventre, le ventricule, ou les inteſtins, corruption qui affoiblit le mouvement du cœur, & des arteres. Je pourrois apporter une infinité d'exemples de Malades qui ſe ſont cauſé une mort ſubite, & inopinée dans des maladies aiguës qui les avoient fort affoiblis, pour s'être tenu ſur leur ſéant un peu trop long-tems. La raiſon de cet accident, eſt, que dans cette ſituation le ſang trouve plus de difficulté à monter au cerveau, ſurtout à cauſe de l'affoibliſſement du mouvement du cœur. S'il ceſſe donc d'y monter, ou s'il n'y monte pas en ſuffiſante quantité, le ſuc nerveux n'eſt plus pouſſé dans les fibres du cœur, & ſon mouvement s'arrête entierement. C'eſt donc

avec raison, qu'Hippocrate *regarde comme un mal dans toutes les maladies aiguës, que le Malade soit assis sur son séant pendant la force de la maladie* (a). Il arrive encore fort souvent que le Malade meurt dans la force, & l'état des fiévres aiguës par une congestion de sang qui se fait dans le cerveau, fort affoibli d'ailleurs par la maladie, congestion occasionnée par la roideur & la tension convulsive des extrêmités, & qui cause une stase, une inflammation dans les méninges, ou une convulsion mortelle, si une hemorrhagie par le nés ne vient au secours. C'est donc un très-mauvais signe, & un signe mortel, si, surtout en jour impair, jour où, suivant Hippocrate (b), & l'expérience, il est ordinaire que meurent les Malades attaqués de fiévres aiguës, petites veroles, pourpre miliaire, fiévres pétechiales, & autres épidemiques aiguës & malignes, il survient un frisson avec des urines claires, & des rêveries sans hemorrhagie. Car il est

(a) *In omnibus acutis morbis malum, si æger erectus in vigore morbi sedeat.* Hipp. *Lib. Prænot.* §. 4.

(b) Hipp. *Lib. II. Epid. Sect.* 3.

très-vrai, comme Hippocrate le remarque (*a*), que le friſſon eſt mortel dans les maladies aiguës, lorſque le corps eſt affoibli. On voit auſſi du même coup d'œil, pourquoi la noirceur des ongles, les doigts froids & reſſerrés, les levres pendantes, & froides, les oreilles froides & reſſerrés, les tempes affaiſſés ſont des ſignes de mort prochaine.

XXIII. Le défaut des forces eſt une ſuite ordinaire de la vieilleſſe, & tous les hommes doivent tribut à la mort, avec quelque exactitude qu'ils ſuivent le régime le plus ſalutaire.

SCHOLIE.

Quelque pur que ſoit l'air qu'il reſpire, qui eſt cependant en cet état le meilleur ſoutien des forces, & des eſprits, quelque exactitude qu'il ait dans l'uſage des alimens les plus ſains, quelque calme qui régne dans ſon ame, une extrême vieilleſſe ôtera cependant à l'homme la force, & la vie. Ce n'eſt donc point dans les fluides, mais dans le tiſſu des ſolides, qui change conſidérablement dans les différens âges;

(a) Hipp. *Prædict. Coac.*

qu'il faut chercher la cause de ces effets.

XXIV. La cause véritable, & méchanique du deffaut des forces, & de la mort des personnes fort âgées paroît être la trop grande solidité, & la dureté des fibres, & des membranes, & le vice des vaisseaux devenus trop étroits.

SCHOLIE.

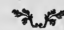
C'est une observation constante, & invariable que les fibres, & membranes, qui sont les principales parties qui entrent dans la composition des vaisseaux du corps, deviennent d'autant plus dures, & plus denses; que les animaux deviennent plus vieux; ce qui rend leurs chairs plus difficiles à digerer. Or tous les Anatomistes savent que c'est par l'entremise de vaisseaux capillaires extrêmement petits, qu'il se sépare dans le cerveau, pour être conduites dans les nerfs, & les membranes, des liqueurs indispensablement nécessaires aux forces & au mouvement. Il est également connu que les petits vaisseaux qui sont sous la peau font sortir du corps une liqueur excrementeuse extrêmement déliée. Les membranes étant

donc devenuës plus dures, & plus épaiſſes dans un âge décrépit, les canaux qu'elles forment deviennent plus étroits, ou ſe bouchent entierement, deſorte que les liqueurs néceſſaires à la nutrition, & au mouvement, ne peuvent plus ſe diſtribuer en ſuffiſante quantité dans les parties, ni les excrementeuſes ſortir du corps. Il n'eſt donc point étonnant que les organes des mouvemens, & des ſentimens, ſoient deſtitués de leurs fonctions, & que les ſucs, bons par eux-mêmes, ſoient gâtés par le mêlange d'impuretés excrementeuſes. La nutrition ne ſe fait donc plus dans les organes des ſens, les forces manquent, des liqueurs excrementeuſes s'amaſſent dans le corps; par conſéquent il eſt néceſſaire, & inévitable qu'il arrive une ſtagnation, & enfin un repos parfait du ſang, & des humeurs. Puis donc que la mort dans les vieillards a des cauſes méchaniques, & dépendantes de la conformation des parties ſolides, le ſentiment qui établit la néceſſité de la mort des animaux, ſur le decret de Dieu qui a preſcrit des bornes aux opérations de leur ame, croule par les fondemens.

XXV. Ceux qui ont l'habitude du corps ſpongieuſe, mollaſſe, pleine, & les vaiſſeaux étroits, petits, & en quantité, meurent plus aiſément, & ſe rétabliſſent de leurs maladies plus difficilement que les perſonnes maigres, & qui ont les vaiſſeaux plus larges.

SCHOLIE.

Cette vérité n'a point échappé à Hippocrate, comme il paroît par ſon Aphoriſme 44. de la Sect. II. & il n'eſt pas difficile d'en trouver la cauſe méchanique. Car il ſuffit d'obſerver que les fibres ſolides, & tenduës, ont plus de conſiſtence, & de force motrice, que celles qui ſont lâches, & que la circulation du ſang eſt plus libre dans des vaiſſeaux d'un plus grand diametre, que dans ceux d'un plus petit; d'où il ſuit qu'il ſe fait plus aiſément dans ces derniers des ſtagnations, & des ſtaſes, qui, comme nous l'avons dit, ſont des cauſes de mort, & qu'elles y ſont plus dangereuſes.



CHAPITRE II.

De la nature des Maladies, & des Symptômes.

I. PUisque le corps humain eſt ſujet à beaucoup d'alterations, qui détruiſent non-ſeulement la ſanté, mais même la vie, il eſt indiſpenſable au Medecin, dont le devoir eſt de détourner la mort, & de rétablir la ſanté, de connoître la nature, & les cauſes de ces alterations.

II. Quelques Auteurs définiſſent la maladie, le changement de l'état naturel en un état contre nature.

SCHOLIE.

Cette définition n'eſt, à proprement parler, que celle du nom de maladie; car elle ne renferme, ni l'effet, ni la cauſe du changement dont elle parle. Ce n'eſt point la ſeule définition que les Anciens aient donnée de la maladie, à laquelle on puiſſe reprocher ce défaut. Je n'eſtime pas davantage leur affection

contre nature, leur disposition contre nature, ou leur altération stable des fonctions du corps. Je ne fais pas plus de cas de celles des Modernes qui disent que la maladie est un effort pour mourir, ou une complication de symptôme, ou même un effort, ou bien un mouvement extraordinaire de la nature subordonné a une fin qui est l'expulsion de ce qui est contraire à la temperature du corps, & par conséquent la préservation de la mort, ou de la corruption. Car le terme de *nature* ne donne point d'idée claire, non plus que son effort salutaire; & sur ce principe on ne concevra jamais comment les maladies se terminent si souvent par la mort, ou laissent dans le corps une disposition à d'autres maladies souvent de plus mauvais caractere.

III. On définit bien plus regulierement la maladie, en disant que c'est une altération, & un dérangement notable de proportion, & d'ordre, dans les mouvemens des solides, & des fluides, accelerés, ou retardés dans tout le corps, ou certaines parties, dérangement accompagné d'une lésion considerable des secretions, excretions, &

autres fonctions du corps, tendant à sa conservation, sa destruction, ou à la production d'une disposition à prendre d'autres maladies.

Scholie.

Cette définition, qui explique ce que c'est que la maladie en général, ou qui distingue l'état de maladie de celui de santé, est vraiment réelle; car elle contient non-seulement la raison formelle de la maladie, qui est la lésion, & la dépravation des fonctions, mais encore sa génération, & sa cause prochaine, & continente, qui est le dérangement de proportion des mouvemens dans tout le corps, ou l'une de ses parties, & enfin l'effet de la maladie sur le corps.

IV. Comme la santé consiste dans l'integrité des fonctions du corps, & de l'ame, l'état de maladie consiste dans le dérangement, & la lésion des fonctions de ces deux substances.

V. Il ne faut pas regarder sur le champ comme une maladie toute lésion legere, & passagere des fonctions du corps. Il faut qu'elle soit stable,

& qu'elle continuë pendant quelque têms.

SCHOLIE.

L'homme est obligé de faire usage d'un si grand nombre de choses, qui peuvent altérer, & même déranger puissamment la santé, qu'il ne peut gueres se flatter d'en goûter constamment, & parfaitement les charmes. Aussi ne doit-on pas traiter de maladie une indisposition legere, & passagere, bien qu'elle soit une maniere d'être différente de la santé; on ne doit donner ce nom qu'aux dérangemens, ou aux renversemens durables de l'équilibre, & de l'ordre des mouvemens de la machine du corps. Et comme les causes qui peuvent déranger, & intervertir l'ordre de tous les mouvemens ne sont pas si communes, il est nécessaire qu'on ne soit pas souvent malade.

VI. Dans chaque maladie il y a vice & dépravation, ou des fonctions vitales, telles que sont les forces, la pulsation des arteres, la respiration, la circulation du sang; ou des fonctions animales, telles que l'exercice des sens, le mouvement arbitraire des par-

ties, le sommeil, & la veille, la force, & la consistence de l'esprit ; ou des fonctions naturelles, telles que l'appetit, la digestion, & l'expulsion des parties excrémenteuses par les gros intestins, la vessie, & les excrétoires de la peau.

VII. C'est par le degré de renversement, ou de dérangement de ces fonctions qu'on connoît le degré de force de la maladie, & de la cause qui la produit.

SCHOLIE.

L'effet étant nécessairement proportionné à sa cause, le dérangement considérable des fonctions du corps animé est une marque certaine de la force, & de la puissance, de la cause morbifique.

VIII. Comme la modération, la liberté, l'égalité de la circulation du sang, & des liqueurs, suite nécessaire d'une juste proportion entre la systole, & la diastole, ou le relachement, & la contraction des parties solides qui poussent, & livrent passage aux fluides dans tout le corps, entretient la santé, & les excrétions dans la proportion requise, le déréglement, l'embarras,

l'irrégularité de la circulation du sang, & des liqueurs, causés par le dérangement de proportion entre la systole, & la diastole, ou de tous les solides du corps, ou de certaines parties seulement, à l'occasion de leur augmentation, ou diminution notable, cause un trouble dans les fonctions de la machine, & par conséquent une maladie.

IX. C'est donc le changement notable des mouvemens des solides, & des fluides, ou leur deffaut de proportion, soit qu'ils pêchent par augmentation, ou diminution, qui est la cause premiere, & essentielle des maladies, telle en un mot qu'elle posée la maladie s'ensuit, comme son anéantissement entraîne sa destruction.

SCHOLIE.

Tous les changemens qui se font dans l'univers dépendent du mouvement, & le corps humain est sujet à cette loi comme tous les êtres. C'est le mouvement qui donne la vie; c'est lui qui entretient la santé; c'est aussi lui qui blesse plus ou moins grievement les fonctions dans les maladies, qui se trouve quelquefois tellement disposé

qu'il cauſe la deſtruction du corps, & ſa mort ; & enfin c'eſt lui qui, reparant le deſordre qu'il a cauſé, rétablit la ſanté, & reſtitue les parties leſées en même état où elles étoient avant l'attaque de la maladie. Comme les anciens Medecins ne connoiſſoient pas la circulation du ſang, & qu'ils ne déduiſoient les explications des Phenomenes que des différentes diſpoſitions de la matiere qu'ils ſuppoſoient pêcher par ſa trop grande quantité, ſon intemperie, ſes facultés, ſes différentes qualités, au lieu de remonter aux mouvemens des ſolides, & des fluides, ils n'ont pû donner en Pathologie rien de ſolide, ou de démonſtratif ; c'eſt ce qui paroît clairement par leurs ouvrages dogmatiques, dont la plus grande partie, qui auroit dû être emploïée à expliquer les cauſes des maladies, & des ſymptômes, ne préſente que de pures fictions, auſquelles ils ont taché de donner le plus de vraiſemblance qu'il a été poſſible.

X. Les mouvemens des fluides qu'on obſerve dans le corps malade ſont principalement de deux eſpeces ; car les liqueurs ſe portent du centre à la circon-

férence,

férence, ou de l'intérieur du corps à l'extérieur ; ou la direction de leur mouvement est opposée, c'est-à-dire de la circonférence, ou des parties extérieures, & des extrêmités, au centre, ou aux parties intérieures.

SCHOLIE.

Les mouvemens dont la direction est du centre à la circonférence ne sont pas si contraires à la nature, & produisent souvent des effets salutaires, surtout s'ils sont forts, & véhemens, parce qu'ils servent à faire sortir du corps les impuretés excrémenteuses. Il n'en est pas de même de ceux qui ont une direction opposée, lesquels sont extrêmement contraires au corps, & méritent par excellence le nom de maladifs, parce que de leur nature ils sont toujours nuisibles, qu'ils ne deviennent utiles que par accident, & que leur violence cause ordinairement la destruction du méchanisme qui entretient la vie du corps.

XI. Si l'augmentation considérable de la contraction du cœur, & des arteres fait circuler le sang avec vîtesse, & impétuosité dans tout le systême vascu-

leux, ce mouvement s'appelle fébril, & se connoît à une chaleur immoderée, & la vîtesse du pouls.

XII. Si la contraction des solides membraneux, & principalement de la dure mere, devient trop forte, le suc nerveux se porte trop rapidement aux parties destinées aux mouvemens volontaires, & cause dans les muscles trop de tension, de contraction, d'agitation; & ce mouvement se nomme épileptique.

XIII. La trop grande augmentation du mouvement péristaltique, qui, dans l'état naturel consiste dans l'alternative d'une contraction, & d'une dilatation douces, qui n'est pas seulement propre aux intestins, mais appartient aussi aux canaux excrétoires de différens volumes, & sa trop grande vivacité, précipite les excrétions qui se font par le bas ventre, la peau, la vessie, & les canaux biliaires.

XIV. Le mouvement systaltique ne peut augmenter dans les glandes conglobées, dont la fonction est d'aider par leur resserrement le mouvement progressif de la lymphe dans les vaisseaux qui lui sont destinés, sans acce-

lérer le mouvement, & l'excrétion de la lymphe, & même de la salive.

XV. On appelle spasme le resserrement, ou la contraction des parties quelconques du corps, soit qu'elles soient tissuës de fibres musculeuses, membraneuses, ou nerveuses.

XVI. Il y a deux especes de spasmes, l'universel, & le particulier. Le premier commence par les extrêmités, & les parties les plus éloignées du centre, & affecte tout le systéme des fibres charnuës, & des vaisseaux, qui sont composés de membranes nerveuses, & musculeuses. Ce mouvement se remarque principalement au commencement des fiévres intermittentes, dans les accès des maladies chroniques, & dans les affections spasmodiques, & se connoît par un roidissement, un frissonnement, un froid, un resserrrement de l'habitude du corps, une inquiétude des parties intérieures la dureté, & la foiblesse de la pulsation des arteres.

XVII. Lorsque le spasme se communique, des extrêmités, où il a commencé, aux membranes douées d'un sentiment exquis, & surtout aux mem-

branes du cerveau, & aux nerfs de cette partie, il dégénere en épilepsie; mais s'il n'attaque que les nerfs qui vont à certaines parties, ou ceux qui sortent de la moëlle de l'épine, il ne cause que des mouvemens convulsifs.

SCHOLIE.

Il n'est pas rare que les vives douleurs que les enfans ressentent dans les intestins, ou celles que leur causent les dents qui ont peine à sortir, & les grandes douleurs des intestins dans les adultes, ou celles qui accompagnent le calcul, & la cardialgie, dégénerent en mouvemens épileptiques. Nous voïons même souvent les accès épileptiques commencer par les extrêmités, comme les doigts des pieds; d'autres disent que la premiere impression que l'accès leur fasse sentir, commence dans les intestins, d'où elle se communique à la tête par la moëlle de l'épine, & s'emparant des membranes du cerveau, elle les jette dans des contractions convulsives. Qu'il y ait au reste des parties internes sujettes à certaines especes de convulsions, c'est ce

que prouvent évidemment les coliques, les toux, les asthmes convulsifs, les palpitations du cœur, les vomissemens, & les hocquets violens.

XVIII. Les spasmes qui se fixent à certaines parties nerveuses, ou membraneuses, causent les douleurs, qui ont différens noms, suivant les différentes parties qui en sont attaquées.

Scholie.

L'on appelle cardialgie la douleur qui réside dans la membrane nerveuse du ventricule, ou de ses orifices; iliaque, ou colique, celle qui attaque les intestins; céphalalgie, migraine, céphalée, celle qui afflige les membranes de la tête; l'hémorrhoïdale a pour siége l'intestin rectum. Les articulations ont leurs douleurs particulieres, toutes renfermées sous le nom de goutes; celle des pieds, connuë des Grecs, & des Latins, par le nom de *podagra;* celle des mains, par celui de *chiragra*, & celle des genoux, par celui de *gonagra;* une quatriéme espece attaque les os ischium, & s'appelle ischiadique, & par corruption, sciatique;

on appelle fausse pleuresie, la douleur qui attaque les membranes des côtes, & rhumatisme, celle qui attaque celles des muscles.

XIX. L'extérieur de la peau, & les vaisseaux excrétoires qu'elle recouvre, sont aussi sujets à une espece de spasme, qui se connoît à une maniere de frissonnement, & qui fait que les vaisseaux excrétoires se ferment, que la transpiration est interceptée, & que cet excrement est repoussé vers l'intérieur du corps.

XX. Non seulement le resserrement spastique des intestins y renferme les vents, & en empêche la sortie, mais il rend le ventre paresseux, & même retient les excremens qui doivent avoir issuë par ce canal. S'il attaque les vaisseaux destinés à la sécretion de l'urine, il en empêche l'écoulement, ou bien il le rend difficile, & au moins douloureux. S'il s'établit dans les canaux qui portent la bile du foie au duodenum, il empêche l'écoulement de cette liqueur dans les intestins, & cause promptement la jaunisse, en obligeant la bile de regorger dans les vaisseaux lymphatiques.

XXI. Il n'y a pas de parties plus ſujettes aux contractions ſpaſtiques, que le ventricule, & les inteſtins, parce que ces viſceres ſont compoſés de membranes extrêmement ſenſibles, à cauſe de la quantité de nerfs qui s'y diſtribuent.

SCHOLIE.

C'eſt ce qui paroît évidemment dans les coliques, les affections hypochondriaques, & hyſtériques, & dans différentes maladies chroniques, & ſpaſmodiques, dont le principal ſiége, & comme le champ de bataille où ces maladies déploient leur fureur, eſt le ventricule, & les inteſtins; & comme ces parties ont une correſpondance très-étroite avec la tête, la poitrine, les reins, le foie, & pluſieurs autres viſceres très-nobles, au moïen du nerf intercoſtal qui ſe diſtribuë dans toutes ces parties, il n'eſt pas étonnant que les maladies ſpaſmodiques ſoient accompagnées d'une ſi grande quantité de ſymptômes, & même de ſymptômes violens.

XXII. Comme la trop grande contraction des parties ſolides, ou leur

ſpaſme eſt cauſe de pluſieurs maladies, la foibleſſe, & la langueur des parties ſolides, ou leur trop grand relâchement, & leur inhabileté à ſe mouvoir, que les Grecs nomment atonie, eſt très-nuiſible aux fonctions de l'économie animale.

XXIII. Autant l'augmentation de ſyſtole eſt-elle propre à accélérer le mouvement des fluides, autant l'atonie l'empêche, & la retarde-t'elle, ou dans tout le corps, ou dans certaines parties.

XXIV. Comme il y a un ſpaſme univerſel, & un particulier, il y a auſſi une atonie univerſelle, & une particuliere. L'extrême abbattement des forces, & ſurtout la ſyncope, ſont des exemples de la premiere, & la ſeconde ſe voit principalement dans les maladies chroniques, & héréditaires.

XXV. L'empêchement, ou le retardement du mouvement des liquides cauſe des arrêts, des engorgemens, des obſtructions, des endurciſſemens, & des corruptions des viſceres; la trop grande atonie des parties eſt dont cauſe des paſſions chroniques, & opiniâtres.

XXVI. Le retardement de la circulation du sang, & des liqueurs, dispose beaucoup aux maladies; parce qu'il occasionne l'épaississement des liqueurs, qui ne peuvent d'ailleurs qu'être impures, & en abondance, par rapport à la retention d'une quantité d'impuretés excrémenteuses qui sortiroient par les vaisseaux excrétoires, si leurs fonctions se fesoient d'une maniere convenable. Ce retardement cause donc la plethore, & la cacochymie, deux sources fécondes de passions chroniques.

XXVII. L'altération notable des mouvemens des solides, & des liquides, cause des lésions, & des dérangemens de différentes especes dans les fonctions du corps; c'est ce qu'on appelle communément symptômes.

Scholie.

On ne voit dans les Auteurs que confusion entre les maladies, & les symptômes: car ils regardent beaucoup de maladies comme des symptômes, & beaucoup de symptômes comme des maladies. D'où l'on doit conclurre qu'ils n'avoient pas d'idées nettes des uns,

& des autres, ni de la maniere dont chaque maladie eſt produite.

XXVIII. Il y a des ſymptômes de deux eſpeces; car les uns ſont une ſuite immediate, & prochaine des mouvemens maladifs, & ils ſe nomment ſymptômes eſſentiels; les autres s'appellent ſecondaires, & ce ſont ceux que produit la complication, ou le concours d'autres cauſes.

SCHOLIE.

Les ſymptômes eſſentiels ſuivent pas à pas la maladie, ou, pour mieux dire, les mouvemens maladifs particuliers à une certaine eſpece de maladie, dont ils ne peuvent être détachés, ni ſéparés; auſſi donnent-ils des indices, & des ſignes certains pour connoître les maladies, & les diſtinguer les unes des autres. Ainſi les ſymptômes de la fiévre, qui eſt un mouvement trop acceléré des ſolides, & des fluides, ſont chaleur immoderée du corps, une ſoif inſatiable, des veilles aſſiduës, & continuelles, la conſomption des forces, & des liqueurs, la perte de l'appetit, la reſpiration plus haute, la rougeur des urines; car tous

ces accidens sont les fruits, & les effets de la trop grande accélération de la circulation. De même les symptômes de l'inflammation, qui servent aussi de signes pour la connoître, sont la douleur, l'enflure, la rougeur de la partie affectée, & la forte pulsation de ses arteres; parce que toutes ces choses sont des suites nécessaires de l'embarras de la circulation du sang, causée par les stases qui se font dans les vaisseaux, & la contraction spasmodique des parties nerveuses.

XXIX. Les symptômes secondaires ne viennent pas immediatement de la maladie, ou du mouvement maladif originaire, mais de quelqu'autre cause qui survient.

SCHOLIE.

On voit un exemple de cette espece de symptômes dans les inflammations du ventricule, des méninges, ou des poumons, qui surviennent aux fiévres aiguës, & même aux exanthematiques, aux petites veroles, ou aux rougeoles dans l'état de ces maladies. Car la maladie originaire peut bien subsister indépendamment de ces accidens.

Mais il me semble qu'à le bien prendre, ces prétendus symptômes sont de vraies maladies, ou des mouvemens maladifs, entierement différens des premiers, & qui ont leur siége dans des parties différentes; mais on les appelle symptômes, parce que ce sont les effets, & les productions de la premiere maladie. Rien n'est plus ordinaire dans nos païs, que de voir survenir à la fin des fiévres aiguës, des petites veroles, & des rougeoles, le pourpre blanc, ou rouge, maladie souvent funeste à ceux qui en sont attaqués. La raison de cet accident me paroît être, que les sucs excrémenteux qu'a produits la dissolution fébrile du sang, & que la longue suppression du ventre a amassés dans les replis des intestins, rentrent dans la masse du sang, & causent ces éruptions de mauvais caractere, accompagnées d'une nouvelle fiévre.

XXX. Il ne faut pas confondre les symptômes qui surviennent dans les maladies avec les affections qui viennent après que les premieres sont terminées.

SCHOLIE.

Il eſt aſſez commun que l'hydropiſie ſuccede à la fiévre quarte, la pthyſie à l'hémoptyſie, l'affection hypochondriaque mélancholique, ou la colique convulſive à la tierce intermittente, des abſcès à la petite verole, ou à la rougeole, l'empyeme du poumon à la pleureſie; car telle eſt la nature des mouvemens maladifs qu'ils ne détruiſent pas ſeulement la température du ſang, & des liqueurs, mais qu'ils bleſſent, détruiſent, ou affoibliſſent la ſubſtance des parties: il eſt donc fort aiſé à cauſe de la foibleſſe des parties, & du dérangement des excrétions qui en eſt la ſuite, qu'il s'amaſſe une nouvelle matiere qui produit de nouvelles maladies. Il n'eſt pas encore rare que le mauvais traitement d'une maladie, qui n'en détruit pas radicalement la cauſe, donne lieu à la génération d'une nouvelle, & même de plus mauvais caractere que la premiere.

XXXI. C'eſt par les ſymptômes, & ſurtout les ſecondaires qui ſurviennent pendant ſon cours, qu'on peut

principalement juger de la force, & de la violence d'une maladie.

SCHOLIE.

C'est par les effets qu'on juge de la cause, qui d'ordinaire est cachée, & les symptômes, qui sont les effets de la cause morbifique, servent à la faire connoître. Donc plus il survient de symptômes violens, plus la maladie est dangereuse. Il est par conséquent du devoir d'un Medecin prudent, & habile, soit pour établir son prognostic, ou pour diriger la cure, de donner la plus parfaite attention à la nature, au caractere, & aux effets des symptômes.



CHAPITRE III.

Des loix des mouvemens qui se font dans le corps humain, & de la maniere dont ils produisent les maladies, & les symptômes.

I. C'Est la proportion des mouvemens de notre machine, & leur tendance à la production des excrétions, qui entretient la vie, & la santé ; & la maladie consiste dans le changement, l'embarras, & l'inégalité de ces mouvemens ; enfin telle est la nature des mouvemens maladifs, qu'ils vont à la destruction de la machine, ou au recouvrement de la santé. Le Medecin qui veut être sûr de ses demarches, soit qu'il ait pour but la préservation, ou le rétablissement, ne peut donc se dispenser de connoître exactement la nature, les loix, les effets des mouvemens qui réglent la vie, & la santé.

II. Comme les mouvemens de l'univers sont soumis à des loix certaines,

& produisent des effets invariables; ceux qui se font dans l'homme, ou pour entretenir les fonctions dans l'ordre naturel, ou pour les troubler, & les déranger, ou preserver la machine d'une corruption présente, & de la mort, ressortissent de loix immuables.

SCHOLIE.

La science des loix de l'hydraulique, de la statique, de la méchanique, & du mouvement des corps élastiques, repand un grand jour sur l'explication des phenomenes que présente notre corps, & la connoissance de son méchanisme. Car il ne faut pas douter que toutes ses opérations ne se fassent méchaniquement, c'est-à-dire, que ses mouvemens ne soient soumis à une certaine mesure, & proportion. Il est bien vrai que la méchanique du corps animé est beaucoup plus parfaite que celle que l'homme éclairé par les expériences, est en état de mettre en œuvre. Aussi le corps humain est-il l'ouvrage d'un être dont les connoissances sont sans bornes. Cette maniere d'envisager le méchanisme du corps ne doit pas cependant nous empêcher de

de faire tous nos efforts pour rechercher, & même découvrir les loix de cette divine méchanique qui régle les corps animés, & des différens mouvemens qui sont causes des changemens ausquels notre corps est sujet.

III. On peut regarder comme la premiere loi que suivent les liqueurs de notre corps, que la liberté de leur mouvement progressif, & l'égalité de ce mouvement sont empêchés par la contraction spasmodique des vaisseaux qui portent ces liqueurs.

SCHOLIE.

Cette inégalité dans la circulation du sang paroît consister en ce qu'il se porte en moindre quantité aux parties attaquées de spasme, & par conséquent contractées, & qu'il se jette en plus grande abondance sur les autres vaisseaux où il a son passage libre, & surtout sur ceux du voisinage. Hippocrate connoissoit parfaitement cette inégalité dans le mouvement progressif du sang, comme il paroît par le passage suivant; *si le sang trouve des embarras dans son cours, & qu'il s'arrête dans quelque partie, & pénétre plus lentement*

dans une autre, son passage devenant inégal dans certaines parties du corps, le devient pareillement dans la totalité (a). Car notre corps est une machine hydraulique composée d'un seul tuiau, qui prend différens noms, suivant la différente maniere dont ses diverses parties sont tissuës ou arrangées, comme celui de glande, d'artere, de veine, de vaisseau lymphatique, de vaisseau excrétoire. S'il arrive donc que le mouvement progressif des liqueurs se trouve arrêté dans un endroit, il faut de nécessité qu'il devienne inégal dans un autre.

IV. Plus les spasmes, qui resserrent les vaisseaux sont violens, plus ils s'étendent au loin, & plus encore les vaisseaux qu'ils affectent sont grands, plus le sang se transporte avec impétuosité, & s'amasse en quantité dans les parties voisines, & éloignées.

SCHOLIE.

La vérité de ce théorême est établie

(a) *Prohibetur sanguinis cursus, atque alio quidem loco consistit, alio lentius penetrat, qua sane inaqualitate sanguinis transitus per corpus facta, omnigena inaqualitates per omne corpus contingunt.* Hipp. *Lib. de Flatib.* §. 21.

ſur cet axiome que les cauſes produiſent toujours des effets proportionnés à leurs forces. Ainſi un ſpaſme violent pouſſe violemment le ſang aux autres parties, en arrêtant puiſſamment la circulation dans celle qu'il occupe. Cette même vérité eſt établie ſur les loix de l'hydraulique, ſuivant leſquelles les fluides pouſſés par une force égale dans differens tuiaux, ſi l'on vient à en boucher quelques-uns, augmentent de velocité dans ceux qui reſtent ouverts à proportion du nombre de ceux qui ont été bouchés.

V. L'interception de la circulation dans quelque partie, & l'abord plus conſidérable du ſang qu'elle cauſe dans une autre produiſent différens ſymptômes, & ſymptômes aſſez graves.

SCHOLIE.

Il ſe fait des inflammations, quand des fluides épais ſont pouſſés dans des canaux étroits, où ils s'arrêtent fixement ; des écoulemens de ſang, ou hémorrhagies, quand les vaiſſeaux trop gonflés viennent à ſe crever ; des tumeurs quand le ſang, & les humeurs s'amaſſent en trop grande quantité

dans la ſubſtance poreuſe, & vaſculeuſe des parties, & la violente diſtraction des membranes nerveuſes qu'y cauſe cet amas produit des douleurs gravatives; il arrive des catarrhes, fluxions, rhumatiſmes, ſi la ſtagnation du ſang cauſe la ſéparation de ſes parties aqueuſes, & ſéreuſes; enfin il ſe fait des abſcès, & des exulcérations, ſi le ſang extravaſé dans la ſubſtance des parties ne peut être reſorbé; car il s'y change en pus, ou prend une nature ſalée, âcre, & corroſive.

VI. Suivant la différence des parties où le ſang s'amaſſe après avoir été repouſſé de quelque endroit par le ſpaſme, il naît des effets différens, ou différentes maladies.

SCHOLIE.

La congeſtion, & la ſtagnation conſidérables du ſang dans la tête, & ſes vaiſſeaux cauſe le ſaignement de nés; la rupture des vaiſſeaux du plexus choroïde, l'apoplexie de ſang; le trop grand gonflement des vaiſſeaux des méninges, l'apoplexie convulſive, ou l'épilepſie. La ſéparation de la ſéroſité du ſang, ſuivie de ſon épanchement

ſur les nerfs de la moëlle de l'épine, produit les hémiplegies, ou les paralyſies ; dans la ſubſtance corticale du cerveau, ou dans ſes ventricules, les affections ſoporeuſes ; dans les environs des couches des nerfs optiques, la goute ſerene ; dans les environs de la ſeptiéme paire des nerfs, la ſurdité ; l'aphonie, ou la perte de la parole ; dans le voiſinage de la neuviéme paire. Son arrêt fixe dans les méninges cauſe la phreneſie ; il ſurvient des ſonges pleins de terreur, & des paſſions démoniaques, & mélancholiques, s'il a de la peine à circuler dans les vaiſſeaux du cerveau.

VII. Le trop grand amas du ſang dans les poumons en conſéquence d'un ſpaſme violent cauſe l'hemoptyſie, la pleureſie, la péripneumonie, l'aſthme ſanguin, la dyſpnée, & l'orthopnée. S'il aborde en trop grande quantité aux ventricules du cœur, & qu'il s'y arrête trop long-tems, il cauſe très-promptement d'extrêmes inquiétudes, & des défaillances, & devient une occaſion prochaine de palpitations conſidérables, de production des polypes, & par conſéquent de mort ſubite.

VIII. L'engorgement & l'amas du ſang que les ſpaſmes cauſent dans les vaiſſeaux du bas ventre produit quelquefois des épanchemens de ſang inſolites, & dangereux.

SCHOLIE.

En effet ſi la courbure gauche du colon vient à être trop reſſerrée, & fait remonter le ſang avec impétuoſité dans les vaiſſeaux courts du ventricule, leur rupture, qui ſe fait aiſément, cauſe un vomiſſement de ſang. Si la rupture ſe fait dans les inteſtins grêles, & ſurtout dans l'ileum, il s'en enſuit des déjections fetides, & noires, ce qui s'appelle par Hippocrate la maladie noire. Le trop grand reſſerrement des membranes des inteſtins feſant regorger le ſang en trop grande quantité dans les vaiſſeaux hemorrhoïdaux, & les obligeant de s'ouvrir, il arrive une énorme hemorrhagie hemorrhoïdale. L'ouverture des arteres émulgentes, ou renales, cauſe le piſſement de ſang; la rupture des vaiſſeaux de l'uterus, des pertes de ſang énormes, ou des avortemens.

IX. Lorſque les organes, & vaiſ-

ſeaux excrétoires ſont reſſerrés, & étranglés par le ſpaſme, les mouvemens qui cauſent les excrétions devenant inverſes, & prenant leur direction du dehors au-dedans, il ſe fait un tranſport des liqueurs ſuperfluës, & impures vers d'autres parties, au nombre deſquelles ſont les intérieures; ce qui n'arrive qu'au préjudice de l'économie animale.

SCHOLIE.

Les vents de Nord qui ſe levent tout-à-coup venant à reſſerrer, & étrangler les vaiſſeaux qui rampent ſous la peau, & les tuïaux excrétoires par leſquels il ſort en forme de vapeur une liqueur très-ſubtile, & inſenſible, elle refluë ſur le champ ou, pour mieux dire, elle eſt repouſſée, vers la poitrine, & les parties glanduleuſes de la tête, & du goſier, & il ſe produit en même tems des enchifrenemens, & des toux accompagnées de friſſonnemens des parties extérieures, & d'ardeur des parties intérieures. Les ſpaſmes des inteſtins qui affligent continuellement les hypochondriaques, repouſſent, & font regorger vers le ven-

tricule la matiere des excrétions de ce canal, & surtout les vents; mouvement inverse, qui y cause des gonflemens considérables, & très-incommodes, des inquiétudes, & des difficultés de respirer, des inflammations, & des renvois continuels. L'étranglement que cause le spasme aux canaux qui portent la bile aux intestins, repousse cette liqueur dans la lymphe, & la masse du sang par les arteres lymphatiques, & se répandant sur le visage, & la peau, elle en gâte la couleur, & produit une cachexie. La suppression opiniâtre de l'urine, causée par un spasme violent, fait regorger vers les visceres du dedans cette liqueur abondante, & salée, qui, s'arrêtant dans la tête, cause facilement des affections soporeuses, la paralysie, les convulsions; dans les poumons, une difficulté de respirer, & même une hydropisie de poitrine.

X. Un spasme violent à tant de force qu'il repousse quelquefois, non sans préjudice du corps, vers les parties intérieures, de considérables tumeurs édemateuses des parties inférieures.

SCHOLIE.

C'eſt ce que nous avons vû ſouvent arriver à l'occaſion d'une grande, & ſubite fraïeur, ou de l'application imprudente des ſuffumigations, ou des aſtringens; & ce qui a été ſubitement ſuivi d'une affection des poumons, ſur qui la ſéroſité s'étoit jettée, affection dénotée par une reſpiration pénible, & embarraſſée, ſouvent avec un danger preſſant de ſuffocation, un abbatement notable des forces, & la petiteſſe, & la foibleſſe du pouls.

XI. Les ſpaſmes font auſſi que les excrémens qui avoient été dépoſés à l'extérieur de la peau, ſont repouſſés vers la maſſe du ſang, & les parties nerveuſes, au grand préjudice des Malades.

SCHOLIE.

Il n'y a rien de plus pernicieux, ni de plus contraire à l'économie animale, & aux loix de ſes mouvemens, que le reflux dans le ſang d'un excrément tenu, & malin, qui a déja été ſéparé de ſa maſſe, & dépoſé dans la peau, comme celui de la galle, de la

groſſe verole, du ſcorbut, de la tigne, de la petite verole, de la rougeole, du pourpre; ce qui toute fois a coutume d'arriver très-promptement, à l'occaſion du froid pris faute de ménagement, de la fraïeur, des purgatifs, ou des rafraîchiſſans trop forts; parce que cette matiere excrémenteuſe, devenuë encore de plus mauvais caractere qu'elle n'étoit, s'attache aux parties nerveuſes, & cauſe des inflammations, des convulſions, des douleurs, des inquiétudes, des agitations involontaires, & des défaillances, tous accidens mortels. Ce qui fait connoître évidemment combien il eſt dangereux de traiter négligemment les excrétions qui ſe font par la peau, & combien il eſt téméraire d'appliquer à l'extérieur des remedes répulſifs.

XII. Les contractions ſpaſmodiques n'empêchent pas ſeulement la circulation du ſang, mais celle de la lymphe, qu'elles rendent de plus inégale.

SCHOLIE.

Les veines ſe reſſentent plus que les autres vaiſſeaux de l'effet des ſpaſmes, parce qu'elles ont moins de conſiſtan-

ce. Aussi le sang a-t'il de la peine à y passer dans ces circonstances, & les obstacles qu'il trouve à sa circulation, font-ils couler en plus grande quantité ses parties séreuses, & plus fluides, dégagées des plus épaisses, dans les vaisseaux lymphatiques, qui, venant à se rompre, à cause de leur trop grand gonflement, répandent dans les cavités une quantité considérable de sérosité. On voit aisément par cette observation, d'où vient qu'on trouve dans les personnes mortes d'asthme convulsif, une hydropisie de la poitrine, ou même du péricarde, comme l'ouverture de ces sujets en fait foi. On trouve ordinairement une grande quantité de sérosités amassées dans le bas ventre de ceux qui sont morts de douleurs cruelles des intestins, produites par une cause interne, ou par l'usage du poison. Les grandes douleurs, & les convulsions violentes pendant le travail de l'accouchement, sont assez ordinairement suivies de gonflemens du bas ventre après les couches. Nous avons vû plusieurs personnes attaquées d'enflures, & d'abscès du mésentere, à l'occasion d'un émetique

trop violent qu'elles avoient pris. Les remedes mercuriels, ſurtout ceux qui ſont armés de pointes ſalines, font répandre beaucoup de ſéroſités ; ce qui n'arrive preſque qu'à l'occaſion des étranglemens ſpaſmodiques des veines, & des vaiſſeaux lymphatiques, qui, cauſant un trop grand relâchement des vaiſſeaux excrétoires, procurent une effuſion abondante des ſéroſités.

XIII. Lorſque le ſpaſme eſt plus univerſel, c'eſt-à-dire, qu'il attaque tout le ſyſtême des membranes, & des nerfs, & ſurtout lorſqu'il reſſerre la ſurface du corps, c'eſt-à-dire, la peau dont il eſt couvert, & les petits vaiſſeaux dont elle eſt parſemée, le ſang, & les autres liqueurs ſont repouſſés de la circonférence au centre, ou des petits vaiſſeaux de l'habitude du corps au cœur, qui eſt le principe du mouvement circulaire, aux poumons, & aux grands vaiſſeaux ; ce qui eſt accompagné de friſſonnement, de friſſon, d'un affaiſſement de l'habitude du corps, & du dégonflement des vaiſſeaux de la peau.

XIV. Le ſang repouſſé par le ſpaſme des parties extérieures vers le cœur,

& les grands vaiſſeaux, augmente, & rend plus vive leur contraction, & la pulſation des arteres; par cette raiſon le ſang eſt fouetté avec plus d'impétuoſité, & la célérité de ſon mouvement progreſſif augmente partout le corps; ce qui ne peut ſe faire ſans une grande chaleur, & ce qui continuë juſqu'à ce que la rémiſſion du ſpaſme des parties extérieures, & membraneuſes, laiſſe rentrer les mouvemens déſordonnés dans l'ordre naturel.

SCHOLIE.

Ces mouvemens ordinaires de la nature, qui ont tant de force pour guérir, & détruire le corps, ſe nomment fébriles. Ils ſont principalement l'effet des ſpaſmes qui attaquent les parties nerveuſes, & extérieures, & repouſſent en conſéquence le ſang, & les liqueurs vers les parties internes, & le cœur, qui eſt le principe de la vie, où ils commencent d'abord par cauſer des inquiétudes accompagnées d'un pouls petit, & languiſſant; mais la nature prenant peu de tems après le deſſus, le mouvement du cœur augmente, & devient plus fort, quelle que ſoit la

cause de cette augmentation, & repousse le sang avec force, & impétuosité vers les parties extérieures, où le relâchement survenu à leurs vaisseaux, rend la liberté à la circulation ; de sorte qu'il s'ensuit une transpiration, & une sueur beaucoup plus abondantes. Ce mouvement réciproque de la circonférence au centre, & ensuite du centre à la circonférence, n'est point une découverte moderne. Nous devons à l'antiquité la plus reculée la justice de convenir qu'elle le connoissoit. En effet, c'est ainsi que s'en explique Hippocrate dans son Traité *des Vents*, §. 3. *lorsque le corps se trouve rempli d'alimens, l'air y entre aussi en grande quantité, à cause du long séjour qu'ils sont obligés d'y faire, leur grande quantité les empêchant d'en sortir. Or les gros intestins étant fermés, les vents se répandent par tout le corps, & se coulant surtout dans les parties pleines de sang, ils les refroidissent. Or les parties qui contiennent les sources du sang étant refroidies, le frisson attaque tout le corps. C'est pour cette raison que les fièvres sont précédées de frisson, & plus les vents se trouvent froids, & en quantité, plus le frisson est violent, & au contraire. Ces frissons*

ſont accompagnés de tremblemens du corps, qui arrivent de la maniere ſuivante. Le ſang craignant le friſſon actuel, ſe gliſſe partout le corps, & ſe raſſemble dans les parties les plus chaudes; car ce ſont-là les ſauts qu'il fait; & le ſang ſautant des extrêmités du corps vers les parties intérieures, les viſceres, & les chairs tremblent. Car il y a dans le corps des parties pleines de ſang, & d'autres qui en ſont dénuées. Ces dernieres ne ſont point en repos à cauſe du froid, mais elles ſont ſecouées, parce que la chaleur les abandonne, & celles qui ſont remplies de ſang, tremblent à cauſe de ſon abondance, & excitent des inflammations; car il n'eſt pas poſſible que la maſſe du ſang demeure en repos, & plus bas il dit, *c'eſt de cette maniere que les fiévres ſe font.* (a)

(a) *Quando igitur corpus cibis expletum fuerit, tunc ſpiritus quoque magna copia accedit, diu immorantibus cibis, qui quidem cum præ multitudine exire nequeant diutius immorantur. Obſtructo autem inferiore ventre, in univerſum corpus flatus percurrunt, & ad ſanguine refertas corporis partes illapſi, eas refrigerant. Et refrigeratis his locis, in quibus fontes & radices ſanguinis continentur, per univerſum corpus horror occupat. Hanc igitur ob cauſam primùm horrores ante febres oriuntur, & quo majore copia & frigiditate flatus irruperint, talis quoque rigor con-*

XV. On remarque un mouvement de la circonférence au centre, & du centre à la circonférence, & par conféquent la fiévre, dans les grandes douleurs, & les affections fpafmodiques, qui font ordinaires aux hypochondriaques.

SCHOLIE.

En effet, il n'y a point de douleurs violentes où il n'y ait refroidiffement des extrêmités, friffonnement, & refferrement des pores de la peau, fuivis

fequitur, à pluribus quidem & frigidioribus, vehementior, à paucioribus vero minufque frigidis, minus quoque vehemens. Cum horroribus autem corporis quoque tremores ad hunc modum contingunt. Sanguis enim præfentem horrorem metuens per totum corpus perreptat, & ad maxime calida partes concurrit. Atque hi funt ejus faltus. Defiliente autem ab extremis corporis partibus fanguine, & vifcera & carnes contremifcunt. Aliæ enim corporis partes copiofo fanguine refertæ, aliæ exangues exiftunt. Atque exangues quidem ob frigus minime conquiefcunt, fed concutiuntur, quod eas calor deftituerit; quæ vero fanguine replentur, ob fanguinis copiam contremifcunt, & inflammationem excitant; nequit enim fieri ut fanguinis multitudo conquiefcat..... Ad hunc ergo modum, quem dixi, febres contingunt. Hipp. *Lib. de Flatib.* §. 111.

de l'augmentation du mouvement du cœur, & d'une chaleur, qui, emportant la convulsion, met fin aux douleurs. Et comme la nature de la terreur est la même, c'est-à dire, qu'elle resserre l'habitude du corps, & repousse le sang vers le centre, aussi se termine-t'elle par la chaleur de tout le corps, & enfin par la sueur.

XVI. Les spasmes, ou convulsions, ne sont point les seuls empêchemens que le sang, & les liqueurs trouvent à l'égalité de leur circulation; l'atonie, & le trop grand relâchement, ou la trop grande foiblesse, à raison du retardement des fluides, qui en est inséparable, produit différentes inégalités dans la circulation, & différens dérangement des fonctions du corps animé.

SCHOLIE.

L'affoiblissement, & la diminution de la force de contraction, & du ressort des fibres, des membranes, & des vaisseaux, dont les parties solides de notre corps sont tissuës, retardent nécessairement le mouvement des liqueurs, & produisent par conséquent des stagnations dans les vaisseaux, qui

deviennent des causes d'une infinité de maladies, de gonflement, d'engorgement, d'obstruction, & souvent même d'endurcissement, de scirrhe, & de putrefaction des visceres.

XVII. La stagnation du sang dans les visceres, cause la séparation de la sérosité, qui, passant en plus grande quantité par les vaisseaux lymphatiques, les rompt à la fin, & donne naissance aux tumeurs œdemateuses, & ascites.

SCHOLIE.

Cette proposition est surtout vraie s'il s'agit de l'engorgement, de l'obstruction, ou de l'endurcissement du foie, & de la rate, deux visceres spongieux, & composés seulement de vaisseaux sanguins, quand ces vices ont pour cause la trop grande atonie de ces visceres. Car c'est-là que réside principalement la cause de la cachexie, & de l'hydropisie. Or tel est le passage du sang par ces parties, telle est la circulation de la lymphe dans les vaisseaux du bas ventre.

XVIII. La stagnation du sang dans le foie, & la difficulté qu'il trouve à

circuler par ce viſcere, l'oblige de regorger vers les vaiſſeaux, & les viſceres voiſins de la veine-porte, & cauſe d'énormes inégalités dans la circulation du ſang, & dans d'autres parties d'abondantes congeſtions de cette liqueur, qui engendrent beaucoup de maladies.

SCHOLIE.

Il n'y a pas de viſcere où le ſang circule plus difficilement que dans le foie, parce que les principaux vaiſſeaux qui y apportent le ſang, ſont des veines, & par conſéquent deſtitués d'un reſſort ſuffiſant pour le faire avancer. Car il eſt certain par l'Anatomie, que tout le ſang qui ſe diſtribuë à tout le canal inteſtinal, au ventricule, à l'épiploon, à la rate, au pancreas, eſt porté au foie par les rameaux de la veine-porte; & comme nous avons remarqué qu'il circule très-difficilement par ce viſcere, il regorge aiſément vers le tronc de cette veine, & celles qui l'ont apporté, ſurtout dans les perſonnes qui menent une vie ſédentaire. Il n'eſt donc point étonnant, vû la difficulté, & l'embarras de la

circulation du ſang par le foie, que le ſang rétrograde vers les viſceres d'où il vient, qu'il les engorge, qu'il les gonfle, & les dérange notablement dans l'exercice de leurs fonctions. Si le ſang s'arrête en trop grande quantité dans le méſentere, il s'y forme aiſément des abſcès, & il arrive des fiévres lentes, & méſenteriques. Il arrive auſſi très-ſouvent des vomiſſemens de ſang, & des déjections noires, & fétides, à l'occaſion de l'obſtruction du foie, & de la rate. La même cauſe produit auſſi fréquemment des écoulemens immoderés de ſang par les veines hémorrhoïdales, accident très-commun aux hydropiques, & aux cachectiques. Et ſi le ſang arrêté en trop grande quantité dans les interſtices des membranes des inteſtins, leur cauſe trop de tenſion, les perſonnes ſujettes aux hémorrhoïdes en reſſentent quelquefois des douleurs très-aiguës.

XIX. La multitude, & les différens replis des vaiſſeaux de l'uterus, ſont cauſes que le ſang a de la peine à en ſortir. Il y arrive donc ſouvent des engorgemens, qui cauſent, ou la ſuppreſſion du flux menſtruel, ou bien une perte

immoderée de ſang, ou d'une ſéroſité viſqueuſe, & blanche. C'eſt auſſi la raiſon pourquoi l'uterus s'enfle ſouvent, qu'il en ſort en abondance une ſéroſité fétide, qu'il ſe forme des hydropiſies de l'ovaire, & des abſcès, ou ulceres de l'uterus.

XX. La difficulté que le ſang trouve à paſſer par les reins affectés d'atonie, produit le piſſement de ſang, des tumeurs, des inflammations, des exulcerations, & enfin des concretions calculeuſes de ces parties.

XXI. Le retardement de la circulation du ſang dans les poumons, s'il eſt trop conſidérable, y produit des tubercules, des abſcès, la difficulté de reſpirer, l'aſthme, la péripneumonie, l'hémoptyſie, & l'exulcération; & dans le cœur la palpitation, & de grandes inquiétudes.

XXII. Un trop grand embarras de la circulation du ſang dans ſes vaiſſeaux, contribuë beaucoup à la génération des polypes. Car la ſtagnation du ſang eſt cauſe que ſes parties fluides ſe ſéparent très-aiſément; ce qui fait que les ſolides, & les plus épaiſſes s'accrochent avec le tems, & forment des concretions tenaces.

SCHOLIE.

Les polypes qui se forment dans les grands vaisseaux font beaucoup d'obstacle à la liberté de la circulation du sang, & d'ordinaire ceux qui s'engendrent dans le cœur causent de fréquentes syncopes, des palpitations opiniâtres, & la mort subite. S'ils sont cantonnés dans les grands vaisseaux des poumons, ils causent l'asthme convulsif, l'hydropisie de poitrine, le catarrhe suffocant, ou des hémoptysies énormes; dans les sinus de la dure mere, ils causent l'épilepsie, les affections apoplectiques, & soporeuses, & les douleurs de tête opiniâtres; dans les grands vaisseaux du bas ventre des tumeurs œdemateuses, & l'hydropisie; dans la matrice des pertes continuelles de sang, ou de sérosités, ou une suppression parfaite du flux menstruel. C'est par une méchanique semblable que les jambes, & les cuisses enflent aux femmes à la fin de leur grossesse. Le gonflement de l'uterus, causant une compression des vaisseaux iliaques, oblige le sang de s'y arrêter. Mais l'accouchement guérit cet accident.

XXIII. Le trop grand relâchement, & l'atonie des glandes, y attirant la sérosité, causent beaucoup d'excrétions contre nature, & même immoderées de cette liqueur.

Scholie.

C'est en effet à cette cause qu'il faut rapporter les diarrhées, les écoulemens abondans de sérosités par les narines, par la toux, les pertes immoderées d'urine, & de salive, d'une sérosité vicieuse, & même de la liqueur seminale dans les fleurs blanches, & la gonorrhée, tant bénigne que virulente. C'est aussi le trop grand relâchement des glandes des narines, & du gosier qui est cause que les tumeurs qui s'y forment dans la verole, y causent des érosions déplorables, & la plus sale putrefaction.

XXIV. L'obstruction, & le gonflement des glandes dont le ressort est destiné à accélérer la circulation de la lymphe dans les vaisseaux institués pour la porter, cause dans leur voisinage une stagnation de cette liqueur, dont le séjour lui fait contracter un caractere âcre, & corrosif, qui pro-

duit des érosions, & des exulcérations des parties solides, des défluxions âcres, des rhumatismes, & des catarrhes.

SCHOLIE.

Une exacte, & scrupuleuse observation nous a fait connoître que les maladies de la peau qui reconnoissent pour cause une lymphe âcre, & corrosive, comme sont la galle, la lépre, l'herpès, la tigne de la tête, les ulceres coulans de cette partie, les exulcérations dégoûtantes que produisent la verole, & le scorbut, enfin les défluxions salées qui sortent par les ïeux, viennent du gonflement des glandes du col, de la peau, ou de différentes parties, & que l'on voit souvent des tumeurs, ou des concretions globuleuses, molles, mobiles, d'un plus, ou d'un moins grand diametre, quelquefois de la grosseur d'un œuf de pigeon, absolument indolentes, surtout dans la verole, & la galle maligne; & tant que ces tumeurs subsistent, on se flatte vainement d'avoir emporté la cause de ces maladies.

XXV. Plus les glandes obstruées

sont

ſont conſidérables, plus la circulation de la lymphe trouve d'obſtacles, & plus les exulcérations, les abſcès, & les écoulemens de cette liqueur ſont conſidérables.

SCHOLIE.

Une preuve palpable de cette vérité, eſt le gonflement des glandes inguinales, & axillaires, qui venant à ſe gonfler dans la peſte, la fiévre éryſipelateuſe, ou la verole, cauſent ſouvent des abſcès, ou des ulceres malins. L'hydropiſie aſcite, & l'enflure conſidérable du bas ventre, eſt encore une ſuite de l'obſtruction, ou du trop grand gonflement des glandes du méſentere.

XXVI. C'eſt encore une loi fixe, & invariable de la nature, qu'un ſpaſme violent des membranes nerveuſes communique ſouvent ce mouvement déréglé à tout le ſyſtême des nerfs, & des membranes.

SCHOLIE.

On voit une preuve manifeſte de cette vérité dans l'opération des poiſons, par exemple de l'arſenic blanc, ou du mercure ſublimé corroſif, qui

ſont à peine entrés dans le corps, qu'ils cauſent des douleurs cruelles du bas ventre, une ſoif dévorante, produite par le reſſerrement convulſif des glandes de l'éſophage, & du goſier, le froid des extrêmités, des ſueurs froides, des inquiétudes inſupportables, des agitations involontaires, des défaillances, des vomiſſemens, des reſſerremens des parties voiſines du cœur, & des convulſions; accidens produits par la violente contraction, & le ſpaſme des parties nerveuſes, & la prompte communication de ce mouvement déréglé des fibres à tout le ſyſtême des nerfs. Combien l'irritation ſeule, & la picqure des nefs par les dents qui veulent ſortir, ne produiſent-elles pas d'accidens fâcheux? Ne ſont-ce point des cauſes ſubites de fiévres, de veilles, de terreurs, d'épilepſies, d'inquiétudes, de reſſerrement du ventre, de tranchées, de déjections vertes, de diarrhées, de vomiſſemens, d'aſthmes? Eſt-il rien de plus commun que de voir les tranchées qui accompagnent la ſuppreſſion du ventre, cauſer aux enfans des fiévres, & des épilepſies funeſtes? Nous avons obſervé dans l'opération

même du remede, que les purgatifs pris sans précaution, ou trop fréquemment, causent des vents, des enflures timpanitiques du ventre, la suppression d'urine, la soif, la fiévre, & des sueurs froides. Aucun Praticien n'ignore que les douleurs violentes des intestins se terminent souvent en paralysie, ou en relâchement des nerfs; que le trop grand froid des pieds cause la colique; que la douleur de la pierre des reins cause des nausées, & des vomissemens, qu'elle concentre le pouls du côté attaqué, & le rend petit, & qu'elle produit souvent une suppression totale d'urine, à cause de la communication de la convulsion de l'urethere malade à l'autre. Il n'est pas rare que le spasme soit si grand, & si fort dans cette maladie, qu'il fasse remonter le testicule du côté malade, & même cause un resserrement à la cuisse. On voit souvent en pratique la stagnation du lait dans les mammelles après l'accouchement causer des fiévres, & une suppression des vuidanges. Mais on ne voit pas mieux l'effet des mouvemens spasmodiques, & leur propagation par le moïen des nerfs, que dans les

hyſtériques, où pour l'ordinaire ces oſcillations ſpaſmodiques commencent dans les inteſtins, comme le prouve le reſſerrement du ventre, & l'aquoſité de l'urine ; d'où elles ſe communiquent au plexus méſenterique, ce qu'indique la douleur qu'elles reſſentent à la premiere vertebre des lombes, & de-là s'étendent au ventricule, au diaphragme, aux poumons, au goſier, & même à la tête, comme on le connoît clairement aux extrêmes inquiétudes des parties voiſines du cœur, aux reſſerremens du diaphragme, à l'étranglement du goſier, à la ſyncope, à la difficulté de reſpirer augmentée juſqu'à la ſuffocation, au vertige, à l'éblouiſſement, à la migraine, & enfin aux épilepſies, & aux ſuffocations qui arrivent quelquefois. Ces contractions, & commotions violentes, & ſpaſmodiques des parties nerveuſes reviennent ſouvent de la tête aux parties inférieures par leſquelles elles avoient commencé, par les mêmes paires de nerfs qui les y avoient portées, & ordinairement ces retours ſont accompagnés de ſymptômes plus violens, & d'un grand épuiſement des

forces. Aussi avons-nous souvent remarqué qu'il venoit de la tête d'extrêmes inquiétudes dans les parties voisines du cœur, accompagnées de vomissemens, & de tranchées.

XXVII. Le caractere, & le génie des spasmes est d'affoiblir extrêmement les parties où ils poussent le sang, & les liqueurs, en grande quantité, & avec beaucoup d'impétuosité.

SCHOLIE.

La trop grande quantité des liqueurs affoiblit extrêmement le ressort, & la tension des fibres; de sorte qu'il leur est difficile de recouvrer leur vigueur originaire; c'est par cette raison qu'elles sont toutes disposées à reprendre, & retenir les liqueurs qu'y poussent les nouvelles convulsions qui peuvent survenir. La vessie en est un exemple. Quand elle a été trop tenduë par l'urine long-tems gardée, l'affoiblissement de son ressort est cause qu'elle a plus de peine ensuite à la rendre. C'est à cette raison qu'il faut aussi avoir recours pour expliquer comment dans plusieurs accès, ou rechutes de maladies, les liqueurs que les convulsions re-

poussent se rejettent si promptement sur les parties qu'elles ont une fois occupées, & par les mêmes chemins, & les mêmes passages.

XXVIII. C'est encore une loi de l'économie animale, que les convulsions impriment une telle disposition aux parties qu'elles ont attaquées une, ou deux fois, que la plus légere occasion leur fait reprendre les mêmes mouvemens, & contractions convulsives, comme si elles en avoient contracté une habitude.

SCHOLIE.

C'est par cette raison que toutes les maladies convulsives, & celles qui sont sujettes à des retours, comme les accès des fiévres, d'épilepsie, de convulsions, ou les douleurs vives, reviennent pour le plus léger sujet, & à la moindre occasion, comme on le remarque surtout dans les hypochondriaques, & les scorbutiques.

XXIX. C'est une loi constante de la nature, que l'attaque que les spasmes donnent à quelque partie, n'est pas continuelle, & qu'ordinairement leur

violence ſouffre une rémiſſion, & même une intermiſſion parfaite pendant quelque tems, lequel paſſé, ils reviennent ſouvent avec la même violence, ce qui produit des accès réglés, & déterminés.

SCHOLIE.

C'eſt la nature, & le caractere de toutes les maladies, tant aiguës que chroniques, qui reviennent par accès, retours, & redoublemens, de ne point conſtamment attaquer le corps avec le même degré de violence, mais de ſe repoſer, &, pour ainſi dire, de faire une treve de quelque tems. Cette propoſition eſt même vraie des plus cruelles tranchées des inteſtins, des inquiétudes les plus inſupportables, des vomiſſemens, ou des déjections les plus violentes que cauſent les forts purgatifs, les émetiques, ou les poiſons, qui ne tourmentent pas continuellement, mais ont leurs rémiſſions, & leurs redoublemens.

XXX. Une des premieres loix de la nature, & des plus autoriſées par les obſervations, c'eſt que les ſpaſmes affoibliſſent, & jettent dans l'atonie les

parties, sur lesquels ils se sont long-tems exercés.

SCHOLIE.

Il paroît que la cause de la foiblesse qui reste aux parties que les spasmes ont trop long-tems fatiguées, ne vient que de la forte agitation, du choc réciproque, & de la contorsion des fibres, qui dissipe, & fait exhaler les molecules les plus fluides du sang, & du suc nerveux, qui donnent aux parties la tension, & le ressort qui les rend propres à la vie. D'où il suit qu'elles restent dans un état d'affoiblissement, jusqu'à ce que peu à peu, & avec le tems, elles se soient remplies de nouveaux sucs spiritueux, & qu'elles s'en soient nourries.

XXXI. La foiblesse, & l'atonie que la violence des spasmes a laissées dans les parties, servent à rendre raison de différens phenomenes pathologiques.

SCHOLIE.

Il est étonnant avec quelle facilité on explique beaucoup de phenomenes des plus difficiles, en partant de ce

principe. C'eſt une remarque très-curieuſe, que dans les accès des fiévres intermittentes le pouls ſoit très-vif, & très-vîte, & la chaleur conſiderable, & que les jours d'intermiſſion le pouls ſoit foible, & lent, & les parties froides. Dans les affections ſpaſmodiques qui attaquent les hypochondriaques, les gouteux, les hyſteriques, le pouls eſt très-dur, très-vite, avec inquiétudes, & chaleur interne; dans les rémiſſions de ces accès le pouls eſt d'une lenteur, & d'une foibleſſe étonnantes. Dans les accès des fiévres, & dans les vives douleurs, la peau eſt ſeche, tenduë, brûlante, ſerrée, & deſſechée, de maniere qu'elle ne laiſſe échaper aucune humidité; à la fin de l'accès elle ſe relâche, elle s'enfle, devient mollette, & laiſſe échapper une ſueur abondante, avec un léger ſentiment de froideur. Dans les convulſions, la chaleur de la fiévre, & les douleurs, on rend une urine très-aqueuſe, & lympide, qui ne dépoſe aucun ſédiment; dans le déclin, & après que les ſpaſmes ſont finis, le trop grand relâchement des canaux fait rendre une urine épaiſſe, & chargée, qui

lâche beaucoup de ſédiment. Rien n'eſt plus commun que de voir ſucceder à une inflammation violente de quelque partie, inflammation accompagnée d'une douleur très-aiguë, une ſi grande foibleſſe, une ſi grande atonie, lorſque la douleur eſt totalement paſſée, que le ſang s'y arrêtant, faute d'y avoir ſon mouvement acceleré, y conçoit une putrefaction ſphaceleuſe. Dans toutes les douleurs violentes, il y a reſſerrement de la partie, & la marque du rallentiſſement de la douleur eſt le gonflement de cette même partie. Les inteſtins, & le ventricule ſouffrent les plus violentes contractions à l'occaſion des poiſons cauſtiques, & après leur operation, ou après la mort, le gonflement des inteſtins fait auſſi paroître le ventre fort gros. L'operation trop violente des émetiques, ou des purgatifs cauſe ordinairement des vents, & l'atonie dans le ventricule, & les inteſtins; & enſuite la ſuppreſſion du ventre à cauſe de l'affoibliſſement du mouvement periſtaltique. Il faut auſſi revenir à notre theorême, pour expliquer la langueur, & l'abbatement qui ſuccedent à la fiévre, &

aux convulſions. On en voit encore une preuve dans la toux, où la contraction ſpaſmodique des glandes ne laiſſe paſſer qu'une matiere très-déliée, au lieu que ſur le déclin de cette maladie, le ſpaſme diminuant, on crache beaucoup, & d'humeurs viſqueuſes, & mucilagineuſes.

XXXII. Donc plus le ſpaſme eſt violent, & plus long-tems il travaille une partie, plus grande eſt l'atonie, & la foibleſſe qui le ſuit.

SCHOLIE.

C'eſt pour cela qu'une inflammation profonde, & violente, eſt ſuivie du ſphacele. Et l'on voit que les mouvemens épileptiques, & l'aſthme convulſif, affoibliſſent tellement le cerveau, & les nerfs, que la paralyſie, l'hemiplegie, ou l'apoplexie, que la mort ſuit promptement, en ſont le dénouement.

XXXIII. Les parties reſtant extrêmement affoiblies après les accès, & attaques des ſpaſmes, la ſtagnation, ou l'arrêt des liqueurs qu'ils y ont arrêtées les rend la matiere, & le foier de nouveaux accès.

SCHOLIE.

Il arrive ſouvent dans les fiévres intermittentes, que quoique toute la matiere fébrile ſoit réformée, & diſſipée, les accès ne laiſſent pas de revenir dans le tems accoutumé. C'eſt ce que j'explique ainſi. Je dis que chaque accès forme lui-même une matiere qui devient la cauſe de celui qui doit le ſuivre, en produiſant dans le ſang, à raiſon de l'augmentation de chaleur qu'il lui donne, & de l'acceleration de ſa circulation, une quantité d'impuretés excrementeuſes, ſalées, & bilieuſes, fruits de ſa violente trituration, leſquelles s'arrêtent aiſément dans les parties membraneuſes, que l'accès a fort affoiblies, & les excitent à recommencer leurs contractions convulſives. Les accès ſe reproduiſent bien plus aiſément dans les parties affoiblies, s'il y a encore de la matiere fébrile, ou qu'elle réſide toujours dans les viſceres du bas ventre. C'eſt de la même maniere que nous expliquons les rechûtes en fait de fiévres, ou d'autres maladies, & je ne vois rien de plus naturel, ſi l'on n'a pas eu ſoin de

fortifier les parties que la maladie a affoiblies, & énervées, si l'on ne leur a pas rendu leur tension, & que l'on ait negligé d'évacuer la matiere morbifique, que de voir la maladie recommencer. On voit clairement par ce que je viens de dire, pourquoi l'écorce de quinquina, & les autres médicamens légerement astringens, & fortifians, sont des remedes si efficaces contre les accès des fiévres, & les autres affections convulsives.

XXXIV. Dans la jeunesse, & l'âge viril, & dans les corps vifs, & robustes, le sang, & les liqueurs font plus d'efforts vers les parties superieures, & dans les vieillards, les infirmes, & les sujets flasques, il se jette sur les inferieures.

SCHOLIE.

Aussi remarque-t'on que les hemorrhagies par les narines, & par les poumons dans le crachement de sang sont très-communes dans la jeunesse, de maniere que le saignement du nez est très-souvent la crise des fiévres ardentes. Et comme l'impetuosité avec laquelle le sang est lancé dans les pou-

mons, est une cause toute naturelle de la phthisie, on conçoit aisément qu'il n'y a point d'âge plus propre que la jeunesse à la produire. Mais la raison qui fait qu'à cet âge les humeurs se portent avec tant d'impetuosité vers les parties superieures, est sans contredit la force, la tension, & le grand ressort des fibres. Dans la vieillesse au contraire, & l'état d'infirmité, les parties solides étant flasques, & relâchées, & aiant moins de force, l'impetuosité du sang diminuë du côté des parties superieures, & les humeurs vicieuses se portent plutôt vers les inferieures, & s'arrêtant dans les visceres, produisent des affections chroniques, la cachexie, l'hydropisie, le scorbut, la néphretique, la colique, les hemorrhoïdes, & les maux qui sont les suites de ceux dont nous venons de parler. Outre cela les jeunes gens ont le ventre plus resserré, & les vieillards l'ont plus lâche, parce que les premiers ont le suc nerveux en état de se distribuer librement de côté, & d'autre, & de donner aux parties de la force, & de la tension, conformement à l'institution de la nature. Les

paſſions de l'ame ſont auſſi plus, ou moins ennemies de certains âges, & l'agitation des liqueurs dans la jeuneſſe eſt une cauſe toute naturelle du préjudice que la colere lui cauſe, en jettant les jeunes gens très-aiſément dans des hemorrhagies, même par le nez, des hemoptyſies, des phthiſies, des pleureſies, des fiévres ardentes, des douleurs de tête, & des délires. Et comme dans un âge avancé les parties ſolides ſont naturellement relâchées; on conçoit ſans peine que la triſteſſe, & les inquiétudes, ainſi que la terreur, ſont très-nuiſibles aux vieillards. Auſſi remarque-t'on qu'elles leur cauſent de grandes affections chroniques, & même quelquefois une mort très-prompte. En effet, la triſteſſe a une force prodigieuſe pour affoiblir, & détruire le ton du ventricule, & des inteſtins, ce qui dérange en une infinité de manieres la digeſtion des alimens, les ſecretions, & les excrétions.

XXXV. La répétition des actes, & l'habitude, imprime aux ſolides, & aux fluides un caractere, & une diſpoſition qui leur fait reprendre aiſé

ment les mouvemens qu'ils ont une fois reçus.

SCHOLIE.

C'eſt ici une loi univerſelle de la Nature, & qu'il ne faut jamais perdre de vûë, parce qu'elle ſert à l'explication de beaucoup de phenomenes. Il y a beaucoup de maladies, ou plutôt de mouvemens maladifs, dont l'effet eſt de tranſporter impetueuſement les liqueurs d'une partie dans une autre, qui reviennent dans des tems déterminés recommencer leur tragedie. Par exemple, a-t'on été une, ou deux fois, attaqué de colique, on eſt ſujet à la reprendre. Ceux à qui les hemorrhoïdes fluent ordinairement vers le tems des équinoxes, lorſque ce tems approche, commencent à ſentir les ſpaſmes hemorrhoïdaux dans les lombes, le dos, l'os ſacrum, & le bas ventre. On n'a point pris l'habitude de ſe faire ſaigner, ou ſcarifier dans certains tems de l'année, qu'au retour du même tems on reſſent une peſanteur, & une tenſion dans les parties où le ſang ſéjournoit lorſqu'on a été obligé de ſe faire ſaigner, & même on tombe ma-

lade, si l'on néglige ce secours. Ceux qui se sont accoutumés à des exercices, & des travaux pénibles, venant à se livrer imprudemment à un trop long repos, tombent aisément malades, & surtout de maladies qui attaquent les articulations; & au contraire Hippocrate remarque que *si l'on passe subitement d'un grand repos à un grand travail, on sera beaucoup plus incommodé qu'on ne seroit en passant de la bonne chere à une vie très-frugale, ou d'un grand travail à une vie oisive, & faineante.* Hippocrate fait cependant cette réflexion; *il faut pourtant se reposer après le travail, & l'abstinence est nécessaire après la bonne chere; autrement tout le corps s'appesantit, & devient la proie des douleurs.* (a) Le même Auteur remarque encore qu'*un lit trop mollet, quand on est accoutumé à coucher durement,*

(a) *Si quis ex multa quiete ad ampliorem laborem de repente perveniat, multo magis lædetur, quam si ex multo cibo ad vasorum vacuationem transmutetur; & si ex multo labore derepente ad otium & segnitiem exciderit. Oportet tamen & his corpus quiescere; oportet item illis ventrem a ciborum copia quiescere; sin minus & dolorem in corpore inducet, & totius corporis gravitatem.* Hipp. *Lib. de vict. in Acut.* §. 24.

cause de la douleur, & que le changement d'un lit mollet en un dur fait aussi le même effet. (a) Ceux qui sont accoutumés à coucher l'Hiver dans une chambre peu échauffée se trouvent fort mal de coucher dans un poële bien échauffé. Quand on s'accoutume à manger, ou à s'éveiller à une heure déterminée, on sent de l'appetit, & l'on s'éveille au retour de la même heure. Quand on est dans l'habitude d'uriner à une certaine heure de la nuit, on se réveille pour le faire tous les jours à la même heure. On peut voir beaucoup de choses très-utiles dans le même goût dans le Traité d'Hippocrate *de l'Ancienne Médecine*, §. 19. & dans celui *du Régime dans les maladies aiguës*, §. 15. 16.

XXXVI. Tous les mouvemens qui dérangent les fonctions du corps animé sont nuisibles, & pernicieux en eux-mêmes, & de leur naturel; ils ne laissent pas cependant de produire souvent des effets salutaires, & de rendre

(a) *Lectus præter morem mollis dolorem inducit, itemque præter consuetudinem durus.* Hipp. *ibid.* §. 13.

la santé, en détruisant les causes des maladies.

SCHOLIE.

Tout ordre, & ce qui se conduit en conséquence étant bon de sa nature, & salutaire, soit en morale, soit en physique, il faut conclurre nécessairement que ce qui est contraire à cet ordre, & ce qui le détruit, est mauvais de sa nature. Et comme les mouvemens reglés, proportionnés, & soumis à un juste équilibre, qui entretiennent la vie, & la santé, sont absolument salutaires, & avantageux, il s'ensuit necessairement que tous ceux qui s'éloignent de la proportion, & de l'équilibre, qui par conséquent vicient, & dérangent les fonctions, sont pernicieux par eux-mêmes, & de leur nature. Pourroit-on en effet s'imaginer que le retardement du mouvement circulaire des liqueurs, son affoiblissement, la suppression des excrétions, les stagnations du sang, & de la serosité, les engorgemens des viscéres, les obstructions, les putrefactions qui en sont les suites, & qui sont les principales causes des maladies

chroniques, sont salutaires ? On ne peut pas non plus dire absolument des mouvemens accelerés, & spasmodiques, qu'ils sont utiles au corps, & qu'ils les garantissent de la putrefaction, & de la mort. Car il est notoire que le naturel, & le caractere des spasmes est d'arrêter les excrétions, de resserrer la peau, organe de la plus salutaire, puisqu'elle est destinée à faire sortir sans cesse les parties usées du sang, & qu'ils repoussent les humeurs de la surface du corps, & des extrêmités aux parties internes, & au cœur; au lieu que la conservation de la santé, & de la vie demande que les mouvemens excrétoires soient libres, & que les liqueurs se portent du centre à la circonference du corps. Une autre preuve que les spasmes sont essentiellement contraires à la vie, c'est que les symptômes qui causent la mort, sont produits par les spasmes, & pendant qu'ils durent.

XXXVII. Ce ne sont pas les mouvemens spasmodiques, mais les mouvemens accelerés du sang à l'occasion de l'augmentation de vîtesse, & de force de la contraction du cœur, &

des arteres, mouvemens qui ſuivent ſouvent les ſpaſmodiques, & dont la direction eſt du centre à la circonference, mouvemens en un mot connus ſous le nom de fébriles, qui ſont ſouvent un effet ſalutaire, en ce qu'ils débarraſſent le corps des cauſes morbifiques, & de leurs mauvais effets.

SCHOLIE.

On ne peut même dire de la fiévre, bien que ſon effet ſoit ſouvent ſalutaire, qu'elle eſt de ſa nature, & eſſentiellement ſalutaire, ou qu'elle eſt un effort de la nature pour parvenir à la guériſon, puiſqu'en conſommant les forces, comme il arrive ſouvent, ſurtout dans les maladies chroniques, elle rend de plus mauvaiſe condition les ſtagnations des humeurs, les corruptions, & les putrefactions des viſceres. Auſſi la fiévre cauſe-t'elle ordinairement, & même preſque toujours la mort aux phthiſiques, aux hydropiques, aux cachectiques, aux ſcorbutiques, aux vieillards, & aux temperamens foibles. Ses effets ne ſont ſalutaires que lorſque les mouvemens

ſpaſmodiques qui la produiſent ſont de nature à détruire la cauſe qui leur a donné l'être, c'eſt-à-dire, à évacuer le ſang vicié par ſa ſtagnation, à réſoudre promptement les ſtaſes, & les ſtagnations qui ſeroient pernicieuſes, & à diſſoudre le ſang qui péche par ſa quantité, & ſon épaiſſeur.

XXXVIII. Il eſt donc du devoir d'un Medecin habile, & prudent d'étudier le caractere des mouvemens qui arrivent pendant les maladies, afin de les faire ſervir à la gueriſon du malade, en déterminant leurs efforts d'une maniere avantageuſe.

SCHOLIE.

Tout le fin de l'Art conſiſte donc à ſavoir diſtinguer les mouvemens maladifs pernicieux de ceux qui ſont ſalutaires, & avantageux au corps, afin de déraciner promptement les cauſes des premiers; & d'aider les autres par les moiens connus des grands Maîtres de l'Art. Or c'eſt à quoi l'on ne peut réuſſir ſans ſavoir exactement les loix, & les effets de la Na-

ture, les differentes causes qui entretiennent les mouvemens morbifiques, enfin la nature, & la constitution particuliere des malades. Celui qui sera parfaitement au fait de toutes ces choses, sera, à mon avis, un excellent Medecin.

Fin du troisiéme Tome.